



HAL
open science

La ville latente

Henry Torgue, Yves Chalas

► **To cite this version:**

| Henry Torgue, Yves Chalas. La ville latente. [Rapport de recherche] ESU. 1981, 223 p. hal-01517044

HAL Id: hal-01517044

<https://hal.science/hal-01517044v1>

Submitted on 27 Apr 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Z00765 (URES)
±_a

université des sciences sociales

équipe de sociologie urbaine

(laboratoire de l'U.E.R. « philosophie - sociologie »)

palais de l'université - place de verdun

38000 grenoble - ☎ (76) 54 00 04

LA VILLE LATENTE

Espaces et pratiques imaginaires d'Echirolles

Yves CHALAS et Henry TORQUE

Les enquêtes ont été effectuées par Gilles DUPONT et Jean-Jacques MEYER

SOMMAIRE

| | Page |
|---|------|
| Première partie : FIGURES A L'OEUVRE | 4 |
| 1. Introduction : Déroulement de l'enquête | 5 |
| Description de la population interrogée | 17 |
| 2. L'uniforme urbain | 23 |
| Préambule : Echirolles disparate | 23 |
| Figure 1 : l'urbain anonyme | 27 |
| Figure 2 : la fourmilière | 31 |
| 3. La mémoire rurale | 36 |
| Figure 3 : la nostalgie | 36 |
| Figure 4 : le village immobile | 39 |
| Figure 5 : la campagne | 44 |
| 4. Le Cadre bâti | 51 |
| Figure 6 : la verticalité | 54 |
| Figure 7 : le bonheur sans-gêne | 59 |
| Figure 8 : la ville close | 66 |
| 5. Hiérarchie des quartiers | 72 |
| Figure 9 : la moyenne | 72 |
| Figure 10 : la différence | 80 |
| 6. La Socialité | 88 |
| Figure 11 : la coquille | 89 |
| Figure 12 : la place publique | 95 |
| 7. Les équipements et la gestion | 103 |
| Figure 13 : la vie pratique | 103 |
| Figure 14 : le père | 113 |
| 8. La question du centre | 122 |
| Figure 15 : le puzzle | 123 |
| Deuxième partie : MYTHE ET PAROLE HABITANTE | 138 |
| 1. Espace et vie sociale | 139 |
| 2. L'appropriation de l'espace | 147 |
| 3. Discours et parole sur l'habiter | 160 |
| 3.1. Le discours et le simulacre ou la production de la demande | 160 |
| 3.2. Le modèle du mythe dans la parole habitante | 169 |
| BIBLIOGRAPHIE | 184 |

Première partie :

FIGURES A L'OEUVRE

1. INTRODUCTION : DEROULEMENT DE L'ENQUETE

1.1. A l'origine de ce projet, se trouve une double préoccupation de la part des responsables de l'urbanisme de la commune d'Echirolles :

- d'une part, le souci de ne pas se cantonner à une approche politique, gestionnaire ou technique dans le domaine de la qualité de l'environnement public, mais d'offrir le terrain propre de leur ville à une réflexion transversale de type sociologique ;

- d'autre part, une série de problèmes concrets, spécifiquement liés à une commune fortement diversifiée dont il est difficile de saisir les multiples modes de perception de l'espace par les habitants eux-mêmes. Au fil des rencontres tenues entre responsables échirollois et chercheurs, la priorité de ces problèmes a évolué, mais ils s'articulent tous autour de quelques thèmes : Y-a-t-il une identité échirolloise ? Comment se précisent les notions de "quartier", "banlieue", "ville", les limites communales ? Existe-t-il une sensibilité à la qualité de l'environnement public, à la gestion de ce domaine ? La signalétique urbaine est-elle adaptée ? Et enfin, un peu à part parce qu'il fait l'objet d'un souci politique de première importance, le centre-ville.

Cet ensemble de préoccupations, clairement définies de la part des responsables, rencontrait tout à fait les perspectives de notre Equipe qui consacre l'essentiel de ses travaux à l'imaginaire tant en ce qui

concerne les pratiques urbaines elles-mêmes que la méthodologie spécifique de ce domaine de la recherche. Pour nous, il s'agissait de mettre à jour dans la complexité d'un terrain précis, les éléments explicites ou latents de la réalité imaginaire d'Echirolles, dans ses multiples expressions. Cette réalité n'est pas superflue, ni le résidu un peu difforme des rapports fonctionnels de la nécessité économique. Articulé avec cette dernière - mais non soumis à elle -, l'imaginaire quotidien permet d'approcher la trame diffuse du concret, les rapports intimes avec le monde extérieur et l'univers symbolique sans lequel il n'y a pas de vie sociale.

Notre objectif prioritaire a donc été de saisir les diverses échelles de perception et d'appropriation de l'espace, tel qu'il est vécu dans la commune d'Echirolles par les habitants. Chacun d'eux, selon des clivages à déterminer (âge, sexe, nationalité, activité professionnelle ou autre, quartier d'habitation, type de logement, ancienneté dans la commune, degré d'intégration sociale et d'implication dans la vie municipale, etc.) développe des discours et pratiques liés à l'imaginaire, qui témoignent d'un découpage particulier de l'espace, d'une saisie plus ou moins appropriée des zones qu'il délimite et de l'attribution à chacune d'elles d'une polarité (hostile, accueillante, publique, privée, collective, transitoire, etc.). Ainsi se mettent à jour les grands axes qui régissent les Echirolles imaginaires tels qu'ils sont vus et vécus par les habitants et qui recourent ou non les quartiers physiques et les limites administratives.

Compte-tenu de l'interrogation municipale et de notre problématique, il nous a semblé pertinent d'introduire la diversité de la commune, c'est à dire l'existence de zones fortement différenciées, comme donnée de base et donc d'aborder les habitants en tenant compte a-priori de cette répartition. Il s'agissait pour nous de trouver un fil conducteur suffisamment évident pour ne pas peser trop lourdement dans le recueil des informations, et suffisamment transparent pour n'être qu'une conduite

méthodologique et non une direction explicative ou déterminante des phénomènes observés.

Les dimensions budgétaires de cette recherche, mais surtout nos objectifs, ont éliminé le sondage d'opinion comme moyen d'enquête. En effet, il n'importe pas d'aboutir à une quantification d'opinions plus ou moins stéréotypées, mais plutôt de tenter la mise à jour, sur un plan qualitatif, des types de rapports imaginaires à l'oeuvre, en analysant pour chacun les termes de la problématique. Pour cela, nous avons retenu la méthode d'interviews centrées et approfondies, qui doivent recueillir des informations de deux ordres :

- les attitudes et pratiques effectives, en ce qui concerne les différents domaines d'activité : profession, loisirs, déplacements, logement, formes de participation à des activités dans la commune ou à l'extérieur, etc.
- les discours et opinions liés à la perception de l'espace, à son découpage et aux projections imaginaires dont il est à la fois le porteur et l'objet.

Si les questions semblent faciles à poser sur le premier point, elles sont extrêmement délicates à formuler pour le second sans dicter un champ de vocabulaire, un axe d'explication ou encore sans imposer un domaine que l'interviewé ne perçoit pas toujours sous cette forme. D'autre part, en cherchant à saisir les mythes et symboles à l'oeuvre, il est logique de guider le moins possible leur apparition dans une expression souvent difficile, parce que rarement présente dans le champ de conscience. Mais à l'inverse, il n'était pas possible de recueillir la multiplicité des images dans une seule parole poétique organisée, sans avoir la certitude que celle-ci témoignait aussi de la réalité imaginaire quotidienne des habitants.

Il fallait donc trouver un guide d'entretien qui tienne compte de la disparité territoriale de la commune, et qui permette à la fois un questionnaire sur les attitudes effectives et un questionnement sur les images en actes. Nous avons retenu le principe d'un album de photographies pour organiser les interviews.

En choisissant l'image visuelle comme déclencheur de parole, on n'acquiert pas pour autant la neutralité. Celle-ci d'ailleurs, ne peut engendrer que le silence car toute question, quelque soit sa forme et son respect de l'interlocuteur, provoque la réponse, crée une situation singulière, inhabituelle, où l'interviewé accepte pour un temps de formuler ce que peut-être, il n'aurait jamais dit sans cette provocation-stimulation. Plus encore lorsque les réponses souhaitées visent à décrire une parole peu claire, tentent de découvrir la face cachée de l'idéologie, la méthode d'interrogation doit comporter à la fois un axe autour duquel peut se raccrocher le sujet et une souplesse pour ne pas perdre les traces larvaires ou fragiles de la parole diffuse.

Les photographies nous ont apporté ces deux éléments : l'album se présente comme une visite des différents secteurs d'Echirolles, l'enchaînement des photos créant le liant nécessaire en cas de blocage, et d'autre part, en proposant l'interrogation sur l'espace par la vue, au sens le plus familier de sa perception, il y avait au niveau de chaque photo plusieurs lectures possibles qui ouvraient le champ des commentaires des interviewés. Le rôle de l'enquêteur est alors de se proposer comme un miroir de conversation qui adopte le champ de réponse choisi par la personne regardant les photos. De plus, pour permettre la connaissance des attitudes et pratiques effectives, il émaille cette visite photographique de questions directes qui se retrouvent d'une interview à une autre. Pour ne pas gêner les réponses, c'est à lui de choisir les moments propices pour obtenir ces renseignements concernant les activités. Il faut noter que dans les types de paroles produits à

partir des photos, les projections imaginaires et les pratiques des lieux se mêlent sans cesse. La difficulté du rôle de l'enquêteur est de respecter cette apparente confusion tout en essayant d'obtenir la plus grande clarté dans le domaine de réponse choisi par l'interviewé.

Le service Information de la ville d'Echirolles a aimablement mis à notre disposition tout un stock de photographies, et nous avons organisé l'album en tenant compte de deux critères :

1. Tenter une sélection des photos exhaustive des différents espaces visuels présents dans la commune ;
2. Organiser cette sélection de manière à permettre des réponses sur les diverses activités ou situations des habitants (habitat, travail, loisirs, etc.)

Nous avons écarté délibérément des photos extérieures à Echirolles, par manque de place et aussi par souci de ne pas suggérer des comparaisons dont l'apparente évidence aurait limité la richesse des réponses. L'inconvénient de ce choix réside dans la relative homogénéité que constitue la vision d'Echirolles qu'offre l'album. En se présentant comme un résumé quasi exhaustif des lieux, il induit une unité qu'un autre mode d'interrogation aurait sans doute moins avancée ; mais c'est précisément cette unité qui est notre question principale et en la posant à son tour comme interrogation dans le mode de recueil des informations lui-même, on retourne ce risque d'induction comme moteur de parole.

Un autre problème inhérent à cette méthode concerne les photographies elles-mêmes. Toutes sélectionnées en noir et blanc, elles correspondent à une vision extérieure des lieux, le plus souvent en plan d'ensemble. On pourrait parler des cadrages, des angles de prises de vue et autres

choix techniques ou esthétiques qui seraient porteurs d'orientations précises. Si cela peut être vrai pour une photographie envisagée isolément, ces effets se relativisent considérablement dans une proposition de parcours photographique, et plus encore dans des lieux connus et fréquentés pour la plupart. En fait, les photos ont joué le rôle exact que l'on attendait d'elles : provoquer chez l'observateur un commentaire sur sa vision propre du lieu qu'il superposait à chaque photo. Ainsi, plusieurs photos d'un même quartier, sous des angles différents, ont permis de vérifier la part inductrice du support photographique et de la réduire à un rôle nécessaire mais limité de déclencheur d'images mentales.

C'est en ce sens que nous pouvons parler de visite exhaustive d'Echirolles ; bien sûr, toutes les visions de chaque quartier ne sont pas présentes dans notre sélection, mais celle-ci permet aux interviewés de toutes les évoquer, même pour signaler leur absence. Au départ de cette enquête, ce point était un pari, qui aurait pu rendre caduque tout le recueil d'informations ; ce n'est qu'au fil des passations que s'est levée l'éventualité de cette pondération paralysante.

Autre problème de procédure : fallait-il ou non utiliser des documents produits par l'information municipale et dont certains ont déjà été publiés par la revue communale ? Avant l'enquête, ce choix a été rendu obligatoire pour des raisons techniques, de fabrication et de disponibilité des photos ; dans la tranquillité qu'un support d'un autre producteur ne ferait que déplacer le problème sans le résoudre. Quant à créer les photos nous-mêmes, c'était sans doute la pire méthode puisque supposant déjà de notre part une vision détaillée qui serve de guide. Si cela n'est pas un inconvénient gênant pour les habitants interrogés, il peut le devenir pour nous dans la phase d'interprétation des informations, en ayant posé une grille organisatrice a-priori. En sélectionnant des photos pré-existantes, notre choix ne concerne que

les lieux et ne décide que dans une faible part de leur représentation. Aux termes de l'enquête, on peut dire que l'interviewé n'est pas dupe de la procédure : il sait que l'enquête est faite en collaboration avec les services municipaux, reconnaît ou non les photos pour en avoir déjà vues certaines, y compris dans des revues ou expositions communales, et que cela importe peu eu égard à l'image mentale que chacune suscite et qui, elle, n'appartient qu'à lui.

Tablant sur une durée d'entretien comprise entre une heure et une heure trente, nous avons retenu 40 photographies dont les sujets quadrillent l'espace échirollois et dont les thèmes permettent d'aborder les différents champs d'activités ; même si la pratique d'enquête a vu s'inverser les réponses ou se mélanger les domaines : ce qui compte, c'est que l'interrogé ait eu la possibilité d'aborder l'ensemble des questions retenues.

Voici la liste des photos proposées dans l'ordre de l'album :

1. Vue générale du Village et du Village 2 prise de la zone centrale d'Echirolles (actuellement non construite).
2. Villeneuve - Surieux - Immeubles
3. La Commanderie. Maisons individuelles - en arrière-plan : l'Hôpital Sud.
4. Villeneuve - Surieux - Autres immeubles
5. Cité Viscose
6. HLM de La Luire (des vaches en premier plan)
7. Village 2 - Les Tours
8. Le Mas-Fleuri
9. HLM Pierre-Sémard (derrière la Mairie)
10. Chalet de La Commanderie (cadre de montagne)
11. La Tour de La Ponatière
12. Village 2 - immeuble 4 étages

13. Usine Caterpillar
14. Cimetière du Village
15. Hypermarché Carrefour - Villeneuve
16. Supermarché Casino - Cours Jean-Jaurès
17. PTT Echirolles Principal, avenue de Grugliasco
18. Hôpital Sud
19. Centre social "Les Essarts"
20. Foyer de personnes âgées - Les Granges
21. Maison des Jeunes et de la Culture Robert Desnos (beaucoup de monde devant le bâtiment - photo prise un jour de fête)
22. L'Eglise
23. L'Ecole du Village
24. Le Mail Meunier-Curtinet (liaison avec le Collège Pablo Picasso)
25. La voie ferrée et les immeubles des Essarts
26. Carrefour Avenue Colonel-Manhès - cours Jean-Jaurès - Quartier Bayard
27. Zone piétonne - Les Essarts, Villeneuve
28. Coursive couverte - Les Essarts, Villeneuve
29. Allée du Parc Maurice Thorez - en direction de Surjeux.
30. Panneaux de signalisation - Les Essarts (immeubles en fond)
31. Le Village (Bureau de tabac)
32. Carrefour Avenue de Grugliasco - Avenue du 8 Mai 1945, en direction de Grenoble
33. Eléments décoratifs en béton - Les Essarts.
34. Un particulier réparant sa voiture (un palan au-dessus du moteur) - Les Essarts
35. Courts de tennis - Les Granges
36. Gymnase Jean-Vilar - Les Granges
37. Enfants jouant sur une toupie géante - Les Granges
38. Terrains de Jeux. Parc Maurice-Thorez - Villeneuve
39. Sculpture en plastique. Parc Maurice-Thorez - Villeneuve
40. Le Frange Verte (prés et bois).

Ces photos, de format 18 x 24 cm, étaient disposées horizontalement dans l'album. En tournant une page, ce sont donc deux photos qui apparaissaient en même temps 2 et 3, 4 et 5, 6 et 7, etc. Nous avons tenu compte de cette donnée technique dans la composition de l'ordre, certaines comparaisons étant dynamiques pour favoriser les commentaires. Dans aucune interview cependant, ce mode comparatif ne s'est imposé comme règle du jeu permanente, mais est apparu le plus souvent dans le début des entretiens, c'est à dire essentiellement pendant la rubrique sur l'habitat.

La reconnaissance du sujet est bien évidemment le premier réflexe devant chaque photo. Pour ne pas bloquer un enquêté dans l'incapacité de dénommer le lieu photographié, un index était consultable à la fin de l'album, à la disposition de l'enquêteur.

Parallèlement à cette dérive parmi les différents secteurs de la commune, les photos sont agencées de manière à permettre d'aborder quelques grandes rubriques concernant les situations et activités des habitants. Il s'agit de points de repère destinés aux enquêteurs qui guident le déroulement des entretiens, mais ne l'imposent pas : la logique de la personne interrogée primant toujours. En plus de l'album-photo, chaque enquêteur était donc muni d'un guide d'entretien, réservé à son seul usage, qui pouvait servir de conduite totale, de relance, ou ne pas être utilisé, suivant les cas. Il faut noter l'extrême importance du rôle de l'enquêteur dans ce type d'enquête qui, à ses qualités professionnelles habituelles, doit ajouter le pressentiment de ce qui sera important même si cela n'est pas évident au moment de l'enquête, et la capacité de jongler avec la grille pour savoir à chaque instant, les points abordés, les relances utiles, les points restants. La qualité des deux enquêteurs qui ont travaillé sur cette étude est dans une large mesure condition de la richesse de nos éléments d'information.

Extrait du Guide d'entretien :

Photo 1 : Introduction générale. reliée à la manière dont la personne interrogée voit Echirolles

Photos 2 à 12 : Rubrique habitat. (types de logement, ancienneté dans Echirolles, déménagements successifs, modes de vie, souhaits, diversité des quartiers, désir d'habiter ailleurs...)

Photo 13 : le travail. (quoi ? où ? déplacements liés à lui ?)

Photo 14 : le Cimetière. (où être enterré ?)

Photos 15 à 17 : Les achats et l'approvisionnement. (pratiques liées à la consommation)

Photos 18 à 22 : Les Equipements et Services publics. (implication ou degré d'indifférence quant à la vie municipale ou associative)

Photos 23 et 24 : L'école et les enfants. (adaptation de la ville ou du quartier aux pratiques des enfants)

Photos 25 à 32 : Déplacements, seuils et limites. (circulation, signalisation, déroulement de l'espace du public au privé)

Photos 33 et 34 : L'esthétique de la ville. (aspects plastiques)

Photos 35 à 39 : Rubrique Loisirs. (pratiques sportives, culturelles, souhaits)

Photo 40 : Les espaces non-construits et le centre-ville

Au terme de l'entretien, sélection de trois photos qui illustrent le mieux Echirolles.

1.2. La passation des enquêtes s'est effectuée au cours des mois de Janvier et de Février 1981. A eu lieu ensuite le décryptage des bandes magnétiques, chaque interview étant intégralement enregistrée, et cette opération a été menée par les enquêteurs eux-mêmes dans le souci d'une bonne transcription du discours oral au texte écrit. Nous nous sommes donc retrouvés en présence de 350 pages rapportant scrupuleusement les commentaires des habitants interrogés.

Parce que dans la plupart des cas, chaque photo fait l'objet d'un commentaire de la part de chaque interviewé, nous avons retenu la séquence liée à un sujet comme unité d'information. Sans perdre de vue qui est la personne qui répond, mais sans accorder à cette variable une part déterminante, nous avons classé environ un millier de paragraphes. Chacun de ceux-ci se présente comme unité de réponse homogène ; sa longueur varie d'un mot à un long commentaire, se stabilisant le plus souvent entre une ou trois phrases. Quelque soit sa longueur, nous ne procédons jamais à un résumé mais conservons chaque fois le texte intégrale du paragraphe.

La classification de ces unités d'information a suivi logiquement en son début une répartition selon les photos : 40 rubriques donc, auxquelles s'ajoutaient des commentaires plus généraux, classés à part. A partir de là, commence la phase d'interprétation, qui, dans le cas présent, n'est rien d'autre qu'une organisation particulière de ces paroles habitantes. Sans reprendre l'intégralité fastidieuse des commentaires sur chaque photographie, il s'agit de retenir les grands domaines de la

réalité échirolloise imaginaire et pratique, telle qu'elle se livre aux croisements de nos réponses.

Il ne s'agit jamais d'une répartition quantitative de la population d'Echirolles, que ni notre méthode, ni la taille de l'échantillon ne visaient à représenter, mais de la présentation qualitative de différentes paroles à l'oeuvre sur la ville, sans attribuer un pourcentage d'apparition à chacune. L'intérêt ici n'est pas dans les proportions de l'une par rapport aux autres, mais dans leur logique propre, que le respect du texte permet d'approcher, et dans les passerelles de l'une à l'autre, véritable innervation de la saisie d'Echirolles par ses habitants.

Il existe donc une parole habitante, souvent fugitive, mais dont le regroupement des thèmes permet de mieux mettre à jour les composantes et les articulations. Ce qui compte alors, c'est de révéler quelques aspects de la trame imaginaire en l'illustrant sans cesse par les citations les plus parlantes. Ainsi se dégagent sinon des types, du moins des figures des échirolles imaginaires qui coexistent, s'interpénètrent ou s'affrontent, sans recouper systématiquement des individus précis : un tel ou un tel peut participer de plusieurs modes du rapport imaginaire à sa ville.(1)

Mais, même si l'échantillon n'est pas repris comme variable déterminante dans la phase d'interprétation, sa composition n'est pas totalement aléatoire ; et pour pouvoir mieux s'en dégager, il importe de bien le connaître.

x x
 x

(1) - Sur les aspects théoriques de notre problématique, cf. infra. deuxième partie.

Description de la population interrogée

Lorsqu'on parle d'échantillon, on pense la plupart du temps à représentation proportionnelle d'une population mère, réduction effectuée selon plusieurs critères. Dans cette étude, où l'unité d'information retenue n'est pas l'individu qui répond mais la séquence de réponse homogène, il n'y a pas de recherche d'une proportionnalité rigoureuse. Ce qui importe, c'est d'obtenir des paroles diversifiées, en sachant qu'un seul membre de phrase pourra équivaloir un long commentaire. Notre propos est bien de cerner les multiples paroles possibles, de l'explicite au filigrane, et non de répartir la population en groupes de paroles ; ce qui serait l'objet d'une autre étude.

Pour diversifier nos sources, nous avons demandé aux enquêteurs de tenir compte de trois critères dans leur sélection des interviewés : l'âge, le sexe et le lieu d'habitation dans la commune ; ce dernier point correspondant à la préoccupation première qui a guidé l'organisation de l'album-photo. L'échantillon a donc été composé par les enquêteurs eux-mêmes, qui, au fil des passations, orientaient leurs zones de recherche en fonction des personnes déjà interrogées.

1. Nos deux enquêteurs ont effectué 21 interviews. Comme celles-ci avaient souvent lieu au domicile des personnes, les conjoints, les enfants ou parfois d'autres individus ont assisté et participé aux entretiens. Si bien qu'en fait 40 personnes commentent l'album-photo, 33 comme répondeurs principaux, c'est à dire intervenant tout au long de la passation, et 7 comme répondeurs secondaires, c'est à dire ponctuant à l'occasion certains commentaires.

2. Ces 40 personnes se répartissent en 14 hommes et 26 femmes. Ce déséquilibre, peu gênant pour l'interprétation mais important à noter, vient essentiellement du fait que lorsque les hommes sont à leur domicile, leurs femmes y sont aussi dans la plupart des cas, alors que l'inverse n'est pas vrai, les ménagères étant disponibles pendant le travail de leur mari.

Élément de rectification, parmi les réponders principaux, la proportion d'hommes est la suivante :

| | | | |
|-------------------------|------|-------------|-------------|
| - réponders principaux | : 33 | Hommes : 12 | femmes : 21 |
| - réponders secondaires | : 7 | Hommes : 2 | femmes : 5 |

3. Nous avons interrogé que des personnes parlant français dont voici les nationalités d'origine :

Hommes : 1 algérien, 1 italien, 1 polonais, 11 français

Femmes : 1 algérienne, 1 italienne, 1 argentine, 23 françaises.

4. Répartition par âges

| Age | Hommes | Femmes | Total |
|----------------|--------|--------|-------|
| de 15 à 29 ans | 2 | 3 | 5 |
| de 30 à 39 ans | 2 | 5 | 7 |
| de 40 à 49 ans | 4 | 3 | 7 |
| de 50 à 59 ans | 4 | 8 | 12 |
| de 60 à 69 ans | 1 | 5 | 6 |
| 70 ans et + | 1 | 2 | 3 |
| | <hr/> | <hr/> | <hr/> |
| | 14 | 26 | 40 |

5. Répartition par activités

- Ouvriers et techniciens : 6
- Employés de bureau et enseignants : 4
- Commerçant et représentant : 2
- Cadre supérieur : 1
- Chômeurs : 3
- Femmes au foyer : 11
- Scolaires et étudiants : 4
- Retraités : 9

6. Répartition selon le lieu d'habitation

L'unité prise en compte est ici le ménage ; le total est alors de 21 :

- Place Beaumarchais : 4 (dont 1 propriétaire)
- Surieux (allée du Gâtinais) : 2
- Les Granges : 1 (propriétaire)
- Les Essarts (maison individuelle près de la zone industrielle) : 1
- Le Mas Fleuri : 1 (propriétaire)
- La Commanderie : 3 (tous propriétaires)
- Le Village - immeuble "Les Ecureuils" : 1 (propriétaire)
 - maison individuelle : 1 (propriétaire)
- Village 2 : 1
- La Ponatière : 3 (dont 1 propriétaire)
- Domaine Jean-Jaurès : 1
- Cité Viscoze : 1
- Le Rondeau (maison cours Jean-Jaurès) : 1 (propriétaire)

Sur 21 ménages, 9 sont propriétaires de leur logement, dont 3 appartements en immeuble et 6 maisons individuelles. Un ménage étant locataire d'une maison individuelle, le total des foyers interviewés qui habitent

une maison est donc de 7 ; tandis que 14 (dont 3 propriétaires) logent en immeubles. A noter que 7 ménages ont déménagé au moins une fois à l'intérieur de la commune.

7. Origine géographique

Par origine, il faut entendre la région de laquelle les personnes interrogées proviennent, soit par leur naissance, soit par un séjour assez long qui a précédé leur installation à Echirolles. Cette répartition prend les personnes comme unités et donc porte sur 40 :

Viennent de : Grenoble : 9
 Echirolles : 3 (sont nées dans la commune même)
 Autres communes de l'Isère : 11
 Autres départements français : 7
 Etranger : 6
 Sans réponse : 4

8. Ancienneté à Echirolles

Répartition par ménages (total 21). La date de référence est l'année 1981.

Habitent à Echirolles depuis 2 ans : 1
 3 ans : 1
 4 ans : 1
 5 ans : 1
 7 ans : 1
 8 ans : 2
 9 ans : 2
 11 ans : 2
 16 ans : 2
 20 ans : 3
 24 ans : 1
 26 ans : 2
 37 ans : 1
 70 ans : 1

- 1.3. Compte-tenu de l'ambition modeste de cette étude et de ses délais d'exécution, l'analyse des résultats sera davantage une organisation des paroles recueillies qu'une interprétation définitive de l'imaginaire échirollois. En s'arrêtant délibérément à cette étape intermédiaire, deux avantages apparaissent : la conservation de l'accès direct aux termes propres des interviewés, et la possibilité d'intégrer à l'étude même les réactions de divers intéressés.

Devant la richesse des réponses, la multiplicité des niveaux de parole qui s'entremêlent, une réduction univoque ne serait qu'appauvrissement. En demeurant au niveau qualitatif, on conserve l'épaisseur du vécu, qu'il serait maladroit de dessécher dans une explication simplificatrice. Il n'est cependant pas question de diffuser les textes intégraux des interviews qui ne seraient alors témoins que d'un foisonnement peu clair et souvent rébarbatif. Entre l'interprétation abstraite de ses sources et le matériau brut, un intermédiaire nous semble possible : tenter une présentation guidée des éléments d'information en conservant ceux-ci sous leur forme originale. Les citations existent en tant que telles dans ce rapport et non seulement comme illustrations d'un propos plus général qui les engloberait. Notre texte oscille donc sans cesse entre des paroles prises sur le vif et le déroulement d'un fil conducteur de celles-ci qui les classe et met à jour leurs constances et leurs articulations. Ce n'est sans doute pas le chemin le plus facile pour le lecteur, mais c'est sans doute celui qui enferme le moins la fluidité imaginaire réelle recueillie par l'enquête.

Le second avantage - lié à la dernière difficulté évoquée -, découle du souci de permettre l'intervention a-posteriori d'autres échirollois. En présentant une matière élaguée mais polymorphe, nous conservons aux habitants l'accès à des interprétations ou prolongements qu'eux seuls peuvent avoir de par leur connaissance intime des lieux et situations. Ce serait comme si un jumeau racontait à son frère une histoire qu'il connaît déjà mais qu'il n'avait jamais entendu de cette manière. A partir de là, nous nous proposons de rassembler les réactions que suscitera cette présentation et de les faire figurer à part entière dans notre parcours méthodologique, que ces réactions proviennent d'institutions, d'associations (y compris la Municipalité commanditaire), ou d'individus isolés, interviewés ou non.

Par commodité, et afin de donner des repères liés à l'échantillon, chaque citation est suivie de références : H pour homme, F pour femme, g pour garçon, f pour fille (lorsqu'il s'agit d'interviewés secondaires); d'un chiffre indiquant la classe d'âge (30, 40, 50, 60, 70) et du quartier où est situé le logement de la personne qui parle. En permettant des rapprochements entre ces données et les textes, nous ne voudrions pas que l'on s'arrête à des explications mécanistes entre les uns et les autres ; ce qui nous intéresse c'est la parole imaginaire d'Echirolles dans ses multiples visages. Mais d'autre part, il serait absurde de ne pas utiliser à l'occasion ces renseignements pratiques qui seront donc précisés à chaque extrait.

Enfin dernière remarque : les citations ne pas pas exhaustives des réponses recueillies : celles-ci sous des formes moins cohérentes enrichissant chaque figure mise à jour. On ne s'étonnera donc pas si le commentaire qui les prend également en compte va au-delà des seules citations.

2. L'UNIFORME URBAIN

Préambule : ECHIROLLES DISPARATE

"Echirolles, c'est tout ça : c'est les enfants, les immigrés, la concentration des masses ; ça peut être les petites maisons individuelles anciennement, enfin pas anciennement mais aux débuts d'Echirolles, et ça peut être la ZUP d'aujourd'hui avec tout ce que ça comporte, la délinquance ..." (F. 30. Surieux)

Véritable leitmotiv partagé par tous les interrogés, la disparité d'Echirolles est systématiquement évoquée : contraste entre le Village et la Villeneuve, les champs et les immeubles, le passé et l'avenir en chantier.

"Echirolles c'est un petit village, qui était complet, qui était parfait, le vrai petit village ... Alors, maintenant, c'est le foutoir comme de partout. C'est le truc moderne qui a évolué, c'est comme la ville. C'est le béton, le béton, le béton..." (H. 70. Le Village)

Echirolles construit surprend : Non seulement l'espace libre se rétrécit mais l'histoire récente a connu une impitoyable accélération : tout s'est passé très vite, en une génération, et ce rapport inhabituel de la vitesse entre la croissance de la ville et celle des individus est aussi une constante. Ici, la ville n'a pas apprivoisé le temps de ses habitants ; elle les a doublé, laissant certains sur place, dans l'image d'un village figé, en plongeant d'autres dans l'anonymat de l'urbain, laissant

le plus souvent ouvert le champ des possibles où d'autres modes d'inscription et de parcours apparaissent pour ceux qui ne traversent Echirolles que temporairement.

Toutes ces notations, et bien d'autres, vont être développées au fil des interviews. Comme nous l'avions supposé, la "question d'Echirolles" n'apparaît que très peu dans la vie quotidienne des habitants, du moins au niveau d'une formulation explicite, et souvent, l'enquête a été la première occasion d'un essai de mise en forme :

"Ca fait 20 ans que nous sommes à Echirolles et en pensant que vous veniez ici (1), je me rends finalement compte que je connais peu Echirolles, que je ne peux guère en parler. Je sais que nous ne resterons pas ici définitivement ; c'est peut-être pour cette raison... Quand vous savez que vous ne finirez pas vos jours dans une commune ... J'ai connu l'évolution, le développement de la zone industrielle et des habitations, tous les immeubles. C'était la campagne. Pour nous, c'est les 20 dernières années où Echirolles a éclaté. Par exemple, le supermarché Casino, il y avait un très grand pré. J'emmenais ma fille à la Maternelle, on longeait le pré, il y avait des fossés. Cette évolution a quand même été très rapide. Moi, je suis originaire de la campagne, et je ne me sens pas à l'aise dans une ville. Si c'était mon village, je serais peut-être moins ravie, mais je comprends qu'une ville ait besoin de s'étendre. Maintenant, Echirolles ne peut pas plus s'éclater". (F. 50. Les Essarts)

(1) Les enquêteurs, en prenant rendez-vous, informaient les personnes du contenu général de l'enquête, de la méthode de conversation (album-photo) et de la durée approximative de l'entretien.

Ici, l'espace semble gagner sur le temps. Et pourtant, partout des signes surgissent qui témoignent d'autres vécus, d'autres rapports :

"Le matin quand on se lève, on voit les montagnes par la fenêtre ; on voit le Moucherotte ensoleillé, le soir c'est Chamrousse ; c'est vraiment appréciable. Maintenant, il y a aussi tous ces immeubles...
(H. 30. Les Granges)

Dans Echirolles tel qu'il nous est rapporté, le cadre de montagne est une donnée importante. Personne n'évoque l'anotie de cuvette ou l'impression d'un resserrement dû aux sommets environnants. Lorsqu'ils sont mentionnés, un double rôle leur est attribué : ils donnent des repères d'orientation stables et ils sont le lieu privilégié des sorties hors de la ville ; leur vue est alors le rappel constant d'une évasion toujours possible.

Autre donnée introductive : Echirolles développe une parole démesurée sur son cadre bâti, sa croissance et ses disparités mais reste quasi muette sur le travail qu'elle abrite, et notamment sur ses industries. Il est vrai que les photos engageaient davantage sur les aspects du construit que sur le monde industriel, mais cette dimension est absente des images fortes d'Echirolles pour ses habitants. A de rares exceptions près qui, d'ailleurs, renvoient toujours à l'urbanisme :

"Il y a beaucoup d'usines sur Echirolles, c'est ce qui nous permet de payer moins d'impôts que sur Grenoble. Au départ, c'est une banlieue industrielle de Grenoble ; c'est ce qui explique que ce soit populaire. Les zones industrielles sont immenses ! Mais c'est vraiment l'anarchie au point de vue agencement : on voit une usine à côté d'une petite villa assez coquette et puis, à côté, un reste de ferme... Je dis un reste parce que les champs ont été occupés par l'usine." (H. 30. Les Granges)

Où se situe alors l'identité d'une ville qui ne se réfère pas à Grenoble dans un rapport d'obligation, qui est lucide sur ses disparités, qui refuse de se décrire comme une "banlieue" (le terme intervient très rarement pour parler de la vie réelle), mais qui n'emploie que rarement le mot "commune" à son propre sujet ?

Pour donner des éléments de réponse à cette question en présentant le détail des images et des idées-force recueillies, nous avons organisé un classement à double entrée : 7 chapitres regroupent des thèmes généraux et à l'intérieur de chacun, les images et récits sont agglomérés en figures. Une figure est un rassemblement cohérent d'images et de paroles réunies par un thème central qu'elles fondent et illustrent à la fois. Il s'agit là d'une procédure de présentation du champ imaginaire, qui tente de l'organiser logiquement tout en lui conservant sa fluidité et sa mouvance. Les 15 figures décrites ici ne sont pas exhaustives de l'imaginaire échirollois ; et nous souhaitons que les débats et les suites de ce travail permettent de les prolonger, de les remettre en question ou d'en découvrir d'autres. Elles témoignent dans leur polyvocité d'une combinatoire imaginaire riche ; et leur ordre d'apparition n'est qu'une procédure d'écriture : elles traversent le tissu échirollois, s'entremêlent, s'agencent en modes du rapport imaginaire à la ville, se succèdent, s'affrontent et s'alternent dans l'imagination des habitants. Il ne s'agit pas de types psychologiques ni de catégories sociologiques mais bien de thèmes imaginaires immédiats à la vie sociale et efficaces.

Figure 1 : L'URBAIN ANONYME

"Ca pourrait être n'importe où ça. Je ne vois même pas quel quartier ça peut être. C'est un contexte qu'on trouve partout à l'heure actuelle, à Echirolles aussi bien qu'ailleurs". (H. 40. La Commanderie)

Cette réflexion devant une photo de Surieux est révélatrice d'une tendance très partagée qui consiste à uniformiser l'espace comme une continuité sans spécificités.

"Faut vraiment connaître pour savoir que c'est Echirolles...ça représente un quartier comme tant d'autres..." (H. 40. Place Beaumarchais)

Ce "quartier comme tant d'autres" est en fait la vue générale d'Echirolles qui se détache sur le Moucherotte, avec le Village (dont l'Eglise) en premier plan et le Village 2 au fond. Après observation plus attentive, il n'y aura plus de doute ; mais ce réflexe de renvoyer à un urbain anonyme est en fait quasi permanent. Il apparaît aussi bien devant des photos de quartier, que devant des types de construction :

"C'est la Tour du Village 2. Non c'est La Luire. Vous trouvez que c'est beau des trucs comme ça ? De toutes façons c'est toutes les mêmes : vous prenez celle-là, vous prenez le Village 2, les Tritons, Le Canton, c'est les mêmes". (g. 25. La Commanderie)

Devant le HLM Pierre Sémard :

"C'est comme cet immeuble, ça pourrait être à Pont-de-Claix aussi..."
(H. 30. Les Granges)

Mais cette tendance à noter l'uniformisation ne s'adresse pas qu'aux immeubles les plus standardisés. Le Mas Fleuri par exemple :

"Là je suppose que c'est des gens qui voulaient faire construire quelque chose mais qui n'avaient pas trop de finances parce que c'est tout pareil. L'esthétique non plus n'est pas trop belle. C'est derrière Caterpillar". (H. 50. Place Beaumarchais)

"Les maisons là, elles sont toutes les mêmes ... alors que chez nous, chacun a la sienne - c'est individuel" (F. 40. La Commanderie)

Cette différence entre Le Mas Fleuri et La Commanderie apparaît évidente pour l'habitant de ce dernier quartier. Vues de plus loin, les individualités peuvent disparaître :

"Ah ! La Commanderie - Ca se ressemble - L'architecte, il a fait à peu près toutes les mêmes villas. Tout le même style" (H. 65. La Viscose)

"Ca ressemble à des tas de maisons" (F. 50. Les Essarts)

On le constate, l'éloignement favorise cette réduction à l'anonymat. Celle-ci n'est d'ailleurs pas seulement faite dans une réponse-type lorsqu'il n'y a pas reconnaissance du sujet photographié. Il s'agit plutôt d'un type de lecture de l'espace qui agit dans la perception comme donnée fondamentale : la possibilité de se référer à l'uniformité est un guide d'organisation de l'espace toujours possible.

Elle : "C'est comme cette église finalement, ça pourrait être n'importe où ...

Lui : "Non, j'aurais pu la confondre avec une autre, mais moins facilement qu'un immeuble". (H. 30. F. 30. Les Granges)

"L'Eglise, je sais que c'est celle d'Echirolles, mais les églises elles se ressemblent ici, c'est vrai ; dans la région bordelaise, elles sont toutes différentes.

Le reste, ça pourrait être n'importe où - les immeubles, les tours - d'ailleurs, les tours, il y a les mêmes à Seyssinet, les mêmes mêmes. la même architecture. Donc, on peut pas dire qu'un immeuble appartient à une commune déterminée. Faut vraiment que ce soit typique, comme la Mairie par exemple ; on peut reconnaître un village à une fontaine..." (F. 30. Place Beaumarchais)

Sans détail, ou sans pratique, il n'y a pas d'appropriation possible de l'espace ; seule, demeure une vision première qui renvoie à une perception externe. Un glissement peut avoir lieu alors entre l'apparence visuelle et l'usage symbolique :

Lui : "Un cimetière c'est toujours pareil !

Si jamais un jour, il y en a qui disent : renvoyez le en Algérie, pour moi la terre c'est pour tout le monde. Vous prenez la terre de la France, vous allez en Algérie, c'est la même."

Elle : "Non, elle est plus chaude celle de l'Algérie !" (H. 40. F. 35. Surieux)

Mais le grand critère d'uniformisation c'est la construction, dont l'emprise est notée parfois jusqu'à absorber totalement Echirolles dans un continuum urbain quasi abstrait :

"La Villeneuve, Grand'Place, je ne sais pas si c'est Grenoble ou Echirolles. Il me semble que ça doit être limite, mais je n'en sais

rien. Echirolles, Saint-Martin d'Hères, Poisat, c'étaient tout des petits villages qui étaient nets, maintenant ça se tient tout. Si c'est jour, on a les montagnes, on a le repère, on se rend compte de la distance ; mais s'il fait nuit... Tout est construit, partout. Il n'y a pas d'interruption. Quand on arrive sur la Villeneuve, c'est le béton, c'est les cabanes à lapins. On est plus chez nous. Un jour on est monté à Lans, j'avais un vieux copain à Lans. On arrive là-haut, c'est tout en villas, tout construit. On se dit qu'on aimerait quand même voir un village d'autrefois, alors, on a poussé jusqu'à Corrençon. C'est encore pire ! on est revenu écoeuré. C'est fini, il n'y a plus de village. Partout où ou va, c'est construit. Je le regrette vraiment". (H. 70. Le Village)

"Ils mettent un peu de verdure pour camoufler. C'est normal, dans le monde entier c'est comme ça. Pourquoi on changerait ? c'est défendu. On est tous moutons. Pas besoin de se déranger beaucoup pour aller visiter le monde. Toutes les villes se ressemblent. Ces façades (immeubles le long des Essarts) vous les trouvez dans tous les coins de la terre où vous allez. J'ai pas voyagé beaucoup mais vous trouvez ça en Israël, en Italie, en Argentine, c'est pareil et en France, de tous les côtés où vous allez ..." (F. 60. Le Mas Fleuri)

Figure 2 : LA FOURMILIERE

Voisine de cette équivalence généralisée, la figure 2 prend forme dans une double interrogation : y-a-t-il beaucoup de monde parce qu'il y a des logements ? ou a-t-on tant construit parce qu'il y a beaucoup de monde à loger ?

Devant Surieux :

"C'est tout des cubes ... c'est malheureux de voir qu'on entasse les gens, quoi. C'est populeux là-dedans. Bien sûr ils ont fait un quartier comme ça, ville-neuve on a dit, mais je ne sais pas s'ils ne reviendront pas aux petits immeubles". (H. 40. La Commanderie)

"Alors là ! ça grouille de monde mais c'est tout ; je n'aime pas du tout !" (F. 40. La Ponatière)

Devant le Village 2 :

"C'est les tours du Village 2. On a rentré une population dense là-bas derrière. Pourquoi pas des petits habitats plutôt que ces tours là ? C'est pas le manque de terrain, parce qu'il y en a encore du terrain. C'est des ruches." (H. 50. Place Beaumarchais)

"Je comprends très bien que la municipalité d'Echirolles ait dû faire des immeubles en hauteur pour loger le plus de monde, mais je trouve que c'est dommage. J'ai horreur de ça. Ca fait trop de

monde au même endroit ; ça ne peut que créer des problèmes, de faire habiter les gens comme ça, dans des cubes de béton, avec 4, 5, 6 portes palières sur le même étage". (F. 50 Place Beaumarchais)

Les images liées aux insectes (ruches, fourmilière, grouillements...), comme pour la figure 1 témoignent d'une vision extérieure de l'espace. Jamais un habitant d'un quartier incriminé ne se décrit en ces termes ; il ne se voit jamais comme l'individu interchangeable que ressent le visiteur étranger, auquel manque toute l'épaisseur d'une vie quotidienne à laquelle il n'a pas accès. Ce qui frappe même, d'une certaine façon, c'est l'incapacité à projeter sur ces espaces, lorsqu'ils sont réduits à leur anonymat et remplis par une masse également anonyme, les éléments qualitatifs que l'on utilisera pour décrire son propre vécu. Ces deux figures sont exemplaires en ce sens qu'elles sont totalement abstraites : dès que l'on rentre dans la proximité de ce qu'elles décrivent globalement, elles disparaissent comme schéma imaginaire. L'urbain, c'est les autres.

"J'ai complètement ignoré le nouveau quartier des Granges pendant très longtemps, et un jour, je me suis décidée à aller à Alpexpo, à l'occasion d'une foire, à pieds, pour voir justement ce que c'était. Je passais uniquement en voiture, jamais par l'intérieur. J'ai été effarée de voir en 3, 4 ans les constructions et le monde. Je n'imaginai pas qu'en si peu de temps, on ait pu construire autant, que les gens qui sont installés là vivent là depuis plusieurs années... Ca se construit, ça se construit mais ça ne forme absolument pas un village ou une ville". (F. 50. Place Beaumarchais)

Déjà cet exemple apporte une nuance : la promenade à pieds permet l'accès intérieur et sans chasser l'impression de nombre (sur les constructions comme sur les habitants), c'est la structure absente qui se

révèle ; ni un village, ni une ville. Sur les mêmes traces, une autre approche introduit des responsabilités, qui, sans gommer l'image, se propose de l'expliquer :

"Elle : les Tours, ça a été un fiasco. Tout le monde le dit. Je ne comprends pas qu'ils aient fait ça !

Lui : Il ne faut pas dire ça. A l'époque, il y avait des gens à loger, il fallait bien les loger. C'est comme à Grenoble ce qu'ils ont fait pour remplacer la cité Mistral. Il fallait construire à tout prix. Les ministres venaient et disaient : faites n'importe quoi, mais construisez. Il fallait loger les gens. Ils ont fait ça à l'époque ; ils ne recommencent plus maintenant, mais ils l'ont fait. S'il avait fallu faire des petites villas, ça coûtait combien de plus ? il aurait fallu combien de temps pour les faire ? "

(F. 50. H. 55. Domaine Jean-Jaurès)

Dans cette figure, coexistent deux niveaux : le plan imaginaire qui évoque la concentration, le remplissage, et un niveau idéologique qui tente la saisie rationnelle du premier, en introduisant des acteurs, un historique, et une participation active, militante, à la gestion de son cadre de vie :

"Il y a un reproche à faire sur le Gâtinais : pourquoi ont-ils amassé tant de monde dans deux montées, la 10 et la 14 ? Il y a un amas de population monstre là-dedans. Dans les autres montées il y a deux locataires par pallier, mais dans ces angles de montée, c'est sûrement voulu pour gagner de la place, ils les ont conçu de façon à mettre trois ménages sur un pallier. Ça c'est un reproche que je fais aux HLM, ou à la municipalité, parce qu'ils sont de connivence tous les deux. La proposition a été faite à la municipalité par les HLM qui sont promoteurs, et ça aurait dû être refusé. Ils auraient dû concevoir les immeubles autrement.

Je me suis bagarré pour ce coin-là, pour les espaces verts, parce que quand on est arrivé en 1970 ici, c'était tout en chantier ; là il y avait même les trous des WC qu'utilisaient les ouvriers. Des enfants se sont cassés les bras, les jambes...ici, on s'est battu pour faire dégager et niveler le terrain, et pour avoir ces espaces verts.

Il y a une chose pour laquelle on se bat encore, c'est la villa qui est là-derrrière. Je vois pas pourquoi la municipalité, lorsqu'elle a acheté Echirolles, a laissé une partie privée dans la ZUP. C'est impensable ! Cette villa , elle emmerde tout le quartier ; les gens qui passent sont obligés de faire le détour, ceux d'en-bas ça leur cache l'horizon ! Cette villa, quand on la proposait en 1970-71, ils devaient la récupérer, l'acheter ; ils avaient dit oui, elle coûtait une bagatelle de rien du tout, maintenant, celui qui est dedans il la vend 90 millions je crois, alors la municipalité refuse de l'acheter puisqu'il n'y a pas de finances dans la mairie d'Echirolles. Et il n'y a qu'une bonne femme qui vit toute seule dans cette villa !" (H. 50. Place Beaumarchais)

La concentration est scandaleuse, mais l'exception à cette concentration plus scandaleuse encore. Notons au passage l'extrême importance accordée au rôle de la Municipalité qui "a acheté Echirolles" et sur laquelle nous reviendrons.

Toujours en relation avec cette figure du plein, deux interviewés notent le fait que "des gens manquent" sur les photos proposées ; pour eux, la vision du cadre bâti n'est complète qu'avec une relative densité de population.

Enfin, dernier aspect du bourdonnement de la ruche, l'éphémère touche même à l'éternité :

"Ce qu'il y a chez nous en Algérie, c'est que quand on enterre

quelqu'un, on le laisse tranquille. Alors qu'en France, au bout de 10, 15 ans, il n'y a pas de place alors hop ! on en met un autre ; c'est ce que j'aime pas. Mais s'ils me donnent une place où ils me laissent toujours ça va ; mais on reste même pas dix ans. Je ne comprends plus rien ici : on a travaillé, on est passé à la retraite, on part au cimetière et même dans le cimetière on est pas tranquille..." (H. 40. Surieux)

3. LA MEMOIRE RURALE

A l'opposé imaginaire des figures de l'urbain, mais non sans lien avec elles, se situent 3 rassemblements d'images, complémentaires mais pas identiques, autour des thèmes du passé, du village et de la campagne. Les origines d'Echirolles rejoignent des souvenirs de jeunesse et rencontrent la valorisation d'un certain rural et de la nature que développe notre époque.

Figure 3 : LA NOSTALGIE

"Il y a 70 ans que j'habite Echirolles. Mes bons souvenirs, c'est l'ancien temps. Avant je me disais : tiens aujourd'hui, je mangerais bien du poisson. Ma grand'mère me donnait la passoire et j'allais au ruisseau derrière ; il y avait un lavoir qui faisait barrage. Je plongeais ma passoire là-dedans et je revenais avec ma friture de poisson. Il y avait les escargots, les champignons, la chasse. On chassait ou on braconnaît toute l'année, tellement il y avait du gibier. On avait tout, on pouvait vivre sur le terrain. Vous ne pouvez pas comprendre la vie d'il y a 50, 60 ans. Ça a été beaucoup trop rapide. Nous, on ne peut pas s'y faire et vous, vous ne pouvez pas nous comprendre. Il n'y avait pas de politique, pas de division. Tout le monde se connaissait, tout le monde se rendait service. Il y a une chose que je dis souvent et que les jeunes ne comprennent pas, c'est que les gens, à ce moment là ils étaient pauvres, il n'y avait pas d'allocations familiales ; un type qui avait 10 gosses ne gagnait pas plus qu'un célibataire. Mais les gens étaient heureux par rapport à maintenant. Le type qui allait aux champs avec ses vaches, ou

à l'usine avec sa musette, il partait en chantant, en sifflant. Vous voyez des types qui chantent pour aller au boulot maintenant ? Il y avait une ambiance qui n'existe plus, une ambiance familiale. On connaît plus aucune rue. Souvent, on me dit vous êtes d'Echirolles ? Vous connaissez telle rue ? On connaît plus aucune rue. Le peu qu'on connaissait autrefois, les noms ont changé ; on est plus chez nous". (H. 70. Le Village)

Cette nostalgie de l'ancien temps, qui faisait appel à un Eden échirollois, rassemble à la fois des éléments du passé personnel des individus et des éléments liés à la nature. Mais la situation passée évoquée n'est pas stable dans le temps : des personnes d'âges différents, de générations différentes, peuvent partager cette figure nostalgique d'Echirolles, au moins momentanément :

"Echirolles, pour moi, c'était un coin où je venais en vélo, quand j'étais jeune, voir les vaches ... c'était un lieu de balades. Plus tard, on venait à l'aérodrome voir les avions avec les enfants. On venait très souvent pique-niquer, et puis, et puis ... maintenant quand on se ballade dans Echirolles, on ne reconnaît absolument plus rien. Il n'y a presque que des immeubles.

On regrette toujours ce qu'on a connu enfant, mais c'est tellement à proximité de Grenoble, c'est la banlieue immédiate, c'est normal que ça se soit construit de cette façon là". (F. 50. Place Beaumarchais)

"Quand on est arrivé, il y avait des ruisseaux sur le bord de la route, et des plantes, des petits chemins où on pouvait marcher, papoter..." (F. 60. Mas Fleuri)

Devant la Viscose :

"C'est le vieux quartier d'Echirolles. C'est un peu ma jeunesse ;

j'y ai passé de bons moments, je m'y suis bien amusé. Pour moi, ce sont de bons souvenirs... mais c'est des maisons qu'ils devraient bien essayer de retaper" (H. 40. La Commanderie)

Ou encore devant l'école du Village :

"C'est l'école de mon patelin !" (H. 30. Les Granges)

Ainsi, même pour des gens n'ayant pas de souvenirs d'enfance locaux, certaines images d'Echirolles ont cette faculté d'évocation qui relie à un passé personnel ou collectif. L'image première, celle par laquelle un lieu se découvre, garde une importance privilégiée. Peu importe par la suite les événements et les modifications qui altèrent le réel : la seule référence prise en compte est l'image originelle qui fonde le rapport au monde. Certes, l'acuité de celle-ci peut s'estomper ; sa mémoire s'obscurcir ; mais, lorsqu'on lui en fournit l'occasion, cette figure de la nostalgie envahit pour un temps tout l'imaginaire. A Echirolles proprement dit, une figure soeur vient relayer la nostalgie, celle du village :

"Echirolles quand on était gosse, ça existait : on venait à Echirolles, on allait au camp d'aviation, on venait voir les avions, les meetings, les parachutages, tout ... c'était un petit village. Et j'ai toujours gardé ma vision du terrain d'aviation, je vois toujours le terrain. Quand on est venu habiter ici, je travaillais déjà sur Echirolles ; c'était pas fini. On s'est dit : ça fera qu'un avec Grenoble, on sera aussi bien ici que là-bas. En plus, il y a eu mon point faible : je me suis dit qu'on paierait toujours moins d'impôts sur Echirolles qu'à Grenoble. L'achat sur Grenoble était impossible aussi. Echirolles c'est la banlieue, mais comme on a connu Echirolles village, on le considère peut-être toujours comme un village." (H. 50. La Ponatière)

Figure 4 : LE VILLAGE IMMOBILE

La plupart des interviewés qui participent de cette figure ne sont pas dupes de l'évolution de la commune : bien sûr, Echirolles est une ville, bien sûr, Echirolles se situe dans la banlieue de Grenoble, mais ces deux termes, ville et banlieue, ne résument pas leur perception. Plus encore, ils ne veulent pas que ceux-ci priment. Ce qui compte, c'est le village, même si des protubérances volumineuses, comme la Villeneuve, viennent le contaminer.

"Je pense que pour qu'un village soit vraiment un village, il faut qu'il y ait une église, une place et une mairie. J'imagine un village comme ça. Quand je pense à Echirolles, c'est toujours le vieil Echirolles, et ça n'a rien à voir avec le reste. Le reste, c'est la Villeneuve, des bâtiments, mais je crois que ça n'a rien à voir avec le village. C'est tout à fait différent". (F. 50. Place Beaumarchais)

"Echirolles est un village qui a grandi, qui est devenu une petite ville. On a implanté des usines et de ce fait, beaucoup de personnes sont venues. Echirolles a grandi par l'industrie. Mais c'est pas une banlieue". (F. 30. Surieux)

"Pour moi, ça a toujours été le village. J'ai connu Echirolles de tout temps. Gamin, j'habitais vers Bachelard, mais c'était pas la cité de maintenant avec les HLM, c'étaient des petites maisons individuelles avec un jardin autour ; c'était ouvrier, on avait les copains, on allait sur Echirolles, on fréquentait les filles !" (H.40. La Commanderie)

Cette figure de village, très présente chez les échirollois, n'est pas vécue seulement par des anciens habitants ; même des personnes implantées depuis peu d'années peuvent résumer Echirolles au village. Mais souvent, il ne faut pas superposer exactement cette image du village et le quartier désigné comme tel : Dans cette figure, il s'agit bien d'un village symbolique et c'est pour cela qu'il apparaît comme figé : non seulement la notion recouvre une configuration physique (place, église, mairie, école) mais encore sous-entend un système de relations de type rural assez éloigné des activités effectives, y compris celles pratiquées par ceux qui habitent le quartier du Village.

L'église, lorsqu'elle est considérée dans sa fonction symbolique de coeur de village acquiert une certaine noblesse :

"Ah voilà notre église, elle est jolie." (F. 60 Le Mas Fleuri)

"Je la trouve très belle cette église. Et puis, il y a l'histoire de St Jacques de Compostelle. C'était un lieu de passage pour les gens qui y allaient. Je n'ai pas de foi particulière, mais j'aime bien les petites histoires comme ça". (F. 50. Place Beaumarchais)

Les réactions devant la photo du cimetière permettent de dégager quelques aspects de cette figure du village, vécue à Echirolles ou transposée ailleurs :

Question : Etes-vous surpris qu'il y ait une photo du cimetière ?

"Non du tout, du tout. C'était un village Echirolles ; il avait son cimetière ce qui est tout à fait normal. A l'époque où je balladais les gosses du relais, on allait boire de la flotte dedans. On jouait sur la colline derrière et on buvait de l'eau ; elle était fraîche, elle était même bonne." (H. 50. Place Beaumarchais)

"C'est le cimetière d'en haut. C'est là où je voudrais aller (rires), parce qu'en bas on est dans l'eau. Là, on est au sec mais il est plein... C'est un cimetière de campagne. On le voit de chez nous et c'est très agréable ; il y a cent ans qu'il n'a pas évolué. Les gosses y montent et vont jouer autour ; on va jouer aux boules, on va dans les bois, là derrière. Il est pas impressionnant, c'est un cimetière sympathique, de village, avec de vieilles tombes ; c'est mon coin favori". (F. 50. Village 2)

La présence du cimetière est naturelle dans un village parce que ce dernier s'inscrit totalement dans la chronologie : il est la permanence, le lieu stable d'où dérivent des destinées qui ne le bouleversent pas : les hommes passent, le village demeure. Mais à Echirolles, où l'évolution rapide a changé l'échelle du temps, le village est devenu encore davantage le point d'ancrage imaginaire auquel se réfère toute perspective historique et au centre duquel doivent converger toutes les racines.

"J'ai ma place qui est prête là. J'y tiens absolument. Toute ma famille est là. De temps en temps, je prends un petit coup de cafard une fois en passant. Alors, je monte au cimetière pour discuter avec mes vieux. Ici, j'avais vendu de force ; il y avait un hectare avec la maison, il y avait des vignes. J'avais tout vendu. Après... le remord. Je suis arrivé à racheter ma maison. Je me disais : là-haut, mes parents, qu'est-ce qu'ils doivent dire..." (H. 70. Le Village)

Nous reviendrons sur les relations interpersonnelles dans le chapitre sur la socialité. Plus Echirolles vit au présent, plus la tentation imaginaire de cette figure fondatrice doit être forte. Plus la Villeneuve prend de réalité et plus le village-symbole prend d'épaisseur mythique. Il est vrai que la Villeneuve n'est pas en reste en matière de mythes. Mais précisément, c'est par l'abandon de ceux-ci que certains

habitants résolvent leur carte imaginaire : puisque la Villeneuve entre en conflit avec la figure du village immobile, il ne faut pas en tenir compte ; de ce fait, Echirolles peut apparaître comme un village imaginaire auquel le quartier qui porte ce nom prête un semblé de forme, tandis que des zones obscures qui constituent cependant la plus grande partie du territoire, souvent jugées hostiles, sont reléguées dans l'urbain anonyme.

Il faut noter la permanence de cette figure du village qui, plus que d'autres, marque certains profils imaginaires. Mais, tenace, elle peut coexister avec des figures complémentaires ou antagonistes, comme la nécessité de l'évolution par exemple.

Toujours à propos du cimetière :

"C'est un ancien cimetière de village. Moi, je serais incinéré de toute façon. Je n'aime pas les cimetières, ni les monuments funéraires. Je trouve que ça a un petit charme, les vieux cimetières de campagne, mais à notre époque c'est dépassé". (F. 50. Place Beaumarchais)

"Ca c'est le cimetière. Je le connais bien. J'y suis allée souvent. J'y vais la journée ; il y en a qui y vont la nuit pour voir les feux follets, mais moi je n'aime pas. J'aime bien voir les noms, les monuments... J'ai remarqué qu'ils avaient fait des coins pour les Israélites. Ce ne me ferait rien d'y être enterrée, mais enfin, moi j'ai une tombe à Grenoble". (F. 50. Domaine Jean-Jaurès)

"Parlez-moi du cimetière de Moirans. Pourtant ça fait 30 ans que nous en sommes partis... celui-là je le connais, nous y allons très souvent. C'est quand même un lieu de souvenir là où on a les siens. Echirolles, on a personne, c'est là où on travaille". (F. 50. La Ponatière)

"Ca représente le vieil Echirolles comme on l'a connu. C'est bien le coin Echirolles et là (Carrefour) c'est le neuf". (H. 40. La Commanderie)

Le mot "Echirolles" colle davantage au village, dans la plupart des entretiens ; pour les autres quartiers, on utilise soit leur nom propre, soit un terme générique : la ZUP, la Villeneuve, les nouveaux quartiers. La figure du village, pôle de stabilité, d'éternel présent, figure synchrone par excellence, peut se dédoubler : ainsi, dans l'avant-dernière citation, Moirans est-il le Village-mère, le lieu des racines, et Echirolles seulement le cadre temporaire du travail ; mais le reste de l'interview montre qu'il n'y a pas opposition des deux mais projection de l'un sur l'autre. Tout ce qui peut apparaître dans les images d'Echirolles comme rappel de Moirans, tel que ce dernier est vécu imaginairement, est largement valorisé. Il y a là un désir de village, qui ne combat pas directement la conscience lucide d'habiter une banlieue, mais qui la colore très profondément.

"Ici on a pas du tout l'impression de vivre dans une ville de 40 000 habitants. Ca tient à ce que je suis dans un quartier calme. Je regarde par la fenêtre. J'ai des arbres, moi, centenaires et même bi-centenaires. J'ai l'impression de vivre dans un village, un gros village, mais un village - pas une ville - La Villeneuve, c'est la grande ville". (H. 55. Domaine Jean-Jaurès)

La tranquillité est une donnée élémentaire de la figure du village, ainsi que la proximité d'un environnement "vert". Et si ce dernier aspect se relie fortement à la présente figure, il apparaît également de manière autonome dans l'imaginaire échirollois, tel que nous l'avons approché.

Figure 5 : LA CAMPAGNE

Cette figure s'inscrit tout d'abord dans l'axe classique ville/campagne, Echirolles portant les traces visibles de l'une et de l'autre :

"Avant c'était la campagne. Il y avait des champs, il y avait même des vaches. De l'autre côté aussi il y avait des jardins, de la vigne. En une dizaine d'années ça a bien changé. Maintenant je n'ai pourtant pas l'impression d'habiter à la ville non ; c'est moitié ville, moitié campagne. Je sais pas pourquoi, c'est pas vraiment la ville. La ville, c'est Grenoble, le centre-ville c'est Grenoble ; ici c'est entre les deux, je ne sais pas pourquoi, ni la campagne, ni la ville". (F. 65. Le Rondeau)

"Automatiquement, quand on voit des montagnes et des morceaux de béton derrière, à tous les coups on dit c'est dommage qu'il y ait ça..." (H. 50. La Ponatière)

"La ville a été parachutée en pleine campagne. Les immeubles ont été parachutés en pleine nature". (H. 30. Les Granges)

"La ville c'est Grenoble. Ici c'est la campagne. Il n'y a pas les grandes surfaces qu'il y a en ville, il n'y a pas les magasins. C'est moins bruyant, du moins dans notre coin, surtout qu'on est retiré du cours Jean-Jaurès" (F. 65. La Ponatière)

Les images de cette figure apparaissent dans des circonstances extrêmement variées et pour des motifs complémentaires :

Le dégagement de l'espace environnant, par exemple, devant le HLM Pierre-Sémard :

"Tout en étant immeuble, je trouve que ça fait déjà un peu semi-campagne. Il y a de l'herbe... maintenant, peut-être qu'ils ont construit d'autres immeubles autour..." (F. 40. La Commanderie)

Un cadre de verdure, devant un chalet de La Commanderie :

"Elle m'a toujours frappé cette maison ; parce qu'on la voit très bien, c'est en pleine nature". (H. 30. Place Beaumarchais)

Même si ce chalet crée des doutes sur sa nature échirolloise :

"Ca fait un peu chalet. Il y a trop de verdure, c'est pas Echirolles là !" (H. 30. Les Granges)

"C'est joli, il y a la montagne derrière. Ca évoque plus la campagne que la ville. Ce qu'il y a de dommage, un petit peu partout, c'est qu'à côté de coins agréables comme ça, il y ait ça (la Tour de La Ponatière)." (F. 50. Place Beaumarchais)

La dualité ville-campagne est donc nette au niveau du construit, mais chacun établit une frontière nuancée puisque des immeubles de 9 étages peuvent renforcer cette figure de la campagne, comme le HLM Pierre-Sémard.

Une autre image, surprenante, se manifeste : celle de la ferme.

Devant la Viscose :

"Vers la frange verte, là-bas, il y a des coins exactement comme ça. C'étaient des fermes ; il n'y plus d'animaux sûrement. Et puis les gens ont vraiment la mentalité de la ferme. Il y a un coin un peu comme sur cette photo, et dedans, il y a un bazar monstre, des

piquets, de vieilles bagnoles. Nous, on est habitués à ça, à la campagne c'est comme ça. Pourtant, c'est pas vraiment beau, mais ça traduit une certaine vie". (H. 30. Les Granges)

"Là, c'est une vieille ferme, je parie ! Ah non, c'est la Cité de la Viscose ; je trouve que c'est pas mal. J'y allais me promener le dimanche matin. Ca me rappelle la campagne. Les gens ont construit de vieilles baraques à côté où ils mettent des poules, des lapins..." (H. 55. Domaine Jean-Jaurès)

Et, en image négative, devant la Maison des Jeunes Robert-Desnos :

"Elle est vers le Gâtinais ; elle est mal placée là. Un jeune il préfère avoir quelque chose de plus moderne. Ca fait plutôt ferme" (F. 40. Place Beaumarchais)

La ferme regroupe deux thèmes en elle : d'une part, elle est le lieu d'une vie sociale chaleureuse et intense, à une échelle de nombre proche de la communauté familiale, une famille élargie en quelques sorte, et d'autre part, elle déborde du cadre strict du logement pour mêler l'intérieur et l'extérieur : la cour de la ferme est aussi intimité publique mais qui n'évoque ni répulsion, ni curiosité malsaine. La ferme négative que serait la MJC déborde sans doute un peu trop vers l'extérieur et de ce fait, perd son pouvoir séduisant pour devenir un éventuel envahisseur du domaine privé tout proche.

La dialectique de l'intérieur et de l'extérieur semble au coeur de cette figure. La campagne serait l'extérieur apprivoisé. Et la ville, la réunion de multiples intérieurs. Mais pour que cette image vive, il ne faut pas trop de précisions. La campagne joue son rôle symbolique d'autant mieux qu'elle le tient discrètement. Un immeuble de la Viscose peut se faire passer pour une ferme, mais lorsqu'une photographie fait effectivement voir des vaches à côté d'un immeuble, certaines réactions

témoignent du non-mélange des contraires :

"Les vaches, c'est pas leur place là - Vous allez en ville, vous ne voyez pas de vaches !" (H. 40. Surieux)

"C'est choquant, bien sûr ; on va faire un espace vert pour les gosses et on met des vaches". (F. 40. Place Beaumarchais)

"Bien sûr ça jure les vaches devant, l'immeuble derrière ... On en voit encore un peu - il reste quelques formes mais pas beaucoup." (H. 40. La Commanderie)

"Ah ce sont les immeubles de La Luire ? Mais ces vaches, elles viennent d'où ?" (F. 50. Les Essarts)

"Est-ce que c'est un montage ?" (F. 30. Surieux)

Au-delà de la surprise, d'autres réactions conduisent davantage une réflexion portant sur l'existence passée ou actuelle des vaches :

"Je ne sais pas s'il y a encore beaucoup de vaches à côté des immeubles. Ca a existé mais j'ai l'impression qu'il n'y en a plus. Ca doit être dans le centre du village ... Je crois que s'il y avait des vaches, ça ne va pas durer encore bien longtemps". (F. 50. Place Beaumarchais)

"Tu te souviens qu'on avait été surpris par une vache ? Pas loin d'ici d'ailleurs ; notre fille était toute petite, je la lui avais montrée. Je ne sais pas s'il en reste des vaches à Echirolles ? Pourtant, juste à côté de l'Hôpital Sud, il y a des fermes et un jour, en passant en car, j'ai vu des petits veaux. Il y a des fermiers encore." (F. 30. Place Beaumarchais)

"Des vaches ? Ca m'étonne. Il y en a eu jadis. Je n'en ai jamais vu depuis que je suis à Echirolles, même à l'époque où il y avait des fermes. On a jamais eu de parc à vaches ici" (H. 50. Place Beaumarchais)

En fait, les vaches photographiées il y a quelques années à La Luire, renvoient davantage à une curiosité urbanistique qu'à la campagne mythifiée qui traverse l'Echirolles imaginaire ; les vaches les plus réelles sont sans doute bien celles qu'on a dans la tête :

"J'aimerais bien en voir de ma fenêtre, de belles vaches comme ça, ça me plairait. Ca surprend mais ça fait plaisir". (F. 40, Village 2

La campagne est aussi le lieu de rattachement de la météorologie, c'est à dire d'une autre chronologie, parallèle, à laquelle la ville n'est que peu sensible. Le cycle des saisons, les rythmes de la terre, à Echirolles, appartiennent au monde du passé :

"J'ai discuté avec des Echirollois : on rencontrait la neige fréquemment il y a dix ans ; les enfants faisaient de la luge dans Echirolles, mais depuis quelques années, il n'y a plus de neige. C'est sûr qu'aujourd'hui, ce n'est plus la même chose".
(F. 30. Surieux)

Même la neige s'est évanouie en même temps qu'un Echirolles village, au cadre champêtre et délibérément tourné vers le passé. Parfois cependant, la neige de la ville, salissante et lente à fondre, se rappelle à la mémoire :

Devant le cimetière en hiver :

"Il a fallu qu'ils nous mettent de la neige dessus nom d'un chien !"
(H. 50. La Ponatière)

Enfin dernière image de cette figure, mais importante constante, le cadre de montagnes, s'il n'évoque pas directement la campagne, installe la nature en permanence devant les yeux, jusqu'à lui prêter des pouvoirs souverains :

Devant la photo du cimetière du Village :

"Ici on voit les montagnes, ça conserve davantage. Le cimetière d'en-haut est plus sain, en bas, c'est plus humide." (F. 76. La Ponatière)

La photo de la frange verte évoque davantage des idées d'aménagement que des images de campagne. Il n'y a jamais assimilation entre espaces verts et champs : ceux-ci relèvent d'un imaginaire de la campagne, les espaces verts d'un imaginaire typiquement urbain, comme en témoignait la surprise du rapprochement entre vaches et espaces verts pour les gosses, cité plus haut.

"Les terrains libres, il n'y en a plus beaucoup. Il y a les bois et il faut les laisser comme ça, acheter tous les bois de Champagnier et y faire des petits chemins où les gosses peuvent aller, avec au centre une petite buvette où on vend de la limonade, des casse-croûtes..." (H. 70. Le Village)

"C'est là qu'on va faire du jogging. On sait plus si on est à Echirolles. On est vraiment dépaysé.

Nous, on est un peu privilégié par rapport aux grands ensembles. On est près des fermes si on veut du lait, des oeufs. On en trouve à Champagnier." (g. 18. Village 2)

A noter que Champagnier est souvent cité comme la banlieue verte d'Echirolles ; et que la plantation d'arbres à travers la ville est largement perçue comme positive, même si ceux-ci "ne poussent pas assez vite". Mais

les arbres se réfèrent davantage à l'idée abstraite de Nature qu'à ce thème de la campagne, troisième volet des figures rurales.

"Il y a toujours des espaces verts autour d'un quartier où il y a beaucoup de monde." (H. 40. Place Beaumarchais)

Devant une photo de Surieux :

"C'est le meilleur coin de la Villeneuve, de ce côté il y a pas mal de verdure". (H. 40. Surieux)

"Ca doit être les nouveaux quartiers... il y a de tout petits arbres."

"Quand ils font de grandes avenues, pourquoi il ne mettent pas des arbres ? Ca doit être trop onéreux..." (F. 60. Le Mas Fleuri)

Les arbres et les espaces verts sont davantage de l'ordre du mobilier urbain nécessaire plutôt que du matériau imaginaire riche. Ici encore, on peut constater l'importance de la projection et du désir dans la lecture des photos qui sont filtrées de multiples manières mais toujours très catégoriquement. Par exemple, cette personne habitant Le Mas Fleuri prendra les arbres comme fil conducteur d'une partie de l'entretien jusqu'à ne voir plus que le végétal des sujets photographiés et à porter son attention sur la reconnaissance ou non des espèces. A plusieurs reprises, certains interviewés ont développé ce genre de fil conducteur, intéressant en soi, mais qui peut servir d'échappatoire à une interrogation plus diversifiée. C'est là une difficulté du rôle de l'enquêteur, satisfait sur le moment de mettre à jour une piste, mais qui peut masquer d'autres éléments, plus secrets, moins explicites et aussi intéressants. Compte tenu de la diversité des photos, de la longueur de l'entretien et également des qualités professionnelles de nos enquêteurs, jamais ces fils conducteurs n'ont dépassé un statut temporaire au point de bloquer l'interview.

4. LE CADRE BATI

"Echirolles, je l'ai connu construit et je ne me le représente que construit. J'estime qu'on doit garder quelques parties vertes, ou alors ça ne va faire qu'un bloc" (F. 50. La Ponatière)

Dans la visite d'Echirolles que propose l'album-photo, beaucoup d'étapes sont marquées d'un type de construction particulier. Echirolles témoigne aussi de l'évolution de l'architecture, des matériaux et des choix d'aménagement qui se sont succédés au fil de sa croissance. Une bonne part des propos recueillis concerne donc le cadre bâti, mais ne sépare pas les éléments du construit des pratiques habitantes, des rumeurs et des expériences personnelles : tout cela se mêle dans les réponses et forme un discours serré où il est parfois difficile de comprendre le sens exact de chaque prise de position. Nous allons tenter d'organiser le plus clairement possible, avec une déformation minimale, quelques schémas imaginaires qui trament cet espace transitoire entre le domaine purement public et le logement proprement dit.

La notion de "quartier" est au centre du propos : tantôt ce terme recouvre le monde extérieur dans lequel est inséré le logement, tantôt les débordements semi-publics du logement lui-même, et d'autres fois encore des mondes inconnus parce que l'on n'y habite pas mais dont on pressent une vie autonome.

Dans le chapitre suivant, nous aborderons les données comparatives d'un quartier à l'autre. Ici, ce sont plutôt les logements et les espaces transitoires qui sont traités. Mais sur des sujets aussi proches, ces deux présentations ne peuvent être qu'une procédure de clarté et sont intimement reliées l'une à l'autre.

En préambule à ces deux chapitres, un élément constant doit être rapporté : la méconnaissance des quartiers que l'on n'habite pas. Souvent, devant plusieurs photographies, il y a impossibilité de nommer les sujets, voire de les identifier même vaguement. Les personnes qui ont tout reconnu n'existent pas. Mais cet état de fait, peu surprenant compte-tenu de l'étendue et de la diversité de la commune, n'est pas seulement producteur de silence. Soit il y a commentaire sur ce que la photo évoque en dehors d'une localisation précise, soit, après la désignation exacte donnée par l'enquêteur, il y a commentaire à partir du nom seulement. Se dessinent alors des images où ressurgissent des rumeurs, des propos souterrains, qui sont également très actifs dans l'imaginaire échirollois. A noter que ces images rampantes sont aussi bien positives que négatives.

Devant la Tour de la Ponatière :

"Lui : Je suppose que c'est une de ces fameuses tours. La Ponatière ? On nous avait montré des appartements là-bas. Mais là-bas c'est loind'ici et puis avec toutes ces barrières, chaque boulevard est une barrière finalement, on est jamais allé visiter. Elle : Oui, et en plus, ça n'a aucun intérêt. Je ne vois pas l'intérêt d'aller visiter La Ponatière... triste et tout... les appartements sont minables -aucun intérêt." (H. 30. F. 30. Les Granges)

Même photo :

"Notre coin, c'est un petit quartier calme. Il n'y a pas beaucoup de maisons. Il y a quelques villas. De l'autre côté aussi, il y a quelques villas du côté du Casino. Moi, je me plais vraiment dans ce quartier là. Pour dire la vérité, dans les autres quartiers, j'y vais rarement". (F. 65. La Ponatière)

Lorsqu'on parle du logement et des quartiers, un clivage net s'établit selon qu'on habite ou pas l'endroit dont on parle. Il est même exceptionnel que ces deux avis convergent : il y a vraiment une parole de l'extérieur et une parole de l'intérieur.

Devant Surieux :

"Elle : C'est vers la Villeneuve ça. On ne connaît même pas Echirolles, on y va pas. Moi, j'aime pas. Qu'est-ce que vous voulez qu'on aille faire là-bas, s'il n'y a personne qu'on connaît. Attention : c'est pas une question de gens que je n'aime pas ! C'est comme là derrière (La Luire) ils font venir les immigrés, il faut bien les mettre, mais je ne suis pas d'accord pour qu'ils les foutent tous ensemble.

Non, ce que je n'aime pas, c'est les maisons. C'est tout du béton. C'est pour ça que je n'aime ni la Villeneuve de Grenoble, ni celle d'Echirolles.

Lui : Celle d'Echirolles est mieux que celle de Grenoble, c'est plus humain". (F. 50. H. 55. Domaine Jean-Jaurès)

Devant Le Mas Fleuri :

"C'est un quartier que je ne connais pas mais ça a l'air pas mal. Ca m'aurait pas déplu d'habiter ce coin là". (F. 30. Les Granges)

Devant le Village 2 :

"En habitant l'extrémité de la Villeneuve, on a pas la même idée d'Echirolles que la plupart des gens. Effectivement, quand on parle d'Echirolles, c'est très peuplé, c'est des grands immeubles, c'est triste... alors que finalement, de ce côté là, c'est pas ça - et puis d'ailleurs, je ne connais même pas ces coins là". (H. 30. Les Granges)

La méconnaissance n'empêche donc pas l'imaginaire de fonctionner. Et si les discours rapportent parfois des stéréotypes idéologiques courants, ils témoignent aussi d'une parole sur la ville qui met en forme l'espace dans un désir total d'appropriation.

Figure 6 : LA VERTICALITE

Les comparaisons sur l'habitat ont placé ce thème de la hauteur au centre de leurs critères d'appréciation, au point qu'il est possible de le constituer en une figure. Il existe un Echirolles qui ne se mesure pas horizontalement, mais verticalement.

"Nous on habite dans une tour, alors on domine tout et le fond du quartier, on ne s'y intéresse pas. On domine, on a nos montagnes. Quand on est en vacances et que je raconte où on habite, je raconte tout : j'ai le Vercors d'un côté, le Belledonne de l'autre... on a une belle vue quoi. Moi, je suis ravie chez moi mais je descends pas dans le quartier. Je pense que la majeure partie des gens sont comme nous : ils sont dans l'appartement pour y dormir et manger... et c'est tout. Il nous manque un grand centre commercial, une grande place publique, ça n'existe pas là". (F. 40. Village 2)

"Je n'ai jamais habité un immeuble ; donc, je ne peux pas avoir envie d'habiter en immeuble. Si les murs étaient isolés, si on entendait pas ce qui se passe au-dessus, ça ne me déplairait pas. A un certain étage, vous avez un panorama, je reste sensible au panorama. Pour moi, la vue c'est important. A Grenoble, en général, vous avez toujours un massif qui a son côté agréable". (F. 50. Les Essarts).

Devant la vue générale (photo 1) :

"Lui : Les grands immeubles, ça va pas bien avec la Mairie. Moi, Echirolles, je verrais bien un grand village, mais c'est fini, puisque j'ai vu qu'il y avait aujourd'hui 40 000 habitants. C'est une ville quoi - Mais moi, je ne la vois pas comme ça avec des gratte-ciels. J'aime bien ici, parce que cet immeuble n'est pas très haut.

Elle : oui, on n'aime pas ces grands immeubles, on aurait vu Echirolles plus bas". (H. 55. F. 50. Domaine Jean-Jaurès)

"Les grands ensembles, ça me chagrine un peu. Je préférerais des habitations, des villas pas trop hautes. J'ai quand même un penchant pour la campagne". (F. 50. Les Essarts)

Devant la tour de La Ponatière :

"C'est la vilaine tour - en photo elle est bien, mais en vrai..."
(F. 50. Domaine Jean-Jaurès)

"Ca écrase ces grands immeubles". (H. 40. La Commanderie)

"Je pourrais pas habiter dans une tour. Déjà que ma fille habite au 3e ; je peux pas regarder en bas. J'aime pas les tours. Au 2e encore ça irait ; j'ai le vertige". (F. 65. Le Rondeau)

Devant Surieux :

"Ca c'est le modernisme. Peut-être que les gens sont plus heureux que nous là-dedans, c'est une question de tempérament. Nous, on a toujours vécu les pieds sur la terre, pas en l'air. Si, une fois dans un déplacement, on a vécu dans un logement mais pas si haut, pas si imposant : je tournais en rond, trois fois d'un côté, trois

fois de l'autre !". (F. 60. Le Mas Fleuri)

Ainsi, même la photo de Surieux qui n'évoque pas particulièrement la hauteur des immeubles peut-elle être lue de cette manière. Tout se passe comme si Echirolles possédait une structure idéale invisible à laquelle les bâtiments se conformeraient plus ou moins. Les tours, sauf pour ceux qui y vivent, sont généralement jugées trop hautes pour Echirolles, comme si elles dépassaient une norme collective latente : "On aurait vu Echirolles plus bas". La perception de l'espace vertical reste cependant confuse. A part le cas du vertige, une trop grande hauteur est condamnée autant par les idées que l'on se fait de la vie à l'intérieur d'un tel immeuble que parce qu'il est ostensiblement visible. Dans cette configuration imaginaire, Echirolles se doit de rester discret, de ne pas étaler d'exubérances urbanistiques. Il y a là comme un refus du spectaculaire au profit d'une intimité "moyenne", c'est à dire sans excès, ni trop, ni pas assez.

Lorsque les photos montrent des maisons individuelles, il n'y a pas d'enthousiasme systématique, même de la part de leurs habitants : en aucun cas, on ne peut dire que, sur la base des témoignages recueillis, la maison privée isolée soit le modèle type du logement pour les échirollois. Certes, il n'y a pas de rejet, mais là encore, il n'y a pas tout à fait harmonie avec une certaine idée d'Echirolles.

Le Mas Fleuri n'ouvre que peu de commentaires. Ceux qui en parlent mentionnent plutôt son processus d'édification par Baticoop.

"Ah ! ça c'est notre mas-fleuri. L'été c'est plein de fleurs, c'est plus agréable à voir". (F. 60. Le Mas Fleuri)

"J'aime bien ce quartier. C'est calme, c'est joli, c'est des petites maisons. Ça fait bien plus vivant que notre quartier hein ? Les enfants font beaucoup de vélo dans la rue ; c'est mieux fréquenté".
(F. 40. Village 2)

La Commanderie est aussi l'occasion de comparaisons diverses :

"Ca c'est La Commanderie. C'est sûrement très agréable d'avoir une maison dans ce coin là, mais ça ne m'aurait pas tellement attirée. Je trouve que c'est dommage que ces maisons soient tellement proches les unes des autres. C'est touffu La Commanderie. Mon fils a un copain qui habite là-bas, qui en est tout fier d'ailleurs ; c'est le quartier le plus chic d'Echirolles. C'est sûrement très agréable d'avoir une maison individuelle, mais moi, je ne conçois pas la maison individuelle avec si peu d'espace. J'ai l'impression qu'ils sont tous un peu étouffés là.

Je n'ai pas vraiment d'aversion pour les appartements, je trouve que ça a quand même des avantages, comme le fait d'habiter en hauteur ; j'aime bien avoir quand même un peu de vue. Je n'aurais pas aimé habiter une tour par exemple, alors vraiment pas. Dans les tours, il y a d'abord trop de monde, par le fait, les gens sont encore beaucoup plus isolés : plus il y a de monde, moins il y a de contact, ça fait vraiment bloc, ces couloirs intérieurs fermés, sans lumière". (F. 50. Place Beaumarchais)

"Elle : La Commanderie, c'est un endroit qui doit être pas mal. C'est rempli de villas, rien que des maisons individuelles dans de petites rues. C'est joli. Je n'aime pas les tours. Pour moi, les tours, ça manque de personnalité, c'est américanisé.

La Grand'mère : Si jamais il y a le feu, ils sont perdus.

Elle : Par contre, ce que j'aime, ce sont les petits buildings, comme celui que nous habitons, qui ne sont faits que de 4 étages. Ca rappelle un peu les maisons individuelles, c'est plus chaud. Ces petites maisons, on prend plaisir à les regarder ; je me dis : tiens, celle-là elle a ceci, celle-là, elle a ça... C'est joli. Chaque habitation est personnalisée par les gens qui l'habitent". (F. 50. F. 76. La Ponatière)

Dans cette figure de la verticalité, un profil particulier d'habitat vient se proposer comme modèle : le "petit immeuble isolé de 4 étages", intermédiaire entre la maison individuelle et l'immeuble anonyme élevé.

Une photo de ce type de construction, prise au Village 2, nous a surpris en rassemblant sur elle tous les suffrages :

"Voyez, c'est ça : de petitsimmeubles de combien ? 4 étages, des petits immeubles plutôt que ces grands buildings !". (H. 40 La Commanderie)

"Je ne sais pas où ça se trouve, mais c'est bien mignon ce petit immeuble. C'est le genre de truc où j'aurais aimé habiter. D'ailleurs, quand j'habitais l'Abbaye, c'était un petit immeuble de 4 étages". (F. 50. Place Beaumarchais)

"Ils sont bien là vers la colline. Ils ont de la chance. Parce que les architectes qui ont fait le quartier (Place Beaumarchais), j'aimerais pas les avoir en face. C'est très mal fait... des petits détails pour les femmes. Par exemple pour les promenades, ça descend trop ! Cet hiver il y a eu plein de neige, je suis pas descendue souvent". (F. 30. Place Beaumarchais)

"Là aussi, il y a un petit balcon. C'est un petit immeuble. Il y a un petit parc au pied. C'est quand même plus agréable". (H. 50. Place Beaumarchais)

Ces avis trouvent un écho face au Foyer des personnes âgées des Granges qui se rapproche du même type de bâtiment :

"Ca c'est joli comme construction. Et les petits vieux, je sais qu'ils sont contents de sortir sur leur balcon, d'avoir 2, 3 pots de fleurs..." (F. 50. Place Beaumarchais)

Derrière ce type d'immeuble, il y a la projection de toute une vie sociale supposée ou souhaitée que l'on pressent possible là. La liaison entre le social et l'habitat sera au coeur de la figure suivante ; mais, pour conclure sur la verticalité, on peut noter les correspondances qui apparaissent déjà entre plusieurs figures : ainsi, cet immeuble n'est-il pas à la fois à mi-chemin entre le sol et la tour, et à mi-chemin entre le village et la ZUP ? L'imaginaire subvertit le réel dans ses aspects les plus inattendus, car dans d'autres contextes, le même immeuble pourrait être soit un archaïsme, soit la pointe de la modernité. Ni tout à fait debout, ni couchée, Echirolles est une ville qui aimerait bien s'asseoir.

Figure 7 : LE BONHEUR SANS-GENE

L'association de ces deux mots provient d'un constat : devant une photo de la Cité Viscoise, beaucoup de réactions ont associé deux idées. La première concerne l'aspect physique des bâtiments et de l'environnement et s'attache à les juger ou à indiquer des modifications nécessaires à opérer sur les lieux. Mais, dans la plupart des cas, cet avis sur le visible, se complète d'une interrogation-réflexion sur le bonheur dans un tel cadre. Et là, apparaît toute l'ambiguïté de cette figure qui mélange un jugement se voulant rationnel et une véritable séduction qu'exerce l'apparente liberté conférée aux habitants.

"Ca m'évoque une cité ouvrière... les maisons sont déjà anciennes, mais je crois que les gens qui vivent dans ce loin là ne doivent pas être si malheureux. Ils sont bien installés, ils ont leurs petits jardins. Il faudrait qu'on les rénove un petit peu ces

maisons. Je pense qu'il y a une catégorie de gens qui aiment vivre dans ce genre d'endroit ; et puis ce sont des loyers assez bas. C'est une quartier où les gens ont vraiment une vie, se connaissent depuis bien plus longtemps que dans les immeubles, c'est sûr ! On dit que c'est un quartier sale mais ce sont des préjugés. Je ne crois pas que ce soit plus sale qu'ailleurs. Si on va faire un tour dans les immeubles du Gâtinais ou dans certains immeubles d'Echirolles, ça doit être bien pire : j'ai l'impression qu'ils sont habités par une catégorie de gens qui sont là parcequ'ils ne peuvent pas être ailleurs, et qui n'ont aucun intérêt pour leur habitation". (F. 50. Place Beaumarchais)

"Ca me déplait souverainement. Il y a peut être des maisons qui sont bien, mais on se croirait chez les clodos. J'ai eu à rentrer dans une de ces maisons, ça m'a suffi ! Chacun vit comme il veut mais ça fait sale. En plus, quand vous rentrez, vous avez cette odeur de viscosité, c'est atroce. Je ne sais pas comment vous expliquer : pour moi c'est de la gitannerie ! en plein ! Ce sont des maisons qui, bien tenues, seraient sensationnelles : chaque maison est individuelle, ou il y a 2 ou 3 locataires ; il y a de tout petits bouts de jardin qui seraient splendides, bien entretenus, où on pourrait mettre des étendages convenables, parce que j'estime qu'une maison a besoin d'un étendage. Mais ce que j'ai vu ! Ca fait un peu l'Arabie Séoudite !" (F. 50. La Ponatière)

"Ces maisons, elles sont quand même pas mal. Si jamais c'était retapé là-bas, ça ferait de jolis coins, avec jardinet devant et tout ... Mais souvent quand on passe, on voit des jardins dans des états lamentables. C'est dommage. Je vous assure, ça nous fait envie, la maison et le jardin ; si c'était arrangé, qu'est-ce que ça serait joli. Il y aurait la possibilité de faire un petit garage et tout... C'est presque que de la main d'oeuvre étrangère là-bas, ils n'ont

peut-être pas les possibilités financières aussi ..." (H. 50. La Ponatière)

"Si c'était entretenu, ça ferait un très joli quartier. C'est sale, vraiment sale. Remarquez, ils ont de l'espace aussi ; j'ai l'impression qu'ils ont plus d'espace que chez nous. Les enfants sont heureux quelquefois dans les cités comme ça : ils sont dehors". (F.40. Village 2)

"J'y habitais avant de me marier. Dans le temps, c'était très bien, mais maintenant, c'est plus si bien. Peut-être parce qu'il y a plus d'étrangers. C'est à dire que les gens ne sont pas comme ils étaient dans le temps. On avait plus d'entente. Ca a changé, ça se voit. Avant, quand on avait les enfants, on se serait jamais disputé. On se voyait dans la cour". (F. 65. La Ponatière)

Plusieurs éléments s'enchevêtrent dans cette figure. Le linge étendu aux fenêtres et visible sur la photo est un précieux indicateur des attitudes : cette pratique peut-être - condamnée par esthétique ou par respect des règlements qui l'interdisent, - désapprouvée mais tolérée, - jugée obligatoire de par la configuration des lieux et sans dommage pour l'entourage, - jalouée de pouvoir exister dans un quartier aussi permissif. Ce qui est en cause ici, c'est l'introduction d'une zone floue entre le privé et le public, entre le familial strict et le collectif, entre l'intérieur et l'extérieur. La cour de la ferme, déjà évoquée à propos de la Viscose, portait en germes cette fonction intermédiaire qui est développée ici.

Une autre photographie a permis ce même rapprochement entre le constat de négligences et le bien-être que le sans-gêne est sensé apporter : elle décrit un particulier effectuant la dépose de son moteur de voiture sur un parking de la Villeneuve. Comme pour le linge qui sèche aux fenêtres,

les réactions se modulent d'une condamnation de principe évoquant les conséquences après opération (flaques d'huile, cambouis) à une compréhension complice qui fait allusion à des travaux voisins effectués dans des conditions similaires. Ici encore, l'espace transitoire relève de cette figure en permettant une appropriation temporaire du domaine public, en recevant des signes d'usure, et en étant l'objet d'un détournement (ou d'un prolongement inattendu) de l'usage. Et cette dimension est confusément ressentie comme une ouverture possible, comme une permissivité qu'il ne faudrait pas totalement rejeter, même si la morale et l'hygiène se conjuguent pour la condamner.

La saleté est trace de vie, mais lorsqu'elle franchit la frontière du public, elle devient souillure, agression, passe-droit que certains s'accordent, alors que l'observateur, lui, se cantonne à son domaine privé. La vie que l'on suppose dans la Cité Viscoïde séduit et fait peur à la fois ; un certain exotisme, puissamment renforcé par la présence soulignée des étrangers, vient accentuer le mystère. Mais sur ces pratiques supposées dont on ne voit que les scories, pas de commentaires, tout l'imaginaire se reporte sur l'aménagement des lieux et sur leur conformation à une norme moyenne concernant à la fois l'apparence et l'usage : un jardinet doit être un jardinet.

C'est là une vision extérieure qui associe les signes stéréotypés du logement-idéal avec les rêves de pratiques sociales débordant la famille dans une communauté familiale plus large mais bien identifiée. De part et d'autre du désordre, un jardin sale devient terrain de jeux, un amas de population devient réseau de relations, ou un bric à brac, réserve de trésors.

Dans d'autres quartiers, la saleté sera aussi dénoncée au cours de entretiens, mais l'association avec ce type d'habitat fonde cette figure particulière.

"Je me demande si les gens en fait ne sont pas plus heureux dans une maison comme celle-ci que dans un immeuble ?" (F. 30. Surrieux)

Nous n'avons interrogé qu'un couple habitant la Cité Viscose et il est hors de question de généraliser. D'ailleurs, si cette figure est construite à partir de l'exemple de ce quartier, elle le déborde largement et n'est en aucune manière exhaustive de lui. Mais la réponse de cet habitant à cette dernière question est significative :

A propos de la Villeneuve :

"Le défaut, c'est pas le quartier, c'est les immeubles. C'est une belle saloperie. Moi, j'en ai fait pendant 40 ans ! Dans un immeuble vous ne serez jamais chez vous. Tandis qu'ici, je suis chez moi. Personne est content d'ailleurs dans un immeuble. On est obligé d'y loger parce qu'il n'y a pas autre chose. Ici, vous avez un bloc : 4 appartements ici, et 2 del'autre côté, alors vous êtes chez vous. Par exemple, moi j'ai ma cave, je bricole ; je pourrais pas le faire en appartement. On a un jardin, on a un garage, tout pour le même prix. La Villeneuve, je n'aime pas les immeubles, c'est des casernes." (H. 65. La Viscose)

Les maisons de la Viscose sont effectivement perçues dans une verticalité domestique (cave, grenier) et dans l'horizontalité qui permet le prolongement extérieur de l'appartement et la possibilité d'un type de relations de voisinage particulier. La Viscose est ici le prétexte au développement de cette figure dont on retrouve des traces moins explicites au Village 2. Mais un élément fondamental semble être la notion de "cité ouvrière", c'est à dire un lien - réel ou non - entre les habitants du lieu donné par un dénominateur supérieur : l'usine, la condition, la nationalité. Le réseau de relations que l'on projette sur ce type d'habitat s'inscrit déjà dans une antériorité du bâti comme de la population : un destin commun semble unir a-priori les habitants de la

cité. Alors que dans les quartiers de maisons individuelles, jamais cette figure n'est apparue comme dominante : chacun à son sort propre et le monde n'est plus qu'une agglomération de coquilles privées.

x x
x

En marge de cette figure, un élément notable des aspects d'Echirolles pourrait être rapporté ici : la présence d'odeurs de nature industrielle qui marquent fortement la perception de certains  chiroollois :

"Il y avait longtemps qu'on cherchait à acheter quelque chose ; ici, c'était à des prix très avantageux, on a obtenu des prêts très importants, c'est qui nous a décidé. Autrement, j'avais pas tellement envie de venir à Echirolles, vu la proximité de Pont-de-Claix. J'ai habité Pont-de-Claix de nombreuses années, jeune fille, et l'odeur de Progil m'a toujours incommodée. Cette odeur, je l'ai dans le nez, quand il y a un peu de vent du Sud, tous les soirs, l'été, quand on dort les fenêtres ouvertes, vers les 11h, minuit, c'est épouvantable. Je suis des fois obligée de me relever pour fermer mes fenêtres tellement l'odeur m'incommode. Vraiment le soir, c'est intenable. C'était le seul ennui, et puis le fait de venir habiter un grand ensemble, on avait un petit peu la frousse, ma foi, ça c'est pas trop mal passé. /.../

Je dis toujours que je quitterai un jour Echirolles à cause du vent du Nord et de l'odeur de Progil ; mais je n'irai pas en villa. Je rêve de campagne, mais pour les week-end. Je me sentirais pas d'aller vivre en pleine cambrousse, complètement isolée. En

vieillissant, mon rêve serait de retourner dans le Centre-ville, dans le vieux Grenoble". (F. 50. Place Beaumarchais)

"On a envie de sortir, d'aller chercher de l'espace. Je rapporterais une réflexion d'une personne qui vient nous voir : ça sent mauvais chez vous, ça sent Progil, je pense. Est-ce que nous, sans nous rendre compte, on a envie de partir parce qu'on voudrait respirer ? Je pense que ça peut être une explication". (F. 50. Les Essarts)

"On était dans un 2 pièces à Grenoble avec 4 enfants. C'était un peu exigü. On a su qu'un lotissement se construisait à La Commanderie. On parlait toujours de construire, voilà, c'est parti comme ça. Mon mari est venu voir si on avait pas trop les odeurs de Progil ça sentait pas trop...

Au début, il n'y avait pas de car, on n'avait pas de voiture, les cars, il fallait aller les prendre à Echirolles ou à Eybens. Il n'y avait pas de centre commercial non plus. On a vraiment été les parents pauvres d'Echirolles pendant pas mal d'années". (F. 55. La Commanderie)

A propos de la Viscose :

"Le problème qu'ils vont avoir, c'est qu'on construit l'autoroute juste à côté. Ils se sont peut-être faits aux odeurs, mais ils ne se feront pas à l'autoroute !" (g. 20. La Commanderie)

L'espace est aussi ce que l'on sent et ce que l'on entend. Aucun sens n'est totalement tenu à l'écart dans cette perception du réel. Pour certains, Echirolles est plus présent dans ses odeurs que dans ses bâtiments. L'intimité avec une ville n'a pas de limites. Et si la Cité Viscose suggère des images de liberté, d'anarchie sympathique, d'une certaine qualité de vie ou de la dégradation, les quartiers de la Villeneuve vont inspirer d'autres images.

Figure 8 : LA VILLE CLOSE

La première impression que l'on a face aux commentaires liés aux différentes photographies de la Villeneuve est immédiate : elle apparaît comme un périmètre précis pour chacun, mais pas forcément identique pour tous, dont il faut franchir les frontières pour être soit dedans, soit dehors. Plus que dans tout autre quartier, la délimitation de l'espace est ici sans appel. Les métaphores abondent dans le registre de l'espace clos dont quelques seuils seulement livrent l'accès :

"C'est la ZUP, moi j'y suis jamais rentré là. C'est pas trop sympathique, hein. Ca fait plus béton, encore plus cité. On a l'impression que c'est moins aéré que chez nous. C'est du béton même sur le sol, partout. Ici on a la montagne, l'environnement proche ; on est relativement à la campagne". (H. 40. Village 2)

"Les gosses sont peut-être plus à l'abri d'un accident de voiture que par ici, c'est certain ; mais ce doit être entouré d'immeubles, la prison quoi..." (F. 40. La Commanderie)

"J'aime pas. La Convention, c'est un coin mort ; ça fait une place où on dirait qu'ils sont enfermés là-dedans". (H. 40. Place Beaumarchais)

"Je trouve qu'on a fait des places beaucoup trop fermées. Je ne sais pas ce que ça va donner comme cohabitation... J'ai des doutes. On fait de plus en plus des immeubles tout en angles, biscornus, mais les gens sont les uns chez les autres. Et comme ils sont de plus en plus individualistes, je me demande bien ce que ça va donner. Si c'est pour le rapprochement, tant mieux, si c'est pour la

bagarre..." (F. 50. Place Beaumarchais)

"Une fois, je suis rentrée là-dedans, je pouvais plus trouver la porte pour m'en sortir. La nuit, là-dedans, je crois que j'aurais vraiment peur.

Les quartiers nouveaux, de la façon dont ils sont bâtis, honnêtement, la nuit, je ne m'aventurerai pas dedans. Ce n'est pas pour dénigrer les gens qui sont dedans, les pauvres ils n'y peuvent rien, mais je préfère encore ici. Quand on sort la nuit, on peut faire un petit tour, c'est bien, c'est ouvert, on peut encore aller et venir. Ces bâtisses et ces murs, ça donne froid au dos". (F. 60. Le Mas Fleuri)

Même le Parc des Granges peut être associé à une idée de retrait :

"Quand on est en plein milieu du parc, on a l'impression d'être vraiment isolé : c'est les buttes qui font ça. Il est bien fait, je trouve". (H. 30. Les Granges)

La Villeneuve est bien perçue comme ville-immeuble ; il faut y "rentrer" ; à "l'intérieur", on est "entouré d'immeubles" ; il y a même des "portes" qui se dérobent au visiteur étranger. Et, parachèvement de l'image, la silhouette de la forteresse se profile : "prison", "isolés", "fermés", "enfermés", autant de termes qui illustrent la force de cet espace clos. Même les habitants des lieux n'échappent pas à cette représentation, mais l'encerclement dont ils sont alors l'objet n'est pas signalé comme une contrainte, mais plutôt comme un repli ; c'est la ville-matricielle qui offre sa protection. Mais cette figure est si prégnante qu'ils reportent sur un quartier voisin les excès de l'image qu'ils n'attribuent pas au leur : le lieu calme et retiré devient la prison des autres.

Ces rapports ne sont pas toujours réversibles et une hiérarchie s'instaure

entre les différents quartiers de la Villeneuve que nous examinerons au chapitre suivant, mais pour aller plus avant dans ces modes de perception, on peut distinguer les images produites par ceux qui habitent sur place et celles produites par les autres.

Les habitants de la Villeneuve :

"Surieux, ça c'est amélioré quand même depuis la photo. Il y a un peu plus de verdure. J'aime assez la disposition des immeubles ; je trouve que c'est quand même moins triste qu'une barre rectiligne. J'ai eu l'occasion de voir les appartements ; ils sont plus drôles quand même. C'est un peu biscornu. C'est un peu moins classique. Je trouve que c'est pas mal. Les couleurs, à mon goût, ne sont pas toujours très heureuses ; il y en a trop. Par exemple, de l'orange et du mauve, je peux vraiment pas supporter ça". (F. 50. Place Beaumarchais)

"On a habité un an à l'Arlequin. Il faut reconnaître que c'est beaucoup plus propre. C'est plus neuf aussi. On sait pas ce que ça donnera : si on se promène dans les galeries, on commence à voir des graffitis sur les murs ; enfin ça c'est logique. On a un concierge qui fait bien son boulot, alors c'est très propre. Il y a beaucoup de gens qui ne savent pas que lorsqu'on arrive par le parking, ce n'est pas l'entrée principale. Au niveau des boîtes aux lettres, c'est déjà un peu plus chic. C'est nu, c'est vrai. Il y en a qui avait mis des plantes vertes, mais elles ont été piquées deux jours après". (H. 30. Les Granges)

Devant une zone piétonne des Essarts :

"Les arbres ont poussé, ils sont quand même un petit peu plus gros... Ce petit immeuble perdu entre les deux, pourquoi ils l'ont fait ? Ils n'ont pas de soleil là-bas les gens..." (H. 50. Place Beaumarchais)

"Je trouve que c'est pas bien. Il n'y a pas assez d'espaces verts pour les gosses, ils n'ont que du béton. Nous, on a le parc. Ca nous arrive souvent quand on a pas envie d'aller en ville, on fait une sortie, on va au parc ; on va jouer aux boules avec les voisins d'à-côté ; on est des couples ; on passe une soirée comme ça. Dès qu'il y a espaces verts, il y a plus de loisirs. On ne peut pas jouer aux boules sur le béton". (H. 40. Place Beaumarchais)

Devant une coursive couverte des Essarts :

"C'est une des allées de l'immeuble en face. Il y avait eu un effort de décoration, il y avait des mosaïques sur les murs... Mais je crois que c'est tout déglingué, c'est dans un état lamentable". (F. 50. Place Beaumarchais)

"C'est bien ces passages. Il devrait y en avoir de partout. Quand il pleut, c'est très bien. Au moins, les enfants peuvent s'amuser". (F. 50. Place Beaumarchais)

Les paroles des habitants oscillent entre un pôle concernant l'aménagement, la décoration, l'apparence du cadre de vie et un autre pôle autour de l'usage, de la fonctionnalité et de la pratique des lieux. Les opinions se nuancent, se modulent dans les détails du construit. L'image première, celle de la ville close, s'estompe derrière une foule de références quotidiennes qui la capillarise dans les rapports concrets à l'espace. On est ici totalement dans une vision de l'intérieur, où le modèle du logement s'étend pour une part au domaine extérieur. A la Villeneuve, le champ intermédiaire du public au privé trouve une existence réelle. Les seuils se multiplient : pillier du garage, mezzanines, allées, coursives, ascenseurs, couloirs, autant de frontières possibles et floues qui distendent une zone jusqu'alors plus nettement tranchée

au moins dans l'espace sinon dans l'imagination des habitants.

La pratique d'un lieu concerne aussi la concordance entre les figures imaginaires auxquelles il est associé et leurs possibilités d'expression physique dans l'espace. La dynamique imaginaire ne se limite pas à la sphère mentale du représenté : l'imaginaire est pratique concrète du réel, par le corps autant que par l'esprit. A la Villeneuve, plus qu'ailleurs, la déambulation physique coutumière est une des conditions de l'appropriation des images-forces qui hantent le lieu et auxquelles ceux qui sont étrangers s'arrêtent quasi inévitablement :

"En allant à Carrefour, je voyais les maisons, les maisons sombres qu'il y a en allant sur Grenoble, vous savez, les maisons où il y a beaucoup de monde..."(F. 65. Le Village)

Devant le foyer de personnes âgées des Granges :

"Ah ça c'est la nouvelle mode avec ces couleurs horribles !" (F. 60. Le Mas Fleuri)

Devant la coursive couverte des Essarts :

"C'est du temps des Grecs ça ! on trouve des trucs par terre là, du dallage" (H. 40. La Commanderie)

"Ca fait un peu monastère. Toujours la ZUP" (H. 40. Village 2)

"Cette photo me fait penser : j'y suis allée une fois, j'avais une commission à faire; C'est triste. Ces grands murs, c'est noir, pas très propre. Il n'y a aucun numéro. J'ai frappé à une porte, c'était une Portugaise, elle avait peur. J'avoue, je n'irais pas le soir. Les gens vivent repliés sur eux-mêmes, certainement. Je suis restée avec un sentiment désagréable. Je n'aimerais pas habiter là. Je

pense qu'il n'y a pas de rapports entre les gens. Là, on est pas en sécurité". (F. 50. Les Essarts, maison individuelle en bordure du quartier)

· "Ah là là, c'est un cauchemar ! Moi je me trouve bien que dans la nature et avec les bêtes". (H. 70. Le Village)

Ces quelques extraits, qu'il faut compléter par d'autres commentaires à propos de la Villeneuve dissimulés dans d'autres figures, éclairent bien la dose d'inconnu, de rejet et d'insécurité dont sont l'objet les quartiers nouveaux. Le clivage ouvert/fermé ou encore intérieur/extérieur joue autant au niveau physique qu'au plan imaginaire pour la personne extérieure au quartier. Cette figure nous semble fondamentale dans la perception d'Echirolles, en ce sens qu'elle modifie radicalement la territorialité des habitants selon qu'ils incluent ou non ces espaces. Avant même de colorer la qualité des lieux (agréable, calme, peu sûr, etc.), l'imaginaire leur donne ou non droit de cité (au sens propre) dans la configuration qu'il construit de la ville. Avec des différences que nous allons aborder maintenant, chaque quartier peut être sur-existant ou absent de telle ou telle carte imaginaire. Ainsi, par rapport à la figure 4 du village immobile, la Villeneuve peut-elle être totalement occultée de la représentation, et vice-versa, pour l'habitant d'un nouveau quartier imaginant selon la figure 8 de la ville close, le village peut-il n'être qu'un vague souvenir d'un Echirolles dépassé.

5. HIERARCHIE DES QUARTIERS

En effectuant cette visite d'Echirolles à travers les photographies, les confrontations étaient inévitables entre les différents quartiers. Mais, l'analyse des commentaires liés à la hiérarchisation n'aboutit pas à un classement type des diverses zones. Bien sûr, des secteurs préférentiels ou méprisés apparaissent mais de manière trop nuancée pour être établis selon un ordre même indicatif. Pourtant, une hiérarchie des quartiers s'opère mais dont le résultat est sans doute moins intéressant que les critères d'organisation : pourquoi et sur quelles bases s'établissent les jugements ? La première figure tente de rassembler ces éléments d'appréciation, tandis que la seconde en découle : la comparaison implique un rapport et donc une altérité. Autour de quelques images de "l'autre", se dessine aussi un profil de relation à l'espace.

Figure 9 : LA MOYENNE

"A Grenoble, il y a des quartiers avec des gens comme ici et des quartiers avec des gens très bourgeois... alors qu'à Echirolles, il n'y a pas de bourgeois. Je sais très bien que ceux qui habitent Résidence du Château se croient plus que les autres ; mais pour moi, ils sont pareils". (F. 30. Place Beaumarchais)

Deux domaines se conjuguent dans la comparaison d'un quartier à l'autre : le cadre bâti et la population qui y habite. Entre ces deux pôles, se situent toutes les combinaisons : le jugement à partir des bâtiments

seuls, à partir des usages qu'on en fait ou qu'on pourrait en faire, à partir de la connaissance ou de l'apparence des habitants, à partir de la seule réputation du quartier. Dans la plupart des cas, une osmose imaginaire a lieu entre le social et le construit.

"Le Domaine Jean-Jaurès, c'est ce qu'on appelle les beaux quartiers. Les buildings sont beaux, sont propres, sont bien tenus. Il y a de belles entrées, bien tenues. A l'opposé, il y a la Viscoze, c'est sale... Il y a un côté sain et un côté qui n'est pas beau. Le côté sain, c'est ici ; par contre La Luire, non".

"Les grands immeubles, ce sont des casernes, des cages à poules. Ici aussi, ce sont des buildings, mais vous avez un espace de visibilité qui est énorme, qui est beau, qui est clair. Les appartements sont clairs. Il y a des endroits où je me demande s'ils ne vivent pas toute la journée avec une lumière. Bien sûr, il faut loger les gens mais pas les bourrer comme ça. Moi, je suis contre. Si jamais il y a le feu, ils sont foutus, un tremblement de terre, c'est pareil allez nettoyés ! 18 étages ! Ils auraient dû mettre un escalier de secours. En plus, il me semble que là-dedans, c'est rempli de tout ce qui faut pas ! Bien sûr, par exemple au Domaine Jean-Jaurès il peut y avoir des voyous mais de par l'aspect extérieur des buildings, vous ne l'imaginez pas.

Il n'y a pas tellement longtemps, j'ai dû prendre le car et je suis passée dans la Villeneuve. Toute seule, assise là, je disais : Mon Dieu, que c'est laid, c'est affreux ! Avec ça j'ai vu des mines qui me plaisaient pas. Je n'y peux rien ! Chacun a sa tête ; moi j'ai peut-être une tête qui ne plait pas aux autres ; mais je ne me sentais pas du tout en sûreté". (F. 50. La Ponatière)

Cette figure de la comparaison est donc figure de l'apparence. Quelques signes suffisent à édifier l'image et à l'ancrer solidement dans la représentation. Tout un code de lecture du visible se retrouve ici ;

car les images recueillies sont loin d'être toutes créatrices ; elles relèvent aussi de l'imagerie la plus courante qui tranquillise en simplifiant et qui est le meilleur garant de la reproduction des stéréotypes.

"La Villeneuve, c'est la grande ville. Quoique j'aime mieux celle d'Echirolles que celle de Grenoble. Echirolles, on l'aurait vu en maisons, comme La Commanderie. Ce qui ne va pas c'est La Luire, ce béton, c'est des ghettos, ce n'est pas très joli. Ca fait misère. Je n'aime pas parce qu'il me semble que les gens ne sont pas heureux. C'est un peu comme la Cité Paul-Mistral. La Viscose, c'est des vieilles maisons, mais c'est pas mal. Il y a un chemin qui longe le Drac, j'aime bien ce coin." (F. 50. Domaine Jean-Jaurès)

"Je n'aime pas la Villeneuve ; les immeubles, c'est des casernes. Vous pouvez pas mettre un clou. On est pas chez soi. Si vous allez à La Luire, c'est infernal ! C'est la faute des habitants ; il y a des vols, du bruit ... La Viscose, c'est tranquille. En face, il y a des Turcs, on ne les entend pas. A côté, c'est pareil. Il n'y a jamais d'histoire. Les quartiers que j'aime bien : là-derrrière Casino, c'est là où habite le Maire, Place du Marché, ou Le Mas-Fleuri. On ne cherche pas le beau, mais la tranquillité. Echirolles c'est tranquille, quand même". (H. 65. La Viscose)

Echirolles, si fortement diversifié, et jugé disparate par beaucoup, trouve une certaine cohérence lorsque la question porte sur la hiérarchie de ses secteurs. A part le Domaine Jean-Jaurès, cité une fois, aucune zone ne relève de l'appellation "beaux quartiers". La relativisation des jugements joue et si la plupart des interviewés opère une sélection, c'est après en avoir limité la portée en soulignant qu'il n'y a pas de gros écarts dans la commune. Prenons trois extraits qui mentionnent le quartier de la Commanderie, par exemple :

"Non, il n'y a pas de beaux quartiers ; ce qui se rapprocherait un peu c'est La Commanderie, il y a un petit bout de jardin devant, mais c'est beaucoup trop petit !

"Ce qui est très important, c'est surtout qu'on soit chez soi, qu'on puisse parler, chanter, qu'on puisse faire ce qu'on veut. Ca a une grosse importance. Moi, par exemple, je parle très fort ; en ville je me fais toujours rappeler à l'ordre, c'est un manque de liberté".
(H. 70. Le Village)

"Moi, je ne changerais pas. Ma rue me plaît. Au Village 2 j'irais pas. Même à La Commanderie j'irais pas. Je préfère être là. Si je suis malade, j'ai des voisins, je connais tout le monde. Il faut fréquenter pour savoir si ça vous plaît, et comme je fréquente pas... Je sors pas beaucoup, mais ça me plaît d'habiter là. Quand j'ouvre la porte, je suis heureuse". (F. 65. Le Village)

"Ici, c'est agréable parce que c'est des petites villas, mais dire que c'est un beau quartier ! Je n'ai pas l'impression d'habiter un quartier résidentiel. Ici les relations sont vraiment très agréables, c'est vraiment bien". (F. 30. La Commanderie)

De l'intérieur comme de l'extérieur du quartier, il y a cette pondération qui interdit la méprise : La Commanderie peut apparaître comme un quartier privilégié d'Echirolles mais ce n'est là qu'apparence ; il n'est pas l'objet d'une attirance prioritaire de la part des habitants. A partir de là, s'appliquent sur lui les mêmes qualités qu'ailleurs et, principalement, le réseau de relations qui semble au coeur des critères de jugement comparatif. Les extrêmes sont absents de cette hiérarchie : ni très riches, ni très pauvres, les quartiers d'Echirolles se manifestent dans une moyenne qui est sans doute un facteur constitutif de l'unité territoriale imaginaire. Bien sûr, des signes sont avancés qui

pourraient renvoyer à ces extrémités, et notamment dans le sens de la dégradation, mais il est rare qu'il s'agisse de condamnations sans appel ; la plupart du temps, une brèche est maintenue ouverte dans le commentaire qui laisse place à une transformation possible soit de la population, soit du cadre bâti.

Echirolles s'installe dans la moyenne à ces deux niveaux : aucun quartier ne peut prétendre à une apparence des bâtiments luxueux ou sordide ; et il n'y a ni grands bourgeois, ni gens totalement miséreux. De ce fait, il n'y a pas de clivages issus de ces références : aucun quartier n'est présenté comme le havre idéal des échirollois, ni comme un territoire maudit qu'il faut éviter à tout prix. Même le quartier de La Luire qui renvoie parfois à cette image, associée à une forte présence étrangère, n'est pas marquée définitivement comme quartier d'infâmie. C'est alors le fait "étranger" qui prend le pas et relève de la figure suivante. Nuances que tout cela, pourra-t-on penser. Et c'est vrai que l'opinion globale qui transparait situe La Luire dans les zones troubles, mêlant les bâtiments et les étrangers. Mais ce que nous voulons souligner ici, c'est le fait qu'il n'y a pas irréversibilité de la polarité imaginaire de ce quartier, pas plus que des autres quartiers d'Echirolles. Ce qui frappe dans cette figure, c'est à la fois qu'elle se situe dans une frange moyenne d'évaluation, dont les excès sont gommés (ou sont reportés sur d'autres territoires, Grenoble, Meylan...) et que les cartes qu'elle permet de dresser ne sont jamais définitives : l'évolution est sous-jacente dans l'image. Si cela est évidemment vrai au regard de l'historien, il est plus rare de le constater au niveau de la conscience diffuse de l'espace. Sans doute, l'évolution d'Echirolles en bousculant la mémoire va-t-elle dans le sens de cette relative instabilité imaginaire, qui relie le non-fini et le modifiable.

Dans la répartition hiérarchique des quartiers, et dans un sens positif comme dans un sens négatif, plusieurs quartiers ne sont jamais cités, sauf par leurs habitants qui n'en parlent d'ailleurs pas dans des termes comparatifs ; ce sont La Ponatière, Bayard et Le Village. Le terme "Bayard" n'est jamais apparu au cours des entretiens alors qu'il désigne nettement un quartier sur le plan de la ville. Quant au Village, son absence ici n'est pas pour surprendre ; ce fait vient conforter largement les éléments de la figure 4 qui situait son rôle effectif au plan symbolique et ne retenait pas comme déterminante la configuration physique de ce quartier.

Le cas de la Villeneuve est particulièrement intéressant. Alors que ceux qui la perçoivent de l'extérieur la compare globalement avec les autres quartiers, dans la plupart des cas avec autant d'autorité que de méconnaissance, ceux qui y habitent, ou qui la connaissent de l'intérieur, établissent toute une hiérarchie interne qui se recoupe le plus souvent.

"Dans la Villeneuve, il y a plusieurs morceaux en fait, qui sont un peu structurés par des places : les Jacobins, Beaumarchais, La Convention. Ça arrive à faire des petits quartiers en somme. Le tout, c'est la Villeneuve mais ça arrive à faire un peu des villages".

La Convention, ça me semble faire plus prolo que Beaumarchais. Plus on vient par ici en partant de la Convention, plus ça fait... enfin je veux pas dire bourgeois, mais..." (H. 30. Les Granges)

"A la Villeneuve, il y a différents quartiers : Beaumarchais, Berry, là j'y habiterais. Convention-Villeneuve d'Echirolles, là je n'y habiterais pas.

J'aimerais bien habiter par exemple du côté de Meylan, le petit immeuble en face de Carrefour... Je n'aime pas les grands immeubles. 4, 5 étages, ça va". (F. 55. La Commanderie)

La hiérarchie des quartiers de la Villeneuve suit en fait leur chronologie. Mais d'autres critères d'appréciation interviennent, comme le fait d'être ou non propriétaire, qui peut parfois engendrer des pratiques discriminatoires :

"Il n'y a pas de quartiers chics et de bas-quartiers mais il y a sûrement des gens qui s'estiment beaucoup plus chics que les autres. Ici, à cause du fait d'être propriétaire de son appartement, certains ne veulent pas côtoyer les locataires d'en face ... J'ai entendu un gars à une réunion qui demandait une barrière sur la Place Beaumarchais, pour que ses enfants ne soient pas en contact avec ceux qui viendraient habiter dans les HLM. Ca existe, il y a des idiots de partout ! Je revois la tête du gars...lui, il avait acheté son appartement, il ne voulait pas que ses enfants fréquentent les autres...alors qu'ils allaient à l'école ensemble ! (F. 50. Place Beaumarchais)

"Place Beaumarchais, c'est un secteur réservé aux fonctionnaires ! C'est une remarque personnelle./.../ Quand quelque chose ne leur appartient pas, les gens n'en tiennent pas compte ; par exemple, certaines montées de HLM, c'est épouvantable : boîtes aux lettres cassées, vitres cassées. Vous allez dans une résidence où il n'y a que des co-propriétés : vous voyez la différence. C'est propre, c'est impeccable. Les gens prennent soin de ce qui leur appartient. C'est des problèmes d'instruction aussi... Dans certains quartiers, s'il y a de la délinquance, c'est pas de la faute des gens : quand un enfant reste 365 jours sur 365 dans son quartier, dans ce contexte, c'est sûr qu'il y a de la délinquance". (F. 30. Surieux)

Avec la figure suivante, vont être abordés les problèmes d'insécurité, qui marquent considérablement la perception des quartiers. Mais pour conclure cette figure de la comparaison et pour indiquer une nouvelle

fois que ces figures n'existent que dans leur dynamique commune, le dialogue suivant illustre les rapprochements possibles entre la présente figure et la figure 6, celle de la verticalité :

Elle : La ZUP, j'ai une très mauvaise impression ; parce que la première fois que je m'y suis rendue, j'ai vu un gars passer avec des menottes entre deux gendarmes. Alors, vous ne me ferez pas habiter là-bas. J'ai entendu beaucoup de choses sur ce quartier, alors je n'irai pas habiter là-dedans .

Lui : Si j'avais été promoteur, j'aurais fait des petits immeubles bien aérés. C'est plus agréable les petits immeubles, on n'a pas à attendre l'ascenseur.

Le garçon : Moi, je ferais des tours. C'est pas joli mais on a de la place en bas.

Lui : Je préfère 100 fois un immeuble aux trucs entrelacés de la ZUP. Ici, au moins, vous entrez dans cet immeuble, vous sortez du même immeuble. Je préfère monter dans un immeuble qu'on cerne bien, on sait bien que c'est cet immeuble, on monte et on redescend de cet immeuble". (F. 40. H. 40. g.18. Village 2)

Une nouvelle fois, on peut noter l'importance de l'image première dans la perception imaginaire d'un lieu. Il faut parfois des années de pratiques quotidiennes pour modifier la polarité perceptive ancrée lors du premier contact. De plus, cette image première ne s'inscrit pas en terrain neutre ; la rumeur et les images reçues préparent souvent un réceptacle propice. Tel est le point de départ de la seconde figure de la hiérarchie des quartiers.

Figure 10 : LA DIFFERENCE

"Comme quartier sale, on parle de La Luire là-bas au fond, mais je peux pas vous dire. On dit que c'est mal fréquenté pourtant nous sommes juste à côté ! C'est la rumeur. La Résidence Jean-Jaurès serait un quartier chic, par ouï-dire..." (H. 50. La Ponatière)

"Il y a des quartiers qui n'ont pas bonne réputation : Surieux, La Convention. Il se passe des trucs. En fait je sais pas. Je le dis parce que je l'ai entendu ! Mais dans notre petit quartier, il ne se passe rien de ... La population ne s'y prête pas tellement". (H. 30. Les Granges)

S'adressant à son mari :

" Tu vois, c'est ce que je te disais, c'est des coursives. Il paraît que dans ces quartiers, il y a beaucoup de jeunes voyous, des délinquants... paraît-il". (F. 50. La Ponatière)

"Le Village 2, les gens savent très bien ce que ça représente ; il a sa réputation ! On s'en sauve ! Je mets pratiquement pas le nez dehors ici ; pour faire des courses et c'est tout. /.../
On a un pourcentage d'immigrés très très grand, au-dessus de la moyenne, c'est pas bien normal non plus". (F. 40. Village 2)

Pour cette femme habitant au Village 2, il n'y a aucun doute sur l'image véhiculée par son quartier, et les autres exemples cités témoignent bien du rôle de la rumeur dans les opinions émises sur des secteurs que l'on ne fréquente pas. Une nouvelle fois, le Domaine Jean-Jaurès fait

exception en étant le seul quartier associé à une idée positive au niveau du bruit qui court. Dans les autres cas, la rumeur est toujours liée à la peur, à l'insécurité, à l'inconnu. Ce qui est différent est a-priori suspect, et un rien suffit à multiplier l'image, comme dans l'exemple déjà cité où la vue d'un homme menottes aux poings pondère toute la vie sociale possible de la ZUP. Il y a là une disproportion qui marque toute cette figure.

Lorsqu'un évènement vient conforter l'image souterraine, celle-ci s'inscrute en profondeur.

"La ZUP, c'est un coin qui m'effraie un peu, j'ai l'impression qu'il est pire que le nôtre. J'ai des neveux et une soeur qui se sont fait attaquer avec des chaînes, sérieusement. Heureusement qu'il était ceinture noire de karaté, il a pu se défendre..."

(H. 40. Village 2)

A Echirolles, les réputations qui composent le paysage imaginaire s'inscrivent sur une échelle de l'insécurité. Plus que l'analyse, deux exemples vécus expliqueront une certaine réalité quotidienne :

"On se tue là-bas au fond du quartier ; il y a des crimes. On se tue à bout portant dans ce quartier, moi j'ai peur. Les enfants se font attaquer au couteau pour se faire prendre l'argent du pain. Les miens pas encore, ils n'ont pas eu le couteau dans les côtes, mais le petit X l'a eu. Les assistantes sociales et tout ça, ils ont un peu peur du fond du quartier. Le fond du quartier, c'est là où l'on habitait avant : ce sont de petits immeubles. C'est pour ça qu'on est parti : tous les Arabes se sont mis dedans. C'est un cul de sac, on n'en sort pas. Nous c'est bien ici : c'est l'entrée. Avant, on habitait vraiment le fond, on ne pouvait pas aller plus loin et on était très bien. C'était sensationnel. On a commencé

à nous mettre une famille de Portugais, vraiment des gens qui seraient bien mieux dans un bidonville ; les enfants auraient été bien plus heureux... Ils faisaient leurs besoins par les fenêtres. Après on nous a mis une famille d'Algériens. On est partis peu après. On a mis des Algériens. J'ai l'impression que ça a été fait exprès ça ; c'est affreux à faire ça, ils sont tous concentrés là-bas. C'est très mauvais ça. Et ils sont des groupes à rôder autour de la Caisse d'Epargne, moi, j'y rentre plus là-bas. Ils ont tous des gros postes, des écouteurs, ils se promènent avec, c'est la mode, alors qu'on sait qu'ils sont tous pauvres, où est-ce qu'ils les trouvent ? Les grouper, c'est un tort. Parce qu'on en a 2 dans la tour, ça marche très bien.

C'est malheureux d'avoir 5 enfants et d'être obligée d'aller moi-même acheter le pain. Un soir, il y avait au moins 15 gosses - tous avec des couteaux et des ciseaux. Ils ne se sont pas attaqués à moi, ils avaient une idée j'ai l'impression. C'aurait été un de mes gamins avec un petit porte-monnaie, je ne sais pas ce qui lui serait arrivé... Il était 6, 7 heures, il ne faisait pas encore nuit ..." (F. 40. Village 2)

"Il y avait encore une chose qui était bonne autrefois, il y avait le respect. A l'école, si on levait pas son chapeau pour dire bonjour à tout le monde, on était à la colle. Aujourd'hui, les gens vous montent dessus, il n'y a plus ce respect. Ca démarre là. Ca commence au gosse qui lève pas son chapeau, jusqu'au type qui va assassiner quelqu'un pour lui voler des ronds. On nous disait : "la liberté de chacun s'arrête à celle des autres". Maintenant on nous le dit plus, il n'y a plus d'arrêt. Ce qui a changé beaucoup, c'est cet arrivage massif d'étrangers. Ca a changé complètement les mœurs.

Je suis obligé de mettre des pétards. L'année dernière, ils m'ont coupé 2 fois le grillage de haut en bas, pour rentrer. Je suis allé

à la Gendarmerie ; je leur ai demandé de venir constater : un bris de clôture c'est quand même important ; Ils ont dit "on a pas le temps !". La deuxième fois, je leur ai dit : "je vous préviens, je mets des pétards." On devait partir dans le midi. Je ne voulais pas qu'en rentrant, on ne retrouve plus rien du tout. J'ai mis un pétard. C'est pas pour tuer quelqu'un. Ce fait du bruit, à la rigueur ça peut brûler un peu les pattes, c'est tout. Quand on est revenu, le grillage était ouvert à nouveau. Le pétard était parti. Depuis, ils ne sont plus rentrés. C'est quand même malheureux qu'on soit obligé d'en arriver là.

En plus, je ne vois pas de solution pour arranger ça. Il faudrait prendre au départ, les gosses, à la première école. Il faudrait leur faire des leçons de morale, le respect du voisin et tout ce qui s'ensuit. Les attirer du bon côté, du côté de la nature, de la musique. Il faudrait arriver à intéresser la jeunesse du côté du sport et de la musique. Il faut lui donner des responsabilités".

(H. 70. Le Village)

Ces deux témoignages, dans leur singularité propre, expriment une constante des interviewés : tous rencontrent la peur, en imagination ou en réalité, dans leur représentation d'Echirolles. L'autre, celui qui est différent, est aussi jugé dangereux, et sa menace pèse sur certains quartiers de l'extérieur comme de l'intérieur. Et quasi systématiquement, l'insécurité est associée à la présence d'étrangers sur un quartier.

"Il y a sûrement beaucoup d'endroits où il y a des problèmes, il y a énormément de familles étrangères..." (F. 50. Place Beaumarchais)

"Ici, on n'a pas beaucoup d'étrangers. Tandis que à La Luire, à la Viscose, au Village 2, allez voir un peu la racaille que vous trouvez là-bas ! Je n'étais pas raciste, mais je le suis devenue. Les flics y font souvent des rondes, mais ils n'y sont jamais au bon moment" (F. 55. La Ponatière)

"Ici c'est calme. C'est un quartier où il n'y a ni riches, ni pauvres, c'est un quartier ouvrier. Par contre là-bas, au Gâtinais, c'est déjà plus dégueulasse ; c'est plein d'Arabes ; c'est déjà plus sale ; ils ne vivent pas entre eux comme nous". (H, 40. Place Beaumarchais)

L'insécurité ressentit recouvre en fait des domaines divers : agressions proprement dites, divergences concernant les modes de vie, constatation d'un monde organisé, différent et inconnu. Et lorsque celui-ci prend une certaine extension, la tentation d'une séparation physique, d'une clôture, se manifeste :

"Bien sûr, ils sont obligés de construire, mais je pense que pour les étrangers, ils devraient leur faire un quartier à part, pas les mélanger". (F. 55. La Ponatière)

"La politique de la Mairie, c'était d'éviter la concentration des étrangers dans un même quartier, et en fait ça ne marche pas : les Algériens demandent à être regroupés et les gens en ont un peu ras-le-bol. C'est mauvais de dire ça, mais depuis que j'habite dans ces quartiers, je suis devenu raciste. Avant je disais que je ne l'étais pas, que personne ne l'était ; en fait, on le devient obligatoirement. J'ai essayé à plusieurs reprises de m'occuper de Maghrébins, de les inviter, de faire quelque chose avec les enfants, mais ça c'est mal terminé, j'ai eu des problèmes. Au départ, on est trop différent, la culture, les moeurs, c'est très difficilement associable". (F. 30. Surieux)

"On a eu des Marocains au-dessus. Ils faisaient la bringue à 18 toute la nuit. On les a virés. C'est des abrutis. Vous savez ce qu'ils vous répondent ? Il faut qu'on vive nous ! Oui, mais les autres ? Ils vont pas crever ! Si on marche au-dessus, on entend

tout. C'est des maisons qui n'ont pas d'isolement. Passé un temps on disait : il faut les intégrer. Moi, je dis ce n'est pas vrai ! On n'intègre pas quelqu'un qui a des habitudes de son pays. A moins qu'il soit comme moi : je suis Polonais, mais que je sois aux Etats-Unis, en Angleterre ou en France, je me mets dans la peau des habitants du pays". (H. 65. La Viscose)

Plusieurs fois, nous avons pu observer un glissement dans les éléments du rejet des étrangers : les agressions dont ils seraient les instigateurs sont en fait davantage évoquées par ceux qui ne les fréquentent pas quotidiennement, et rentrent dans une rumeur xénophobe globale. Lorsque les populations cohabitent, ce sont les problèmes culturels liés au rythme de vie et aux mentalités qui paraissent insolubles, d'où la tendance à l'isolement. Mais lorsque celui-ci par la force des choses devient effectif, comme dans le cas du fond du Village 2, la zone devient interdite et se charge d'un poids imaginaire aussi traumatisant que la coexistence.

Les attitudes liées de près ou de loin à des formes racistes sont le fait de toutes les communautés qui peuvent se livrer à des micro-luttes territoriales de pression et de pouvoir.

"Plusieurs fois, je vais faire mes commissions au marché. J'arrive avec mes paniers de fruits et de légumes. Une Algérienne me dit : "Retire-toi, je fais la queue pour mes copines". Bon, je lui dis d'accord mais c'est pas très sympa. Elles étaient 7, 8 femmes. J'ai voulu leur expliquer que j'avais que ça ; elle n'avaient pas terminé leur marché ; elle m'a traité de sale raciste, et que j'aimais pas les Algériens, etc.

C'est très difficile. Maintenant, je fais comme si ils n'existaient pas. On a une culture, des moeurs différentes et je pense que c'est très difficilement associable. C'est pas impossible, on y arrivera mais c'est très difficile". (F. 30. Surieux)

Ce que l'on peut constater sur la base de nos interviews c'est l'absence totale dans le discours de solutions pour une coexistence paisible. Même ceux qui ont milité en ce sens sont désabusés et ont perdu l'espoir. Une certaine résignation s'installe sur laquelle se greffe sans difficulté les images les plus closes de la différence et de la séparation inéluctable.

Seuls, deux extraits d'interviews rapportent une autre vision du phénomène étranger :

"A La Luire, il y a beaucoup d'étrangers. Ma fille y habite depuis 1 an. Je fais pas attention... C'est plutôt pour les étrangers. C'est pas mal, ça pourrait être bien, s'il y avait moins d'étrangers"
(F. 65. Le Rondeau)

Par rapport aux autres commentaires, le fait de "ne pas faire attention" peut déjà être noté comme une nuance intéressante, même si l'image courante reprend vite le dessus. Le second exemple va encore plus loin mais concerne il est vrai, une population d'émigration ancienne et bien implantée dans la région :

"Je me sens à l'aise à Grenoble ou Echirolles qui sont des villes de maçonnerie, où il y a énormément d'Italiens ; c'est peut-être pour ça que la rue a énormément d'importance pour moi". (F. 50. Les Essarts).

La positivité de cette remarque n'inverse pas le sens mis à jour par cette figure de la différence : cette personne, d'origine italienne, recherche des signes d'identité. Mais si les diverses populations étrangères sont aisément cernables à Echirolles, leurs présences cristallisent parfois des problèmes qui peuvent avoir d'autres champs d'application, pour lesquels la nationalité n'intervient plus : l'incommunicabilité

6. LA SOCIALITE

Par ce terme, il faut entendre tout ce qui tisse la trame fine des rapports sociaux dans la vie quotidienne, tous ces micro-échanges qui établissent des réseaux de relations, qui permettent de poser son identité, de se situer dans des groupes et fondent l'essentiel de la qualité de la vie. Sans que la question soit posée directement et sans l'intervention privilégiée de l'une ou l'autre photo, toute une dimension de la vie concrète à Echirolles s'est manifestée au fil des enquêtes au point de pouvoir être traitée à part : elle concerne précisément ces moments diffus où la vie sociale n'est pas gérée clairement par une institution, où chacun est laissé dans l'incertitude de ses rapports aux autres, sans la prise en charge d'un code de conduite explicite. Face à cette ouverture possible et souhaitée, deux figures sont apparues nettement : d'une part, la soif de contacts et son corollaire, le repli sur soi et d'autre part, le désir d'une prise en charge de ce domaine par une animation semi-organisée.

Figure 11 : LA COQUILLE

"Ca va faire trois ans que je suis ici et dans ma montée, j'ai essayé de prendre contact avec des gens, mais en fait c'est bonjour, bonsoir, c'est tout à fait anonyme ..." (F. 30. Surieux)

"Ca fait sept ans qu'on habite ici, à part les 3; 4 personnes autour... c'est tout. Les gens sont réservés ; ils sont bien retranchés chez eux. On rentre pas beaucoup en contact avec les gens. C'est partout pareil". (H. 40. La Commanderie)

"Elle : Depuis que vous m'avez téléphoné, je me questionne. Je me dis : on habite depuis 10 ans dans ce quartier et on va chez personne. On a accroché avec personne.

Lui : Même notre mécanicien n'est pas à Echirolles !" (F. 50. H. 55. Domaine Jean-Jaurès).

"Je suis allée dans des immeubles très modestes, comme dans d'autres plus luxueux. Je sais que les gens se disent juste bonjour et c'est tout. Autant être dans sa petite villa, si c'est pour croiser du monde et se dire juste bonjour". (F. 50. Les Essarts)

"Les gens se parlent beaucoup moins qu'en villa... Vers La Commanderie, on voit mieux ce que font les gens. Dans un immeuble, on a envie de se refermer sur soi. Ca fait 7 ans que je suis dans l'allée. je connais les voisins depuis que j'ai arrêté de travailler ; je les situe d'après l'étage, mais il m'a fallu au moins 6 ans. Je crois que les gens n'ont pas à se mêler de la vie de quelqu'un d'autre". (F. 30. Place Beaumarchais)

A aucun moment, le repliement sur soi n'est présenté comme positif ; bien au contraire, l'extension et la qualité du réseau de relations apparaît nettement comme une donnée fondamentale de l'appropriation de l'espace. La qualité d'un quartier, c'est aussi la qualité des contacts de ses habitants. Et cela apparaît prioritaire à beaucoup : aucun cadre bâti, fût-il luxueux ne remplace une communauté familiale solide, même dans un habitat déprécié. Mais la plupart des interviewés mentionnent - souvent avec insistance - leur solitude et leur désir d'une ouverture sociale informelle. La coquille dans laquelle on se retire et qui prend la forme du logement ne comble pas cette aspiration. L'enquête est devenue pour quelques uns le constat, parfois cruel, de leur non-intégration ; tandis que d'autres témoignent de l'importance de cet aspect de l'environnement :

"Je me sens bien ici. Je suis pas seule. On a beaucoup d'amis maintenant. Il y a tout pour les femmes, une halte-garderie, les écoles à côté... Je sors rarement du quartier". (F. 30. Place Beaumarchais)

"Je ne voulais pas aller à l'Arlequin : je n'avais jamais vu de coins aussi sales, dans les escaliers, tout ça ; au départ, ça rebute un peu, en plus de tout ce qu'on avait entendu ... Finalement on a rien trouvé ailleurs, on est allé à l'Arlequin, et au bout d'un an, ce coin est devenu très familier grâce aux copains qu'on s'y est fait. /.../

Ici, par rapport à tous les gens de l'immeuble, on est vraiment dans la moyenne. C'est pas compliqué, il n'y a qu'à regarder le prix : on sait tout de suite avec qui on va tomber. Ici, il n'y a pas de HLM. C'est pas pour tomber dans la couche moyenne qu'on est venu habiter ici, mais enfin, la couche moyenne, il y a certains avantages ... A part qu'ils percent sans arrêt, ils font des trous partout, ce sont des gens calmes. C'est intéressant, comme ça, on

dort assez bien. Et puis c'est des gens propres, enfin, qui ont pas trop de problèmes. Ils ont des mentalités bourgeoises, petit-bourgeois. Nous, on se sentait plus proche de la mentalité de l'Arlequin. Par exemple, à l'Arlequin, tous les noms sur les portes sont marqués avec des images de gamin, c'est un peu fantaisiste, c'est chouette, alors qu'ici, dans les règlements, il faut que toutes les plaques soient identiques, et de même couleur. Mais à l'Arlequin, quand on voit tous les matins le bouton de l'ascenseur qui manque systématiquement, des graffitis sur les murs, les poubelles par les fenêtres... au bout d'un moment, on en a marre... Il en faut pas beaucoup pour détériorer tout un climat". (H. 30. Les Granges)

Ce climat, fragile et difficilement exprimable, marque pourtant l'espace d'un poids extrêmement important. C'est lui qui permet ou non une harmonie entre les images et les pratiques d'un quartier ; qui détermine les attitudes liées à l'inscription dans l'espace, qui autorise l'action directe et collective sur son environnement. Sans ce climat, on peut demeurer sans cesse un invité, de son logement, de son quartier ou de la commune :

"Elle : Je vais tous les après-midi à Grenoble soit en 2 CV, soit en bus. Je fais mes commissions, je discute de la pluie et du beau temps. Je ne suis pas intégrée ici, pas du tout !

Lui : D'abord on a des idées de gauche, franchement de gauche, et ici, ça ne colle pas.

Elle : on fréquente personne. Bonjour, bonsoir c'est tout. On se voit un peu aux réunions de co-propriétaires. Moi , je voudrais bien m'en aller. Je dis "j'habite Grenoble". Je parle jamais d'Echirolles ; j'ai l'impression d'être là, superficiellement, pour un temps. C'est temporaire. Si ce n'était pas l'appartement qui me plaît bien, je serais déjà partie. Je me rapprocherais de l'Ile Verte".

(F. 50. H. 55. Domaine Jean-Jaurès)

A partir de ce constat, des observations et tentatives ont lieu pour briser la solitude et nouer des liens. Ce peut être la survivance du passé, comme dans l'exemple précédent où le réseau de l'ancien quartier dans lequel on aimerait retourner est entretenu en permanence, même sur un mode superficiel. Ce peut être la surprise devant l'entrevue du possible :

"Un lundi, vers l'église, c'était un jour de fête, j'étais allé me balader, chercher le journal... Il y a des gens, ils se côtoient assez bien. On discute sur la place. Moi, j'ai rencontré un copain. Il faisait beau. On s'est mis à discuter ; c'était vachement gai. Dans d'autres quartiers, j'en sais pas, mais ça m'étonnerait que ça se passe comme ça !" (H. 40. La Commanderie)

Ce qui frappe dans cet exemple, c'est l'établissement d'une liaison entre une anecdote somme toute banale et la configuration des lieux : les autres quartiers sont jugés moins permissifs de telles rencontres. Le Village devient effectivement un quartier privilégié pour les relations amicales : l'Eglise, le PMU, le marché sont cités comme autant de lieux propices aux contacts informels tant souhaités. L'ancienneté du lieu comme des habitants est d'ailleurs importante pour cela :

"Echirolles, c'est un peu trop récent... Il va falloir attendre avant que ça finisse. Ceux qui sont à Echirolles depuis très longtemps, c'est drôle parce qu'ils se connaissent très bien..." (H. 30. Place Beaumarchais)

Tous les éléments déjà rencontrés dans les figures précédentes peuvent apparaître ici dans un sens ou dans l'autre pour faciliter ou non l'établissement d'un tel réseau :

"On mettrait tout le monde des villas dans un immeuble, ça pourrait faire un sacré parc ! Le problème, c'est que souvent, les immeubles sont aussi tassés que les villas ! Dans un immeuble on peut espérer qu'il y a une petite vie, alors que les villas, c'est fermé, il y a la rue, il y a rien quoi ..." (H. 30. Les Granges)

"Oui, l'église, la mairie, pour moi c'est le départ d'un village. Autrefois, il me semble, l'église était un lieu de réunion. Actuellement avec les quartiers, il n'y a pas automatiquement une église, une mairie..."

C'est vrai que l'on a rien fait pour essayer de faire partie de la commune. Je pense qu'il y a aussi le fait que quand on n'a plus d'enfants, on est moins attirés... C'est quand même les enfants qui réunissent plus ou moins". (F. 50. Les Essarts)

"L'église c'est rare que j'y aille. Je préfère aller à une petite chapelle, c'est une petite salle. La messe est dite de très bonne heure le matin, parce que c'est plus familial, on est peut être 15, 20 ; on a la sensation d'être humains, parce qu'on se connaît presque tous, on se dit bonjour, on a des contacts". (F. 60. Le Mas Fleuri)

On rentre alors dans une phrase active. Après le repli dans la coquille, les relations de hasard, l'adhésion à des formes semi-organisées, il y a la tentative de création d'une structure qui stabilise le flou en lui donnant une certaine cohérence. Par exemple, l'Amicale de la Commanderie :

"Entre gens de la même rue, on se connaît mais on se fréquente pas. Il y a 15 ou 20 ans en arrière, les gens avaient assez souvent l'occasion de discuter. Quand il y avait des enfants, on se connaissait plus, dans un plus grand rayon. Il y avait une association,

les gens se connaissaient mieux.

C'était au début où on était là ; on avait fondé l'Amicale de la Commanderie. On organisait des concours de belote, des bals. On avait fait une caisse et l'argent que ça rapportait servait quand il y avait un décès chez quelqu'un. Au lieu d'aller faire du porte à porte pour collecter pour les fleurs ou pour donner à la famille, on utilisait une certaine somme pour ça.

Au début, c'était tout nouveau, tout beau, il y avait beaucoup de bénévoles. Il est arrivé un moment où on avait l'impression que ça n'intéressait plus les gens. Il n'y a plus rien maintenant. On a essayé d'avoir le local sur la place pour les jeunes. Ils se réunissaient le samedi soir, ils dansaient. Il y avait des rideaux, alors ils fermaient les rideaux. Il y avait des gens bien intentionnés, ça leur plaisait pas, les jeunes faisaient du mal... Alors il n'y a plus eu de salle et qu'est-ce qui en a résulté ? Des bandes, et des histoires à n'en plus finir.

Sa fille : le 14 Juillet, quand on voit que c'est mort, on se dit qu'il faudrait organiser quelque chose". (F. 55. f. 20. La Commanderie)

C'est ce désir d'animation qui fonde la figure suivante. Mais avant d'y parvenir, on peut souligner que si le problème de la communication n'est pas spécifique à Echirolles, il y apparaît de manière très nette, et cela, dans une interrogation portant sur les rapports à la ville. L'impact de cette figure du repli et du désir de contacts sur la perception des lieux pourrait être beaucoup plus important que la place qu'il peut occuper dans une gestion classique de l'espace. Mais aucun habitant ne fait découler ce bien-être d'une configuration des lieux quelque'elle soit. Parfois cependant, des juxtapositions se font, entre des modes de vie et tel type d'immeuble (cf. figure 6 : La Verticalité), ou tel quartier (cf. la Cité Viscoze, figure 7 : Le Bonheur sans-gêne). La plupart du temps, l'aspiration, quand elle s'exprime, indique le

souhait d'un déclencheur qui permette l'existence d'un rassemblement où les apparences de la socialité puissent donner formes à une vie sociale réelle. C'est à l'éclaircissement de cette zone entre l'institution autonome et le domaine privé que voudrait contribuer la figure suivante.

Figure 12 : LA PLACE PUBLIQUE

"Ici, je voulais pas acheter parce qu'il n'y avait personne, que c'était mort. Maintenant, on trouve qu'il y a trop de monde !" (H. 40. Place Beaumarchais)

"g : Jusqu'à l'âge de 13 ans, je passais mes journées dans les bois, j'allais aux champignons. Maintenant, vous allez dans les bois, c'est comme Carrefour, il y a 50 personnes qui se promènent !
Elle : Dès qu'on a la possibilité de partir à la campagne, on reste pas là. De toute façon, Echirolles, le week-end, dès qu'il fait beau, il n'y a plus personne..." (g. 25 F. 55. La Commanderie)

"J'aimerais vivre ailleurs, mais dans Echirolles, pas en dehors. J'aime bien Echirolles. Je me suis liée avec les commerçants qui sont très gentils. Là déjà, je me retrouve un peu comme chez moi, à Toulouse. J'étais liée avec des commerçants ; pas d'amitié mais de la gentillesse. Et je l'ai retrouvée un peu ici, à Echirolles". (F. 50. La Ponatière)

"Ici, quand on n'avait pas de voiture et qu'on se promenait, on s'ennuyait. Notre poussette et nos bébés, on allait manger une

glace au petit bistrot ; vraiment, on s'ennuyait... Il n'y a pas assez de contacts humains, pas assez d'animation. Notre quartier est triste le dimanche". (F. 40. Village 2)

"C'est vrai que maintenant dans tous les quartiers, ça manque peut-être d'animation. Ici c'est nouveau, c'est long pour donner vie à un quartier". (H. 30. Place Beaumarchais)

On pourrait croire à un certain paradoxe entre la fourmilière que présentait la figure 2 et le désert qui inaugure ces images de l'animation. En fait, il n'y a jamais confusion : l'animation, ce n'est pas seulement l'accumulation de population, mais il faut néanmoins une présence suffisante. Cet équilibre entre le vide et le surpeuplé est très difficile à mesurer précisément. La présence d'une foule désœuvrée ne nourrira pas cette figure mais renverra plutôt à la fourmilière ou vers d'autres images. Pour qu'il y ait animation, il faut cependant du monde.

Devant la photo de l'entrée du Village :

"C'est la place d'Echirolles, le bistrot. Au début, c'était plus vivant, il y avait un cinéma. Nous les dimanches, tous les enfants du quartier y allaient. Maintenant, là aussi, c'est triste le dimanche. Quand tout est fermé, c'est terminé, la vie est arrêtée. Le garçon : sauf pour le tennis. Au tennis, il y a toujours quelqu'un !". (H. 40. g.18. Village 2)

Parlant du marché de La Ponatière :

"Elle : il est bien ce petit marché. Le Dimanche matin, le Mercredi. Il y a un petit mouvement. C'est plaisant. Il n'y a rien d'extraordinaire. Il y a des commerçants comme il peut y en avoir sur un

marché, mais enfin ça met un peu de vie dans le quartier. C'est agréable.

Lui : Autrefois, on allait fréquemment au cinéma, malgré la télévision. C'est un peu lié à l'ambiance d'ici, une ville plus calme, plus tranquille qu'on ne peut-être pas à sortir. Le soir, quand je suis à la maison, je me déchausse, je quitte la veste, terminé, je n'ai plus envie de sortir". (F. 50. H. 50 La Ponatière)

Devant le Parc Maurice-Thorez :

"Il est chouette ce parc. Je sais pas comment il s'appelle. Il y a des jeux pour enfants, il y a des jeux de boules, il est immense. On y est allé se promener déjà". (g. 25. La Commanderie)

"Ce qui me plaît dans le parc, c'est que l'été, les gens restent très tard dehors. Dans le Nord où j'étais avant, c'est pas du tout pareil, le climat ne s'y prête d'ailleurs pas tellement, on se reçoit beaucoup mais on vit beaucoup plus chez soi, alors qu'ici les gens vivent beaucoup à l'extérieur...plus au descend vers le midi". (F. 30. Surieux)

Devant la photo de l'Eglise :

"Elle est très belle cette église. Seulement voilà, c'est triste, c'est ce coin qui est triste. Le Dimanche c'est très triste : la station d'essence est fermée, les boutiques sont fermées, le petit bistrot l'est souvent. Jusqu'à midi, ça va, c'est vivant, PMU et tout ça... D'ailleurs sur vos photos, on voit pas tellement de monde non plus, ça reflète bien un dimanche après-midi". (F. 40. Village 2)

"Il y en a beaucoup qui vont à l'Eglise et qui après, font leur marché". (F. 65. Le Rondeau)

Un endroit animé est un lieu où l'on se déplace à pieds ; ce critère est à la croisée de tous les espaces de rencontres évoqués par les interviewés. Le commerce y joue un rôle mais n'est pas obligatoire ; facteur de déambulation et d'échanges, il remplit au mieux sa fonction d'animation sous la forme du marché. Les grands magasins et les hypermarchés jouent également un rôle à ce niveau, mais sur un mode secondaire que nous aborderons à la figure suivante. Ils ne rentrent jamais dans ces images de promenade, commerçante ou non, qui mêlent la foule en lui donnant l'occasion de contacts sans les obligations de rapports précis : les discours produits à leur sujet s'articulent beaucoup plus autour de la fonctionnalité. On peut penser toutefois qu'ils tiennent aussi dans les pratiques un rôle voisin de l'espace que nous cherchons à cerner ici, même si l'orientation de la déambulation qu'ils guident impliquent d'autres images immédiates.

Le désir d'animation porte donc essentiellement sur un lieu, qui permet une réunion informelle de personnes, ayant chacune son rythme propre et dont la cohérence vient précisément de cette part à demi-institutionnalisée. Un cinéma peut jouer pleinement ce rôle dans les souhaits recueillis. Il apparaît en effet comme une structure à la fois collective et anonyme, périodique mais temporaire, qui autorise la passivité ou favorise les contacts. L'église est également mentionnée dans ce même rôle.

Mais lorsque l'institution précise un peu trop ses structures, la figure de l'animation se replie et c'est à nouveau la coquille qui prévaut :

"La communauté chrétienne de la ZUP a d'énormes problèmes ; elle voudrait en ce moment construire une église. Ce qui m'étonne c'est qu'il y ait aussi peu de personnes pratiquantes. Il y a une chapelle au rez de chaussée de mon immeuble ; il y a une grande salle de réunion allée du Limousin ; pour une ZUP comme celle-ci, c'est

dérisoire. D'autant plus que je connais trois curés dans mon quartier. Ce serait important qu'il y ait une église dans le quartier". (F. 30. Surieux)

Devant la photo de la Maison des Jeunes et de la Culture Robert-Desnos :

"Il y a de l'animation mais très peu de participants. Je crois que c'est un petit peu général tout ça. A l'association de quartier cette année, quand on a renouvelé le bureau, on était 17 sur 15 000 habitants : ça fait un sacré pourcentage ! Pourtant il y a une très bonne responsable qui lance toutes les activités possibles et imaginables qu'elle peut faire. Je sais pas pourquoi les gens ne sont pas motivés ; et pourtant, on s'est battu pour créer cette maison. Ce que je reproche, c'est qu'il n'y a que 5 ans qu'elle y est, alors que ça fait 10 ans que la ZUP existe". (H. 50. Place Beaumarchais)

"Elle est mal placée : elle devrait être vers le parc, et elle est là ! Elle est mal placée parce qu'elle est en plein centre du quartier de la ZUP. Alors pour nous, c'est un mauvais quartier. Moi, je n'y ai jamais mis les pieds. Il nous manque une maison des jeunes à Echirolles, parce qu'il y a juste ça et faut vraiment connaître ..." (H. 40. Place Beaumarchais)

A propos du Foyer des Jeunes du Village 2 :

"C'est pas tellement animé le quartier ; c'est froid malgré la Maison des Jeunes. Même le dimanche c'est triste ; ça fait encore plus triste qu'en semaine. Il y a un petit peu d'animation au Foyer des Jeunes ; j'ai essayé de m'en occuper un peu mais j'ai abandonné vite fait ; un peu de ping-pong, des trucs comme ça... mais les jeunes, c'est tout juste s'ils ne vous insultent pas, alors moi je vais pas me battre pour ça, hein ? Il faut des éducateurs pour

ces gosses là. Faut savoir les prendre". (H. 40. Village 2)

L'animation institutionnalisée ne semble pas répondre tout à fait à l'interrogation que pose cette figure. Certes, les activités proposées sont jugées diverses et positives, et plusieurs personnes indiquent leurs facilités d'accès, par exemple :

"Ce qu'il y a de bien à Echirolles, c'est que les courts de tennis sont à la portée des gens qui n'ont pas une grosse bourse. C'est pareil pour le ski, la MJC fait des prix ..." (H. 50. Place Beaumarchais)

Mais le véritable problème n'est pas là. Il ne s'agit pas d'organiser mais de permettre l'incertain, de laisser un imprévu sans risque se glisser dans les trajets quotidiens, de faire se côtoyer l'habitude et l'évènement. C'est sans doute l'un des aspects les plus fragiles de la vie sociale quant à son équilibre, qui tentent ici les échirollois. L'espace animé est donc situé à cette frontière entre l'expérience individuelle et l'institution, entre l'absence totale de codes sociaux vécus collectivement et l'omniprésence d'une structure d'organisation qui, comme toute institution, place sa propre survie au centre de ses préoccupations. Dans la vision d'un centre-ville à Echirolles, cette figure du désir d'animation, telle qu'elle se précise et telle qu'il faudrait en compléter l'information, nous apparaît comme une dominante de la future perception des habitants. La place publique reste à inventer

Espace mélangé, permissif, un lieu animé peut être semi-public et dans le dosage de son cadre et des pratiques qui s'y tiennent, peut s'appliquer à des endroits inattendus :

"Le foyer pour personnes âgées, je le trouve pas mal du tout. Je le connais pas de l'intérieur, mais ça a l'air assez bien. Les gens

doivent être assez à l'aise. Ce qu'il y a de bien, c'est qu'on l'ai fait à côté d'une école et aussi au bord du parc. Ils apprécient beaucoup aussi, je l'ai entendu dire, de ne pas avoir de rue à traverser. Les gens qui habitent la résidence, viennent par la passerelle faire leurs courses sur la place.

Il y a un petit pépé qui vient tous les jours chercher son journal. La buraliste lui a proposé de le lui faire porter ; il a dit : surtout pas ! C'est ma promenade de tous les jours et je m'oblige à venir !". (F. 50. Place Beaumarchais)

Sans la construire précisément, la présente figure tourne autour de l'image de la place publique, lieu par excellence du facultatif et du possible. Les interviewés ont une conscience aigüe de la spécificité d'un tel endroit qu'ils ne limitent jamais à un rôle strictement fonctionnel : par exemple, si la présence de commerces est un des facteurs de vie mentionnés, elle n'est pas obligatoire à la déambulation gratuite qui couronne cette figure. D'autre part, les services publics sont également reportés dans une autre configuration, liée à la vie pratique. Ici, il s'agit bien de ce souci de permettre une socialité diffuse, où l'apparente mise en formes soit la plus discrète possible, et ne s'affiche jamais comme une lourde institution.

Dans le paysage échirollois actuel, aucun lieu n'apparait jouer ce rôle au plan collectif, même si certains espaces peuvent voir se développer des pratiques similaires, mais alors circonscrites à un quartier. Le parc est parfois mentionné à ce titre, ou encore la Place Beaumarchais.

"Pour l'approvisionnement quotidien, je vais sur la place. On a une boulangerie, une supérette, un marchand de légumes, une boucherie. Je trouve la vie sur la Place Beaumarchais très agréable parce que c'est une place vivante, en comparaison avec les autres

quartiers du coin. Je vais souvent Allée des Vosges, chez mon toubib, à n'importe quelle heure du jour, c'est d'un calme ! Il n'y a pas un chat, seulement les enfants qui sortent de l'école, les gens qui vont et rentrent chez eux. C'est vraiment mort. Je préfère habiter ce coin là. Les mères restent sur la place avec les tout petits, il y a toujours du monde, des allées et venues pour les commerces. C'est beaucoup plus agréable. J'ai horreur de ces endroits morts, calmes, où les gens vont juste se coucher".
(F. 50. Place Beaumarchais)

On le constate, il y a là traces de place publique, mais on est loin des aspirations d'envergure présentées plus haut. Le problème est bien dans la traduction concrète de ce domaine public à l'échelle de la commune : peut-on attendre d'un centre qu'il assure ce rôle, quand c'est au niveau de chaque quartier que se manifeste ce désir ? Nous reviendrons plus directement sur la perception d'un centre à Echirolles, mais, sans se réduire à la notion de centralité, cette figure de la place publique marque de manière non négligeable la vision globale de l'espace et des pratiques communales.

7. LES EQUIPEMENTS ET LA GESTION

Figure 13 : LA VIE PRATIQUE

En-deçà du rôle symbolique joué par la place publique, les nombreux lieux présentés par les photos qui concernent des services publics, des commerces ou des équipements, alimentent une rubrique vie pratique qui décrit une certaine quotidienneté en l'abordant par le plus concret. La plupart de ces photos n'ont pas suggéré d'images fortes autour desquelles prend corps une figure motrice de la dynamique imaginaire, mais ont plutôt permis de recueillir les pratiques liées à l'approvisionnement et à la vie publique générale. C'est ce que voudrait rassembler cette rubrique, dénommée figure par cohérence avec le reste de notre présentation, appellation un peu ambitieuse pour les matériaux qu'elle agence. Mais si ce n'est pas dans la ligne générale qu'apparaissent les signes les plus clairs de la vie imaginaire, les positionnements particuliers de chaque réponse sont intéressantes à plus d'un titre. Au détour d'une pratique, d'une réflexion ou de la situation perçue du lieu photographié, se révèlent des tics mentaux qui viennent conforter les autres figures, en inaugurer d'autres en filigrane, ou encore témoigner de la force des stéréotypes dans le jugement.

Le magasin Carrefour, est à ce dernier titre exemplaire. Bien que pratiqué régulièrement par plus de la moitié des ménages interrogés, il acquiert dans cette enquête un statut quasi abstrait, comme s'il était l'essence de l'hyper-marché et pas seulement un territoire de la

commune. Aucune photo n'a suscité autant d'opinions toutes faites. Plus encore, il n'y a pas d'avis qui échappe aux stéréotypes. C'est un peu comme si Carrefour était in-imaginable, ne donnant que des images standard à une parole sur lui. Nous avons déjà évoqué la part d'imagerie, à l'opposé des images créatrices, qui participait aussi au travail de l'imaginaire. Elle atteint ici son point culminant, en envahissant totalement le discours ; les références des citations n'ont plus alors aucune importance :

"Les 3/4 des gens rentrent avec une liste bien déterminée et puis en fait, on sort avec plein d'achats qui ne sont absolument pas nécessaires. Je vais chez les commerçants du quartier : c'est un peu plus cher, mais c'est meilleur. On a un contact avec les commerçants. A Carrefour, on est totalement anonyme, c'est malheureux".

"Les chaussures à côté de la nourriture ! Ca sent mauvais là-dedans. Il y a des jours où vous ne trouvez pas dix Français !"

"Il y a les prix quand même. Chacun regarde son portefeuille".

"Il faut attendre une heure à la caisse".

"C'est le gros contexte où les gens rentrent dépenser leur pognon à tire-larigot ! C'est un truc impersonnel. C'est sale. Mais apparemment il y a beaucoup de gens de partout qui y viennent, aussi bien de Grenoble que de Voiron".

"On va toujours là-bas. Moi, pour l'essence, si je reste en panne à Grenoble, je mets 2 litres et je fais le plein à Carrefour, je sais pas pourquoi..."

"C'est pas beau mais c'est pratique".

"C'est la grande surface la plus intéressante de la région, j'ai entendu dire de France. Il y a un chiffre d'affaires qui est un des plus grands de France aussi. J'y laisse tous mes sous là-haut !"

"Ce qui m'ennuie le plus, c'est de remonter ces paquets. On a malheureusement deux étages de cave à grimper ou alors prendre les escaliers extérieurs. Les courses sont quand même une corvée. Je vais à Carrefour plutôt par obligation que par plaisir".

"J'aime pas les grandes surfaces. On est là comme des automates. Ce que je n'aime pas, c'est prendre le chariot. Je peux pas pousser ce truc".

"Toutes les semaines, je vais à Carrefour, je vais me promener, je vais aussi aux Galeries Grand'Place. J'y vais même parfois deux fois par semaine. C'est même pas seulement assez grand ; il y a tellement de monde !".

A Echirolles, Carrefour ressemble à une enclave imaginaire qui aurait ses propres règles de fonctionnement. Le centre commercial Grand'Place n'est jamais confondu avec Carrefour, et sa présence, tant au niveau de l'espace communal que dans la perception, est renvoyée davantage à une vision de Grenoble, même pour les Echirollois qui le pratiquent.

Parce qu'elles étaient à la suite l'une de l'autre, les photos de Carrefour et du magasin Super Casino accentuent le contraste des perceptions.

"Carrefour et Casino, c'est pas pareil ! C'est deux choses différentes, c'est pas du tout les mêmes produits, ni rien. Carrefour, c'est du tout-aller ; le Casino a des marchandises plus choisies. Ça a toujours été plus choisi. Mais nous, on y va accidentellement, c'est pas notre quartier, alors". (F. 50. Place Beaumarchais)

"C'est bien différent ! Casino : on se trompe pas. On voit Casino, on voit le quartier. Carrefour, c'est pas la même ambiance, c'est pas pareil". (F. 50. La Ponatière)

"J'y vais rarement parce que c'est du luxe là-bas ! Les glaces sont bonnes..." (F. 40. Village 2)

"Quand on est pressé, c'est l'endroit idéal. Il n'y a personne."
(g. 25. La Commanderie)

"Casino, c'est plus petit d'abord ... Maintenant, ils l'ont arrangé, il est bien mignon. Surtout que comme j'y vais souvent, j'arrive à connaître les caissières, les gens qui y travaillent : on se dit un gentil bonjour ; sans aller plus loin, ça arrive à être un petit peu plus humain". (F. 60. Le Mas Fleuri)

Au-delà de la différence d'images de marque entre deux distributeurs, la perception de ces lieux diverge totalement. Autant Carrefour apparaît comme un espace autonome, souverain, qui relève d'autres pratiques et d'autres images, autant Casino est rattaché à une unité locale plus large, peut faire l'objet de pratiques familières, voire d'une relative appropriation. Même pour ceux qui ne le fréquentent pas, cette dimension d'appartenance à un tissu urbain qui l'entoure est évidente :

"C'est mon coin préféré. Pourtant on a Genty Cathiard et bien je n'y vais pas non plus, je préfère Casino". (F. 65. La Ponatière)

"Nous, on est plutôt Casino ; c'est une vieille habitude Grenobloise. Casino était implanté avant". (F. 40. La Commanderie)

"C'est pas pratique pour nous, il faut traverser le cours Jean-Jaurès". (H. 70. Le Village)

"On n'y va jamais. Mais c'est bien placé pour les gens du quartier et les touristes qui passent sur le cours, parce qu'il y a énormément de touristes. Toute la journée en plus, il y a le snack et la Cafétéria". (H. 40. Place Beaumarchais)

"Pour moi, Casino est étranger à Echirolles, peut être parce que je n'habite pas ce quartier. Pour moi, c'est plutôt Grenoble, déjà". (F. 30. Surieux)

Casino fait corps avec son quartier et le jugement positif porté sur ce magasin est largement tributaire de ce fait. L'intégration du commerce dans la vie locale est toujours notée comme bénéfique, même si certains remarquent d'importantes différences de prix. On peut même penser que l'adhésion à un espace passe par un degré de familiarité avec les commerçants, qui sédimente les rapports au lieu. Dans un cas particulier, c'est cette unique trace qui permet une certaine survivance pratique du quartier quitté et regretté :

"Moi, je vais à la boucherie à l'Ile Verte. J'ai mon boucher, mon fromager, tout à l'Ile Verte. On y a habité 15 ans. J'aime ce quartier qui est petit, qui est ramassé. J'aimerais aller y revivre. Moi si je pouvais partir, je serais contente". (F. 50. Domaine Jean-Jaurès)

Avec ses mouvements répétitifs, ses contacts épisodiques, ses déplacements rituels et son caractère de nécessité, la vie pratique permet aux habitants de vérifier leurs racines, de les établir, de les renouveler, ou de prendre conscience de leur inexistence. A l'inverse, un espace urbain mesure sa faculté à être ville aux multiples lieux d'enracinement qu'il comporte. L'ouverture assez récente de la nouvelle Poste, avenue de Grugliasco, est bien perçue dans une telle dynamique :

"Elle est sur notre chemin. Formidable. Il n'y a jamais de monde,

on ne fait pas la queue, c'est rare, rare. On est tout près de la Mairie aussi, ça c'est formidable ; avec notre poste maintenant et une banque : on va mettre notre compte ici maintenant ; on aura tout sur place sans avoir à faire de détour. Avant, il fallait tout calculer le trajet en voiture". (H. 40. Village 2)

"Là, ils ont fait une belle chose. C'était nécessaire, c'est propre, net et puis, c'est pas une grosse bâtisse. Elle est bien exposée, bien placée". (H. 40. La Commanderie)

"Elle est très belle... dommage qu'il y ait la route tout de suite. mais elle est bien placée". (H. 40. Surieux)

"La poste elle est bien pratique, avant même ceux de La Commanderie étaient obligés d'aller à l'autre poste. C'est bien desservi maintenant". (H. 30. Place Beaumarchais)

"La poste elle est grande en comparaison de l'autre qui était minuscule et où ils sont encore assez accueillants, assez agréables. Les autres, c'est pas qu'ils le sont pas, mais ils sont tellement bousculés, les pauvres, ils peuvent pas se permettre de faire des civilités à tout le monde. Ils perdraient vraiment leur temps". (F. 60. Le Mas Fleuri)

"Notre poste à nous, c'est pas celle-ci, c'est celle qui est cours Jean-Jaurès" (H. 55. Domaine Jean Jaurès)

"C'est là où ils veulent faire le nouveau centre d'Echirolles ; mais c'est de l'autre côté de l'U2. Pour nous c'est pas pratique finalement. Surtout qu'on en a une là à côté, mais elle est sur Grenoble, alors il faut aller chercher nos paquets à l'autre". (H. 30. Les Granges)

A cette dernière remarque près, et compte-tenu du fait qu'un autre bureau existe cours Jean-Jaurès, tout le monde s'accorde à trouver la nouvelle poste bien située dans la commune. Cet accord apparaît important dans la perspective d'une éventuelle création d'un centre-ville sur cette même zone. Si Casino pouvait développer des images extra-fonctionnelles, la poste, et avec elle les autres équipements présentés, se cantonnent au niveau strict de leur usage : commodités d'accès, accueil, situation dans les parcours coutumiers. L'imaginaire laisse place au service, réponse précise à un problème précis.

Devant la photo du Centre social "Les Essarts" :

"Lui : On n'est pas encore bien vieux. Les enfants ne sont plus là. Comme service public, on utilise le car, le 8. Il nous rend bien service. L'an dernier, je me suis brisé le col de l'humérus, trois mois sans voiture. Je prenais le car. C'était drôlement bien, des cars ultra-modernes. Pour aller en ville, toutes les dix minutes, il y a des cars.

Elle : Les centre sociaux, c'est dans des quartiers où il y a beaucoup d'enfants. Nous les enfants sont déjà grands". (H. 55. F. 50. Domaine Jean-Jaurès)

"Moi j'allais au Centre social là à côté quand j'avais des enfants petits, pour les faire partir en vacances". (F. 65. La Ponatière)

"On est attiré par ce genre de choses, quand on a des enfants petits. C'est une chose que j'ai vraiment laissé tomber depuis que les enfants ont grandi". (F. 50. Place Beaumarchais)

"Avant quand j'avais mes enfants, j'allais au Centre social de La Ponatière. J'y allais tous les mois, il y avait toujours quelque chose à faire : des prises de sang, des analyses... J'allais voir l'Assistante sociale". (F. 65. Le Rondeau)

"Il y a un centre social juste à côté. Il y a un tas d'activités. C'est sympa. Ils les ont faits par quartier ; ils n'ont pas fait l'erreur de l'Arlequin où il n'y a qu'une seule Maison de Quartier pour 2 ou 3 000 personnes. Ca arrive à créer des villages, des relations plus petites". (H. 30. Les Granges)

Beaucoup fréquentés, par le passé ou actuellement, de la part des interviewés, les équipements sociaux sont totalement intégrés dans la carte des pratiques au point d'être banalisés dans le discours. Leur présence dans chaque quartier fait partie du paysage familier mais ne suscite aucun développement imaginaire. En fait, il semble bien qu'il y ait une rupture profonde entre la verbalisation imaginaire, qui est ici notre matériau, et le fonctionnel. La photo de l'usine Caterpillar, si elle a permis d'aborder les activités des interviewés, n'a pas fonctionné comme déclencheur d'images. Il y a là une censure inconsciente que nous ne pouvons que signaler ici, nous réservant d'en développer l'analyse après plus amples informations.

Les centres sociaux, les écoles, les équipements sportifs ont reçu les mêmes réactions, c'est à dire des commentaires sur les activités qu'ils permettent ou les services qu'ils rendent, mais n'ont jamais produit l'équivalent des paroles recueillies sur l'habitat ou sur les rapports sociaux. Seule, la Maison des Jeunes a suscité quelques réactions que nous avons mentionnées au cours de la figure précédente. Tout s'est passé comme si la rationalisation du social, c'est à dire la réponse institutionnelle à des problèmes dispersés, excluait la dérive d'images au profit de l'énoncé des services ou des horaires. Quand les réponses sortent de ce cadre, elles abordent la politique d'équipement de la commune qui sera présentée à la figure suivante.

Même si tout le monde sait que l'Hôpital Sud est bien implanté sur le territoire d'Echirolles, personne ne limite sa vocation à la seule

commune.

"C'est l'hôpital de tout le monde !" (F. 40. La Commanderie)

"Il est pas vieux cet hôpital. Il est pas typique d'Echirollès, pas plus que celui de La Tronche. C'est pas plus notre hôpital."
(H. 50. Place Beaumarchais)

Et en devenant universel, au moins à l'échelle de l'agglomération, il s'absente totalement de la carte imaginaire, sauf pour certains habitants de La Commanderie qui voient en lui un seuil pratique de marquage de leur territoire.

Frontalier entre l'habitat et un équipement, le Parc Maurice-Thorez échappe à la désignation d'une fonction précise et permet donc à nouveau l'éclosion d'images. En fait, lorsque la connaissance est interpellée et que la réaction que l'interviewé croit attendue, est sensée comporter une réponse précise, il y a blocage complet de l'imagination, voire de la description. La dénomination masque totalement l'évocation. Mais sur un espace sans mode de conduites imposé, comme le parc, qui voit se juxtaposer plusieurs pratiques, les qualificatifs ressurgissent, soutendant à nouveau des images-témoins de l'espace et du temps vécus :

"Il y a beaucoup de monde aux beaux jours et aux heures de sortie des écoles. Tout le coin est assez gai, mamans, enfants, landeaux, tout ça... C'est sûrement plus gai que les quartiers de villas. Pratiquement personne ne va chercher son gamin en voiture. Il y a un niveau piétonnier où les enfants courent, gambadent, c'est vraiment chouette pour ça". (F. 30. Les Granges)

"Mes enfants ont fait des parties de foot là-bas. C'est un gros avantage. Il est surtout occupé par les gens du secteur". (F. 50. Place Beaumarchais)

"Toutes les écoles y vont. Si en plus, il y a les mères de famille... Tous ceux du CES, ils viennent faire du sport, on peut plus passer avec les landeaux et les poussettes ! C'est bien parce qu'on n'a pas de rue à traverser. Ca sera un beau parc dans 10 ans". (H. 30. Place Beaumarchais)

"Si un enfant se sent d'abord bien dans son foyer, je pense qu'il se sent bien partout. Nous, on dit ZUP, mais pour un enfant ça n'existe peut-être pas la ZUP ! Est-ce que vous croyez qu'un enfant ici, n'est pas plus heureux qu'un enfant habitant dans le centre-ville où il n'y a que le trottoir. Ici, c'est vraiment fait pour les enfants ; ils peuvent aller à l'école sans traverser une rue !" (F. 30. Surieux)

"C'est le parc. Je m'y suis balladée une fois ou deux. Il est très bien. Je crois que tout le monde en est très content. J'y ai vu une mémé faire du ski de fond cet hiver !" (F. 50. Place Beaumarchais)

La coexistence dont le parc est l'endroit privilégié n'est pas sans rappeler plusieurs aspects de la figure de la place publique, et il est certain que dans le quartier de la Villeneuve, il se voit attribuer une partie de ce rôle, par le mélange des gens qu'il favorise, par la liberté d'occupation qu'il laisse tout en proposant des activités, et par son rôle de trajet reliant physiquement et imaginativement le domaine public et le domaine privé.

Derniers points recueillis quant à la vie pratique, quelques avis concernant la signalisation :

"Des panneaux, il y en a partout, c'est très bien indiqué je trouve... Je sais pas s'ils l'ont fait dans d'autres quartiers ? Oui, sûrement. Il y a quand même des gens qui cherchent..." (H. 30. Place Beaumarchais)

"Les pancartes du milieu, on les voit pratiquement jamais. Chaque fois que je veux aller à la Mairie, je me paume, plus maintenant, mais avant oui. Et les gens qui viennent chez nous, ils ne trouvent pas. C'est très mal indiqué". (H. 30. Les Granges)

"Ce qui est terrible, c'est que les noms ne sont pas spécifiques à Echirolles. Les 3/4 des gens ne connaissent pas la ZUP, la Ville-neuve avec des noms de rue : Allée du Maine, du Vivarais, du Limousin. Quand on ne connaît pas, c'est très difficile de s'y repérer. Le Maire a installé à chaque parking un plan, les parkings sont numérotés, je crois que ça dépanne pas mal de gens, notamment les ambulanciers, les infirmiers, etc." (F. 30. Surieux)

Figure 14 : LE PERE

Les opinions quant à la gestion municipale ne se sont pas cristallisées sur l'une ou l'autre photo, mais sont apparues de manière variable tout au long des entretiens, la plupart du temps de façon spontanée, sans question de l'enquêteur. Il importe de ne pas donner un statut particulier à cette figure par rapport aux autres, et de ne pas lui extorquer ce qu'elle ne recouvre pas, c'est à dire un jugement général de la politique de la commune. Mais, au même titre que les autres figures, elle agence des opinions et images qui marquent la perception des habitants concernant ce secteur. Plus que jamais, il ne faudra donc pas l'isoler, mais la comprendre dans la logique imaginaire générale que cette présentation tente de mettre à jour.

"Ce qu'il y a de bien à La Viscose, c'est la gérance par la ville, par le Maire, quoi. C'est ça qui nous plait. Echirolles au complet.

C'est une des mieux gérées de France. Echirolles à tous points de vue c'est bien, l'ensemble. Je vais vous donner un exemple : il a fait des piscines, il a fait des stades, il fait manger le 3e âge pour une somme dérisoire. Il y a pas beaucoup de villes qui le font. Il y a combien de stades ? C'est incroyable ! dans chaque quartier... Et puis les colonies ... en peu de temps, il a fait ça. Il y est depuis la Libération... Une fois qu'il a eu les industries, alors là, elles payent la taxe professionnelle, ça lui a permis... La taxe d'habitation, ici on paye 120 francs contre 1 000 à Grenoble !" (H. 65. La Viscose)

"Chapeau au Maire ! C'est un homme qui s'est occupé des personnes âgées ; il faut dire les choses comme elles sont. Je ne l'ai jamais cotoyé, je ne l'ai que vu ; il a l'air très gentil. Il faut qu'il fasse des logements, mais je pense qu'il pourrait faire de l'étendue, plutôt que de la hauteur. Mais je ne rends pas la municipalité responsable. Ce sont les besoins du moment qui sont comme ça. La municipalité doit faire avec son budget, on ne peut pas remettre ça en cause." (H. 50. La Ponatière)

"Il y a un gros effort de la commune au point de vue sportif. La commune est bien équipée en locaux, etc... Les visiteurs, parfois, ils n'en reviennent pas du terrain qu'on a, de l'éclairage et tout..." (H. 40. La Commanderie)

"Quand je suis pas malade, je vais souvent au Centre des personnes âgées, pour jouer aux cartes. Je trouve que la commune d'Echirolles, c'est la mieux par là. Tout le monde le dit, que le Maire s'occupe des vieux, de la jeunesse et tout..." (F. 65. Le Village)

"Je vais vous raconter quelque chose : j'ai une amie qui habite là-derrrière, un immeuble un peu comme le nôtre, mais moins bien. Quand c'est plus grand, c'est toujours moins bien, on est moins

tranquilles. Ils ont deux enfants. En juin, ils ont vendu, ils ont acheté une villa à Saint-Ismier. Ils revendent et ils reviennent ici. Vous savez pourquoi ? Parce que, au point de vue social, pour les enfants, à tous points de vue, c'est unique. Il y a tout. C'est organisé comme ça, les écoles, les machins. C'est une municipalité extraordinaire. C'est tout". (H. 55. Domaine Jean-Jaurès)

Du fait de la largeur de l'éventail de ses activités, la municipalité est parfois débordée dans ses pouvoirs réels. On a déjà noté qu'elle avait "acheté Echirolles" et ce raccourci est très révélateur de la responsabilité que les habitants lui reconnaissent. Dans les domaines les plus divers, jamais les seuls acteurs privés ne sont concernés, mais systématiquement - et sans préjugé positif ni négatif - la municipalité est impliquée comme partie prenante. Il y a là une extension imaginaire du pouvoir municipal tout à fait remarquable, au point même que notre enquête ne permet pas d'indiquer d'autres partenaires, privés ou publics, dans l'espace communal. Echirolles est bien la propriété de la municipalité. D'ailleurs, ce fait est loin d'être contesté, puisque cette prérogative n'est pas usurpée mais débouche sur une gestion d'équipements très sensible dans la vie quotidienne des interviewés, y compris dans des domaines d'ordinaire fragiles.

Témoin, cet homme d'origine algérienne :

"Je suis heureux ici. Je préfère Echirolles à Grenoble. On est bien ici. Personne m'emmerde, même le Maire. J'ai des copains qui ont habité à Grenoble, à Saint-Martin-d'Hères ; ils ont toujours des histoires de bagarres ; ils parlent de racisme. Moi, j'ai jamais eu de problème ici". (H. 40. Surieux)

ou encore :

"Il y a des gitans par là-derrrière. Ils restent 2 ou 3 jours, toujours avec la permission de la mairie". (H. 40. La Commanderie)

Cette omniprésence de l'action communale est certainement un facteur d'unité important de la ville d'Echirolles. Et l'information municipale est bien perçue dans ce sens :

"On est un peu familiarisé avec ces photos. Tous les mois, on a la revue d'Echirolles qui nous transmet des photos. Alors, sans savoir où, ça ne nous est pas inconnu". (H. 50. La Ponatière)

Mais plus qu'une vision abstraite de la gestion, c'est la personnalité du Maire qui fonde l'action municipale. Lorsqu'il est question de cette dernière, le terme "municipalité" est largement relégué derrière une personnalisation totale du discours. Le Maire canalise sur lui toutes les actions et toutes les responsabilités. De plus, cette cristallisation joue avec un coefficient positif très fort. A aucun moment, dans les opinions opposées à tel ou tel aspect de la gestion, le Maire n'apparaît comme responsable ; ce sont alors les termes "municipalité" ou "commune" qui sont employés.

La personne du Maire, telle qu'elle est présentée par les interviews, dépasse le seul cadre de sa fonction pour revêtir une dimension charismatique, qui condense une compréhension des autres, une autorité bienveillante et une vision supérieure des choses, qu'on lui délègue et dont on lui sait gré.

"On est très attaché à Echirolles. On y est bien. Si j'avais de l'argent, j'achèterais bien une maison à Echirolles. Le Maire, je le connais pas personnellement, mais là, on est en confiance. Vous pouvez faire n'importe quelle demande, vous serez toujours bien reçus". (H. 65. La Viscose)

Devant la photo de l'Eglise :

"Ca c'est l'église. Je n'y vais que pour les enterrements. C'est

pour le mort. Il faut aller jusqu'au bout. Il y a des types qui ne mettent jamais les pieds dans une église. Celle d'Echirolles, j'y suis allé ; d'ailleurs, Kioulou, il doit y aller aussi quand il faut". (H. 55. Domaine Jean-Jaurès)

"Ca c'est St-Jacques. Je sais que le père Kioulou a mis beaucoup de fric pour nous refaire le toit ; c'est ce qu'il nous a dit".
(H. 50. Place Beaumarchais)

A propos de la Villeneuve :

"Quand on dit "ZUP", c'est familial ! D'ailleurs, on ne dit plus ZUP, on dit ville nouvelle, ça ne plait plus à Kioulou de dire "ZUP !" (F. 50. Place Beaumarchais)

"J'ai lu aujourd'hui dans le Dauphiné Libéré une interview de Kioulou. Je l'aime bien, lui il est sympathique. Il pourrait être député ou sénateur, mais il n'a jamais voulu se présenter, parce qu'il n'a pas une grosse santé. Je le vois souvent au marché. Je vais lui dire bonjour. Avant d'acheter ici, je suis allé le voir, parce que j'ai acheté à X qui est un vrai truand, je suis allé lui demander conseil. Il aime bien les contacts, non seulement avec les ouvriers. C'est un gars qui sympathise avec tout le monde. Il est venu plusieurs fois à des réunions de copropriétaires pour montrer qu'il ne se désintéressait pas ; il y avait des cadres, des toubibs, des gens plus importants que moi.

Je crois qu'il y a beaucoup de gens qui tiennent à Echirolles parce ce que c'est Kioulou. Quand il sera parti, ils vont avoir du mal. C'est Kioulou qui fait la vie d'Echirolles. Avant, tous les matins, j'allais me promener dans Echirolles, j'allais lui toucher la main. Il y a un marché le dimanche matin, qui est pas mal. Vers 7 h, 7h 1/2, Kioulou allait faire son marché aussi, avec son grand panier

Il faisait le tour, je le rencontrais ; on discutait deux secondes".
(H. 55. Domaine Jean-Jaurès)

Cette familiarité est tout à fait révélatrice de la proximité réelle conférée au Maire. Il est homme de conseil, dont les actions peuvent servir de modèle, et auquel on peut passer quelques légers caprices (ne plus dire ZUP par exemple) eu égard à sa valeur. Notre enquête n'est pas assez fine sur ce point, - et ce n'était d'ailleurs pas son sujet -, pour mesurer l'écart qui sépare la personne du Maire du collectif municipal. Par contre, ce que l'on peut observer, c'est le rôle fondateur de l'Echirolles moderne qui revient au Maire et sa nature unificatrice des disparités communales. L'unité de la ville passe aussi par sa personne. Ce que nous ne pouvons affirmer ici, c'est la capacité de transfert de ce rôle de rassemblement à une autre entité, individuelle ou collective -, de la part des habitants. On peut toutefois penser que les qualités reconnues à l'action municipale seront largement facteur de continuité.

La coloration politique directe n'apparaît qu'une seule fois dans l'ensemble des interviews :

"On connaît pas bien Echirolles, pourtant on est là depuis 1972. Je suis venu à Echirolles pour me rapprocher de mon travail, et puis, j'étais bien content de venir parce que ça fait 30 ans que je vote communiste, je n'ai jamais pu faire élire quelqu'un. J'arrive ici, je vote communiste et Kioulou il passe. C'est déjà une satisfaction".

Et la même personne, à propos du nom des rues :

"Kioulou, il a vraiment tout mélangé, il a mis des poètes, ici, c'est des musiciens. Il est pas sectaire. Mais il aurait pas mis une rue Thiers ici, c'est évident". (H. 55. Domaine Jean-Jaurès)

La débrouillardise et les qualités de gestionnaire priment l'idéologie. On notera une nouvelle fois la réduction de la généralité de la question à la personnalisation de la réponse :

Question : Vous avez l'impression d'habiter une municipalité communiste ?

"Oh non ! Enfin, il a fait de belles choses. Je ne suis ni d'un côté ni de l'autre. Vraiment il a su se débrouiller. Enfin, il est bien. Quand je vais au marché de La Ponatière, je passe devant chez lui".
(F. 65. Le Rondeau)

Lorsque les commentaires aux photos font apparaître une relative indifférence ou des critiques, celles-ci renvoient soit à un vécu personnel, soit à des problèmes généraux liés à l'insécurité ou à l'urbanisation :

"Je trouve qu'ils ont fait de belles choses si on considère ce qu'il y avait il y a 20 ans. Mais je ne suis pas assez en relation, je ne connais pas assez ceux qui sont à la Mairie pour bien savoir ... Il y a des passionnés, mais moi je ne fais pas très attention, je ne suis pas curieuse." (F. 50. Les Essarts)

Devant le foyer des personnes âgées des Granges :

"Je suis allée visiter ce foyer. Rien que de le voir, je me trouve mal. J'ai dit à mes enfants : je resterai chez moi tant que je veux. On doit être bien mais ça me plait pas. Si j'étais obligée d'y aller j'irais, mais il faudrait que je sois bien obligée. On peut aller manger là-bas. Le Maire m'a dit souvent d'y aller ; mais j'ai dit : non". (F. 65. Le Village)

"Il faut reconnaître que le Maire, il a fait du travail mais ce que je trouve pas bien, c'est la surveillance, la police ; ils

interviennent pas souvent ici, ou c'est trop tard. Ils viennent, font un tour et ils s'en vont. Il faut qu'il y ait quelqu'un qui surveille davantage". (H. 40. Place Beaumarchais)

"On a toujours peur quand on voit quelqu'un avec des crayons en main. On se dit : ça y est, qu'est-ce qu'ils vont nous bâtir..." (F. 60. Le Mas Fleuri)

Pour clore cette figure et ouvrir le propos au dernier chapitre, deux témoignages contradictoires semblent intéressants à rapporter ici en ce qu'ils reflètent tous deux, une vision d'Echirolles liée à des choix d'aménagement effectués au cours des années passées et confortant un rapport imaginaire fort à l'espace.

"Je suis tout à fait opposé à la municipalité. Depuis qu'ils nous ont eus ! On peut envisager la chose de différentes façons : vous avez un petit village qui avait 500 habitants quand j'étais gosse. Maintenant il y en a 45 ou 50 000. Il y en a qui disent : on a fait beaucoup de choses. Moi, je dis : on a détruit beaucoup de choses ! Je regrette tout à fait l'ancien temps, l'ancienne vie, sans parler de la pollution, intoxication et tout le fourbi. Il s'agit de savoir si d'un rien on en fait quelque chose de monstrueux, si c'est bien ou si c'est mal. Moi, je dis c'est mal. C'est pas la commune qui l'a voulu. C'est l'évolution. Il y a 3 ou 4 stades où les types ne vont même pas ! C'est l'évolution qui veut ça.

Les services sociaux ? Je n'aime pas. Des fois, on me dit d'y aller. Mais je n'aime pas la concentration, je préfère prendre ma musette et aller aux champignons dans les bois. Je n'aime pas être avec des gens qui me plaisent pas, j'aime choisir mes amis. J'ai horreur du monde. Je n'aime pas les hommes, je hais la civilisation, les hommes tout ça ... Les vies sont faites de quelques amis, c'est tout". (H. 70. Le Village)

"Tout le monde est bien content d'avoir cette municipalité, sauf ceux qui ont des idées politiques différentes. C'est une municipalité qui a quand même fait pas mal, au point de vue impôts locaux, construction de HLM, qui a aidé pas mal de gens.

Quand je parle de l'Etape, qui recueille les gens qui sortent de prison, du Relais qui reçoit des familles en difficultés, en face, on a un foyer de jeunes travailleurs en majorité maghrébine, quand je dis que j'habite dans un environnement comme ça, on me regarde avec des yeux tout ronds. J'ai une amie qui habite Meylan et qui ne peut pas comprendre ça. On est des pestiférés pour un peu ! Dans un certain milieu, habiter Echirolles, c'est pas une gloire. Je prends toujours le contre-pied. J'estime que c'est idiot d'avoir ce raisonnement là". (F. 50. Place Beaumarchais)

8. LA QUESTION DU CENTRE

En regroupant un ensemble de photos qui organisait une visite quasi complète d'Echirolles, notre méthode induisait une unité communale sous-jacente et a sans doute influencé la perception et les réponses des interviewés. Mais outre le fait qu'un autre système d'interrogation aurait aussi pondéré leurs réponses, on ne peut mesurer avec certitude l'orientation précise que l'album-photo a guidée. Il semble que plutôt qu'un axe unique, cette cohérence photographique d'Echirolles ait en fait conforter plusieurs attitudes, même contradictoires : certaines personnes s'appuyant sur l'album pour renforcer leur vision d'une unité territoriale, d'autres ne retenant de lui que l'extrême diversité des sujets photographiés, d'autres encore, faisant appel à la présence de Grenoble d'autant plus fortement qu'il était absent des photos. Ce qui reste clair, c'est que l'unité photographique n'a jamais été une nouveauté pour nos interviewés ; elle s'est superposée à d'autres visions préexistantes comme le territoire communal ou le cadre administratif qui sont parfaitement perçus, même s'ils laissent la place libre à l'imagination d'autres figures d'Echirolles.

Ce dernier chapitre porte sur l'identité imaginaire de la ville, telle qu'elle nous a été livrée de la part des habitants. On ne trouvera donc pas ici de réponse définitive à la question du centre-ville en tant que projet, - ce n'était pas l'un des objectifs de notre enquête -, mais par contre un état des images courantes sur la traduction échirolloise de la notion de centralité.

Figure 15 : LE PUZZLE

Les approches de l'identité échirolloise, telles qu'elles nous sont rapportées, peuvent toutes se combiner avec la figure du puzzle, aux différents stades de sa réalisation : d'une vision totalement éclatée en morceaux anonymes à une mise en perspective d'une dynamique communale globale, toutes les étapes peuvent être retenues : pour certains, le puzzle est fait par plaques mais celles-ci ne sont pas raccordées entre elles ; d'autres imaginent une vision centrifuge de la fédération des quartiers, même si, alors, des pièces demeurent étrangères au jeu, pour d'autres encore, c'est l'atomisation qui prévaut ou la satellisation par rapport au centre grenoblois.

Toutes ces attitudes sont sans doute bien connues des Echirollois, parce que contenues en germe dans la logique de l'espace. Notre ambition se limite ici à nuancer des évidences qui, si elles se vérifient effectivement, ne relèvent jamais d'une mécanique sociale immuable, mais portent aussi parfois en elles leurs propres contradictions.

Avant d'aborder directement les commentaires recueillis liés à la question du centre-ville, la question des coupures a été évoquée à l'occasion de plusieurs photos. Deux axes regroupent toutes les réactions : le Nord-Sud : cours Jean-Jaurès - voie ferrée, et l'Est-Ouest : voie express U2 - voie ferrée. Ni du côté de Pont-de-Claix, ni du côté d'Eybens ou de Bresson, le terme "coupure" n'est employé. Au contraire, il est plutôt fait état de la continuité du paysage et d'une différence uniquement liée aux propriétés communales. De la même manière, s'il y a souvent différence d'appréciation entre la Villeneuve de Grenoble et celle d'Echirolles, il n'est pas perçu de coupure entre les deux,

mais bien plutôt leur jonction dans le complexe commercial Carrefour-Grand'Place.

Axe Nord-Sud :

"Dès que vous passez le cours Jean-Jaurès, il y a une coupure il me semble" (F. 50. Les Essarts)

"Des deux côtés c'est Echirolles quand même. Mais ça sépare. C'est une façon de parler : on dit toujours : de l'autre côté de la voie ferrée". (F. 65. La Ponatière)

Devant la poste, avenue de Grugliasco :

"Ca c'est la nouvelle poste qui est de l'autre côté. L'autre côté, pour moi, c'est le chemin de fer ; la voie du chemin de fer c'est une séparation entre les deux Echirolles. Ici, c'est le côté Feu-Vert, l'autre côté, c'est l'ancien Echirolles. Si on analyse correctement le problème, on a l'impression d'être dans une localité différente... Le chemin de fer, et le cours Jean-Jaurès également, donnent l'impression d'arriver dans une autre agglomération. D'ailleurs l'aspect même est tout à fait différent". (H. 50. La Ponatière)

Pour les habitants de la zone comprise entre le cours Jean-Jaurès et le Drac, la coupure la plus importante n'est pas le cours mais la voie ferrée, qui ne se franchit qu'à certains seuils et n'est pas liée à la vie du quartier. Le cours Jean-Jaurès peut également être désigné comme coupure parce qu'il en porte la forme géométrique - et notamment dans une visualisation graphique, sur un plan, par exemple -, mais les images les plus courantes associées à lui, ne relèvent pas de ce rôle. Une photo montrait le carrefour cours Jean-Jaurès/avenue Manhès ; et devant celle-ci, aucun interviewé n'a parlé de coupure, ni fonctionné selon

cette image. Ce qui ressortait, c'était l'animation ressentie de ce quartier, la présence des commerces (notamment de Feu-Vert qui donne parfois son nom au quartier), et l'ambiance "ville" évoquée par la photo. A cet endroit, le cours Jean-Jaurès est loin de séparer : il est au contraire source de rencontres, de vie du quartier et se voit chargé d'une connotation positive urbaine estimée rare à Echirolles, au point qu'il peut apparaître, à cet endroit, et nous le verrons plus loin, comme un des centres-ville possibles.

Il est toutefois certain que ceux qui n'habitent pas à l'Ouest du cours n'ont que très peu l'occasion de s'y rendre ; et c'est cette absence de pratiques des lieux qui engendré l'image de la coupure. Ainsi, au cours du même entretien, la même personne peut-elle se contredire apparemment parce qu'elle ne parle pas de la même chose :

"Ce que je reproche, c'est ce cours Jean-Jaurès qui coupe l'agglomération en deux"

c'est à dire, "il délimite une zone où je n'ai aucune activité ni raison de me rendre", et plus loin :

"Il n'y a pas de coupure. Vers Casino, c'est un quartier d'Echirolles et c'est tout". (H. 50. Place Beaumarchais)

c'est à dire : "même dans ses différences d'aspect , Echirolles est une seule et même commune".

Dans son prolongement vers le Nord, le cours Jean-Jaurès se raccorde à Grenoble sans grande précision : les erreurs commises à ce sujet vont généralement dans le sens d'une percée de Grenoble le long du cours, souvent reliée à l'apparence "ville" attribuée aux immeubles qui le bordent.

"Quand je suis au Rondeau, je ne suis plus à Echirolles. Je suis dans Grenoble. Je ne sais pas si le Rondeau est vraiment la limite. Je crois que c'est Casino, puisque Jean-Jaurès ne fait plus partie d'Echirolles". (H. 50. La Ponatière)

"Quand on va à Grenoble, il y a une coupure après le Pont, vers la Société métallurgique, même au passage à niveau là, à Caterpillar. Ça change complètement. Vous avez les magasins de meubles ; c'est ultra-moderne tout ça comme l'usine, ultra-moderne ; ça nous change des vieux machins.

Quand vous êtes sur le cours Jean-Jaurès, on ne dirait pas qu'on est à Echirolles. Il y a de belles maisons de chaque côté, de beaux immeubles, on se croirait en ville, sur un grand boulevard". (H. 65. La Viscose)

Le cours Jean-Jaurès possède donc un statut imaginaire particulier dans lequel la séparation n'intervient que pour une part. Sans la présence contigüe de la voie ferrée, cette dernière serait sans doute encore moins nettement ressentie, comme peut nous l'apprendre l'autre couple de clivage Voie express U2 - Voie ferrée.

Axe Est - Ouest :

"Il y a une barrière géographique : c'est l'U2 et la voie ferrée. Ils veulent refaire le centre plus près d'ici, mais il y aura toujours cette barrière géographique de toute façon. Il faudrait que l'U2 soit souterraine pratiquement. S'il y a toujours un pont tous les kilomètres, ça fera toujours barrière, et comme on a tout de ce côté, on ne va pas là-bas... Nous en fait, c'est vrai qu'on habite Echirolles, mais on se sent pas tellement d'Echirolles, et c'est par la force des choses. On est coupé par un grand axe du centre d'Echirolles, finalement. C'est toute une corvée pour aller à la

Mairie quand on habite là. On se sent plus près du centre de Grenoble même." (H. 30. Les Granges)

"On pense même pas qu'il y a des trains : on a jamais eu de passage à niveau à Echirolles sauf vers le cours Jean-Jaurès mais c'est tout... Ca a été vite aménagé à cause des Jeux Olympiques". (H. 40. Village 2)

"Je n'y pense jamais qu'il y a la voie ferrée qui passe là : ça m'est arrivée d'entendre le train et d'être choquée, parce que je n'y pense pas du tout". (H. 30. Place Beaumarchais)

"L'U2 ? C'est bizarre, je ne m'en rends pas compte, je la saute ici, sur le pont..." (F. 50. Les Essarts)

En fait, la notion de coupure est une notion abstraite. Elle n'est utilisée que par des personnes ayant une vision externe, et qui ne font que rarement l'expérience du franchissement. En ce sens, elle joue pleinement son rôle imaginaire de frontière d'espaces, de limite de zones ou de justification à des transgressions de l'espace cadastral. Pour les habitants de la Villeneuve d'Echirolles qui développent une pratique de Grenoble, l'U2 et la voie ferrée sont un repoussoir qui légitime leur tropisme. Mais pour les Echirollois qui traversent quotidiennement cet axe, il n'y a plus sensation de séparation ; seule demeure la curiosité liée à un train qui pousse la discrétion jusqu'à oublier ses passages à niveau.

Ces deux axes Nord-Sud et Est-Ouest ne semblent pas dans le vécu aussi étanches que le plan de ville le laisse apparaître. D'autres coupures, moins tranchées physiquement mais aussi profondes, peuvent lézarder le territoire communal et sous-tendre d'autres modes de mise en place du puzzle.

"Il n'y a pas longtemps, ils ont refait tous les carrefours, tout d'un coup. Bien sûr, c'est peut-être pour la sécurité des gens, mais je conduis pas moi... Ca fait grande ville, c'est des carrefours qui sont plus pour des grandes villes". (F. 30. Place Beaumarchais)

"Je n'aime pas la façon dont est fait Echirolles. On ne peut pas se promener". (F. 50. Domaine Jean-Jaurès)

Pour les piétons, pour les cyclistes, ou pour d'autres sous-groupes épisodiques du même ordre, le découpage de la ville reçoit chaque fois des critères spécifiques qui établissent autant de seuils familiers ou rares, aisés ou problématiques. A la notion de coupure est fortement liée la densité de la circulation ; et la fluidité de celle-ci renvoie directement à une différence avec l'image de la ville :

"Vers la Piscine, la Poste, il va y avoir encore des constructions. C'est pas terminé ; on s'en accomode mais on sait que ça ne va pas rester aussi aéré. C'est pas encore la ville, on a jamais de problème pour circuler". (H. 40. Village 2)

Pour mieux illustrer les découpages sur-mesure dont est l'objet d'Echirolles, on peut évoquer l'exemple de l'une des interviewés qui superpose sa vision de la ville à l'implantation du réseau de bus. L'appréciation d'un quartier est fonction de sa proximité des arrêts, et les images commentées ont toujours pour limites le cadre rectangulaire des vitres d'un car, comme en témoigne le montage suivant :

"Moi je ne me déplace qu'en bus ou en trolley. /.../ C'est un coin où j'aimerais habiter, parce qu'il y a l'arrêt des cars pas loin. /.../là c'est le 15 qui passe. / .../ Je prends le 13 ou le 16 et je passe juste à côté. / .../ Je prends le 1 pour aller voir ma

fille et le 13 pour aller en ville. / .../ le Village 2 ? Non, par là-bas, je connais pas. Je ne sais même pas si les bus y passent !" (F. 65. Le Rondeau)

x x
 x

Les réactions des interviewés par rapport à la question du centre ne concernent que l'état de leur perception au moment de la passation des enquêtes, et ne portent pas sur le projet de centre-ville auquel seulement quelques personnes font référence. Nous n'avons d'ailleurs posé aucune question sur un aménagement futur puisque tout notre propos était bien de cerner des images et des pratiques actuellement vécues à Echirolles. De ce fait, les interventions à ce sujet ne concernent pas une zone précise, ni un système architectural, ni même un rassemblement de fonctions, qui garantirait l'identité d'un centre-ville. Mais lorsque les Echirollois se questionnent à ce sujet et en l'état actuel de la commune, leurs interrogations nourrissent directement le débat sur les raisons, les attentes et les fonctions d'un centre-ville.

Un des éléments forts de cet ensemble de commentaires est le doute. Doute sur l'existence d'un centre dans l'Echirolles actuel, et doute sur la capacité d'Echirolles à avoir un centre. Présent de manière variable

selon les entretiens, ce caractère pèse sur toute la question. Et, à partir de cette incertitude multiforme, plusieurs attitudes se manifestent.

· "Je sais pas si Echirolles a un centre ; sa disproportion, son étendue... je crois pas qu'il y ait un centre. On sait même pas où le situer./.../

Un centre c'est là où tout est regroupé, aussi bien l'administratif que le reste ; il y aurait par exemple des cinémas. Ce qui manque aussi, c'est une salle de regroupement ; il n'y a que des m² sociaux. Mais par exemple, pour un mariage, un baptême ou pour faire la java, la fête, il n'y a rien". (H. 50. Place Beaumarchais)

"Avant, le centre c'était Echirolles le Village. Après, ils ont fait La Viscose. Ca fait un autre centre, de l'autre côté du cours Jean-Jaurès. On disait toujours : Echirolles ou La Viscose. Maintenant, comme c'est à peu près tout confondu, je vois pas un centre proprement dit". (H. 70. Le Village)

"Je sais pas si on peut parler d'un centre d'activités... je vois plutôt plusieurs pôles ; et la Villeneuve en est un. Chaque quartier a son centre. Il y a une centre social dans chaque quartier".
(H. 30. Les Granges)

"Pour moi, il y a deux centres à Echirolles : la Mairie et les rues environnantes et ici, le coeur de la ZUP. Mais je pense que chaque quartier a un petit coeur aussi. Si on prend La Luire, La Luire a aussi son centre". (F. 30. Surieux)

Devant la difficulté à repérer un centre-ville évident, se produit un changement d'échelle et l'unité glisse de la commune aux quartiers. Chacun d'eux devient espace spécifique, établissant son identité en un

lieu-centre, qui joue son rôle référentiel sans difficulté mais n'équivaut jamais à un centre-ville. La ville prend alors la forme d'une fédération de quartiers qui ne se symbolise pas dans l'espace en un lieu spécifique, mais démultiplie sa centralité organisatrice en autant de pôles qu'il y a de quartiers. Dans cette configuration aucun centre n'est fédérateur ; et chacun limite sa zone d'influence à son secteur propre. Aucun n'a alors véritablement la capacité à être pleinement centre-ville, même s'il peut en comporter certains éléments nécessaires. C'est dans une telle perspective que le cours Jean-Jaurès aux alentours du magasin Feu-Vert peut être perçu comme une bonne imitation :

"Le centre, moi, je le vois ici, vers Feu-Vert, mais plus au Village ni à la Mairie". (H. 50. La Ponatière)

"Le centre, c'est du côté où il y a Feu-Vert, sur la grande avenue ; il y a plus de commerces". (H. 30. Place Beaumarchais)

"Le centre, c'est la Mairie, en général. Mais mon centre à moi c'est ici. Je ne vais que là où je suis obligée d'aller. Ça ne m'intéresse pas. Rien ne m'attire. Ici, ç'est une ville qui, à 7 heures du soir, est morte". (F. 50. La Ponatière)

Autre attitude née du doute, après l'atomisation des centres par quartier la référence à la tradition. Le Village retrouve alors toute sa dimension de fondateur d'Echirolles et d'origine chronologique, même si on ne lui accorde pas non plus la qualité de centre-ville :

"Le centre, c'est l'ancienne Mairie. C'est l'ancien Echirolles qui est Echirolles. On a la Mairie, on va faire tous ses papiers là-bas. La Villeneuve par exemple, pour nous, on ne pense pas qu'elle fait partie d'Echirolles". (H. 65. La Viscose)

"Le centre, c'est là, vers l'Eglise, le Village ; il y a l'Eglise, la Mairie, la salle de cinéma où l'autre jour il y a eu une fête pour les retraités. Il y a le Marché..."(F. 65. Le Village)

"On n'a pas de centre comme dans une grande ville, comme la Place Grenette à Grenoble. Ce serait bien qu'on ait une grande place où se promener, pour sortir, s'habiller un peu, parce qu'à Echirolles, on ne s'habille pas...Le centre, c'est la Mairie, l'Eglise mais après la messe c'est terminé, il y a pas un chat, c'est triste".
(F. 40. Village 2)

"C'est l'Eglise, la vieille Mairie et tout ça. C'est le centre, ça a toujours été comme cela, comme quand on a acheté.
Dans la partie centrale, j'aimerais bien qu'ils laissent quelque chose de vide ; mais je suppose que ça doit pas être possible ; pourtant regardez l'invasion qu'on a de tous côtés..." (F. 60. Le Mas Fleuri)

Le centre devient le lieu où tout a commencé, mais où, à l'évidence, il ne se passe pas ce qui en ferait véritablement un centre-ville. Ici encore, des éléments existent pour cela, nécessaires mais insuffisants, comme le passé par exemple, mais qui, dans le Village, prend plutôt l'allure d'une survivance rurale que de l'Histoire.

Les deux attitudes que nous venons de décrire, "chaque quartier a son centre" et le village - origine, sont liées au double doute quant à l'existence et à la capacité d'un centre-ville proprement échirollois. Une autre attitude tranche très nettement cette question :

"Pour moi, Grenoble c'est le centre ville et Echirolles, c'est Carrefour et Casino". (H. 40. Place Beaumarchais)

"Si on dit qu'on va en ville, c'est toujours à Grenoble. Il y a plus de magasins, plus d'animation". (F. 65. La Ponatière)

"Echirolles, c'est la banlieue. En ville, pour nous, c'est même pas les boulevards, c'est la Place Grenette ! Le centre c'est Grenette !" (F. 50. La Ponatière)

"Vous dites banlieue ? Je me sens autant Grenobloise qu'Echirolloise. Peut-être même plus. Le Centre-ville, pour moi, c'est toujours la Place Grenette. J'ai l'impression qu'à l'avenir, Echirolles, Fontaines, Saint-Martin d'Hères, tout ça, ça sera Grenoble. Ce sera une seule ville avec des arrondissements". (F. 50. Place Beaumarchais)

L'échelle s'est inversée dans l'autre sens, et c'est tout le puzzle échirollois qui devient l'une des pièces du grand puzzle de l'agglomération grenobloise. Le répertoire des qualités d'un centre-ville se diversifie et nous pouvons retrouver plusieurs figures déjà évoquées, notamment celles de la place publique et de la vie pratique qui s'entremêlent ici. Ce qui frappe, c'est qu'une fois encore, toutes les paroles sur le centre-ville ne relèvent pas d'une rationalité fonctionnelle mais sont de l'ordre du désir, du plaisir. Il y a là présence de la véritable vocation d'une ville à être ville, c'est à dire nature humaine et urbaine confondues pour lesquelles l'échange est au coeur de la dynamique sociale.

Le centre est à tous. Il confère à chacun son identité en conciliant toutes les oppositions et en permettant toutes les divergences. Lieu du passé et du promeneur, il rayonne dans toute la ville ses images spectaculaires car le centre est aussi spectacle. Le ville se met en scène, déploie ses groupes d'acteurs et prend plaisir à se regarder.

"Si vous voulez être au courant des nouveautés, à tous les stades, il faut bien aller à Grenoble. Cours Berriat, j'aime bien, vous avez tout. /.../

Finalement, je vais quand même dans plusieurs coins d'Echirolles, sans spécialement aller chez quelqu'un. Les commerces, le médecin, le coiffeur, tout ça... Je vais quand même sur Echirolles. Mais pour moi, la ville c'est Grenoble. Je voudrais être au courant de ce que présentent toutes les vitrines, savoir ce qui se fait. La ville, c'est toutes les vitrines, c'est pour voir, pour voir plus de monde. On est mieux habillé aussi. Echirolles, c'est plus simple. On a vite vu ; on a vite catalogué le monde qu'il y a sur Echirolles". (F. 50. Les Essarts)

Dans la notion de centre-ville il y a aussi le mélange des catégories sociales, comme une vitrine ouverte aux jugements, aux convoitises, aux projections ou aux identifications. C'est un dosage subtil entre ces divers éléments et une imprégnation patiente du temps qui accrédite un centre-ville. Le Centre commercial Grand'Place n'est cité qu'une seule fois à ce propos, et de manière plutôt anecdotique :

"Le Centre-ville ? A l'heure actuelle, ce serait plus facilement vers Grand'Place, à cause des commerces. /.../Quand je vais en ville, le quartier que je préfère, c'est le quartier Berriat. Pour moi, Berriat, c'est peut-être plus le centre de Grenoble que le centre même. C'est plus chaleureux, c'est différent comme commerces" (F. 55. La Commanderie)

Dans un parcours urbain, le centre-ville est cette zone à laquelle conduisent toutes les pancartes, sans jamais que l'une d'elle ne précise au promeneur : c'est ici. Lorsque la règle du jeu s'inverse et que toute une ville précède son centre, quelle imagination lui faut-il pour concilier identité et pluralité, espace et temps, fonction et plaisir !

Dernière image de ce parcours à travers des paroles d'Echirolles, un paradoxe qui pourrait bien être un peu extensible à certains aspects d'une commune qui ne veut pas se fondre dans Grenoble, mais qui ne doit pas l'oublier :

"On rentre tous les soirs à Grenoble ; enfin l'hiver. L'été, on reste ici. Il fait quand même plus chaud qu'ici et puis la télévision, elle ne marche plus ici, à cause des tours : le voisin a été obligé de mettre l'antenne sur la maison d'à-côté. Mais on n'habite pas à Grenoble, oh là là, non ! Je vis pas à Grenoble !"
(H. 70. Le Village)

Au terme de cette visite d'Echirolles guidée par les habitants eux-mêmes, il ne faut pas conclure, et ce pour plusieurs raisons :

1° - Les quinze figures que nous avons mises à jour à travers la parole habitante ne prétendent pas être un résumé exhaustif de la situation d'Echirolles. D'autres pourraient les compléter, les nuancer ou les rendre moins actives. Mais ces figures, qui sont partagées de diverses manières par les habitants, fugitivement, durablement, superficiellement ou intensément..., témoignent d'un Echirolles imaginaire dynamique, qui joue du paradoxe, qui n'est jamais indifférent à ses transformations et qui lance ses racines vers tous les points d'ancrage possibles, de l'espace comme du temps. Cette mise en force de l'imaginaire n'est pas close et notre étude doit être envisagée comme un moment particulier ; sur des modes divers selon les figures, l'évolution intervient brutalement ou insidieusement. Certains pourront sans doute disparaître pour un temps et revenir au premier plan par la suite. A cause de tout cela, une conclusion péremptoire demeure impossible. ..

2° - Une autre raison de ce maintien en l'état, c'est le statut intermédiaire dans la connaissance de l'imaginaire auquel nous sommes parvenus : les images se sont organisées en figures, regroupées par thèmes ou encore agglomérées en "paquets" ; il resterait à construire à partir d'elles ce que sont effectivement les modes d'habiter proprement spécifiques à Echirolles. Cette étape suivante présenterait effectivement les modes d'articulation des figures entre elles et parviendrait sans doute à dégager les types d'habiter présents sur la commune. Il s'agit en fait d'une autre recherche, complémentaire de celle-ci, qui approfondirait la méthode en la poursuivant et en enrichissant ses informations, mais qui nécessite un travail que ne pouvait prendre en compte le cadre administratif de l'actuel contrat.

3° - Enfin, dernier élément propice à laisser cette présentation ouverte, nous aimerions que les habitants d'Echirolles qui le désirent, quelqu'ils soient, anonymes ou responsables, jeunes ou vieux, anciens de la commune ou nouvellement installés...puissent faire part de leurs réflexions à la lecture de ce texte qui est aussi en partie le leur ; qu'ils soient d'accord ou pas, qu'ils s'y reconnaissent plus ou moins, ou que ces figures leur inspirent des projets.

x x
- x

Dans une seconde partie, nous aimerions prendre un peu de recul par rapport à la situation échirolloise, en tentant de mettre en perspective les grandes articulations de la problématique utilisée. Les références de cette partie sont donc plus larges, mais les exemples que l'on vient d'analyser sont constamment présents en filigrane dans ce texte.

Deuxième partie :

MYTHE ET PAROLE HABITANTE

1. ESPACE ET VIE SOCIALE

Le rapport qui peut exister entre un espace perceptible, relativement facile à caractériser et à définir, et une vie sociale y afférant, plus opaque et plus difficile à appréhender, est le point de départ de toute l'investigation sociologique de la ville.

Pour bien comprendre que la question du lien entre espace et vie sociale est une des questions fondamentales de la sociologie urbaine, il nous faut revenir rapidement aux origines mêmes de l'urbanisme ou de l'urbanisation des villes.

Quand nous nous posons la question de savoir ce qui est au départ de l'urbanisme et qui continue à l'assurer, nous avons tous à la manière d'une réponse cette image qui nous vient à l'esprit : la lutte contre le taudis. Et cette réponse est juste. En effet, nous le savons bien l'urbanisme est né pour palier au chaos des villes résultant du développement de la société capitaliste industrielle. La rationalité appliquée à la production économique allait de pair avec l'irrationalité du développement urbain, et nul mieux que l'image du taudis et de ses modes de vie supposés, ne représentaient cette irrationalité, ce chaos. Si la vie sociale de toute une partie de la population des villes au XIXe siècle, c'est-à-dire le monde ouvrier, était marquée par la maladie physique et mentale, par la délinquance, par tous ces maux que résumait la tuberculose et l'alcoolisme, c'était, pensait-on, le résultat des effets du cadre de vie, c'est-à-dire de l'espace insalubre : le taudis. Le malheur des gens dépendait de leur condition d'habitation : c'est sur cette base que va se développer l'urbanisme. Dans la pensée des "urbanistes", faire le bonheur des gens, ou du moins y contribuer, c'est changer leurs conditions d'habitation, leur donner un espace plus sain, plus clair, plus grand, plus propre, c'est-à-dire, dans leur langage, un espace mieux adapté

aux besoins et aux fonctions d'un mode de vie urbain.

Que l'urbanisme se définisse comme une bonne chose en soi, parce que voulant le bonheur des gens en éliminant les taudis, soit, nous ne revenons pas là-dessus. Légion sont les propos des urbanistes depuis la naissance de l'urbanisme jusqu'à nos jours qui assimilent leur action à un humanisme (1).

Mais il nous faut surtout rappeler les effets de l'action urbanistique sur la pensée du rapport entre espace et vie sociale. Pour l'essentiel, l'urbanisme a établi un lien mécanique entre espace et vie sociale. Avec le problème qui lui est posé et qui continue à lui être posé, celui du "taudis" quelle qu'en soit sa forme passée et actuelle, l'urbanisme se définit comme un moyen d'influencer, d'éduquer, d'agir sur la vie sociale par l'intermédiaire de l'espace.

Toute l'activité urbanistique reste fixée sur la possibilité de définition et par conséquent de création "d'espaces de pratiques", c'est-à-dire d'espaces ou de lieux bâtis contenant ou induisant certaines pratiques et pas d'autres. Nous retrouvons là, la pensée fonctionnaliste pour laquelle, à une certaine analyse de besoins sociaux ou individuels, doit correspondre une fonction traduisible architecturalement.

Or c'est bien cette conception de "l'espace inducteur", de "l'espace contenant", c'est-à-dire du lien direct, automatique et univoque entre espace et vie sociale qui nécessite aujourd'hui et de plus en plus, sinon une critique du moins une réflexion approfondie, devant la difficulté que nous avons à observer ce lien à l'oeuvre. En effet, il est communément admis maintenant qu'une ville nouvelle n'entraîne pas une vie nouvelle. Quelque chose de plus existe entre espace et vie sociale qui distord, fait éclater ou transforme le lien prévu ou imaginé entre espace et vie sociale. Ce quelque chose en plus c'est, entre autres, comme nous allons le voir à travers quelques

(1) - par exemple AUZELLE, LE CORBUSIER, etc.

exemples, la "structure sociale" (c'est-à-dire la société organisée en classes sociales et en vue de l'exploitation d'une classe par l'autre), ou encore le "modèle culturel", (c'est-à-dire la conception du monde ou tout simplement du mode de vie que l'on a amené avec soi en ville, de son pays ou de sa campagne natale, de sa communauté d'origine.)

Pour ce qui est de la structure sociale qui annihile ou réduit les injonctions de l'espace, il nous faut revenir à l'exemple du taudis, le logement ouvrier du XIXe s.. Les certitudes les mieux ancrées quant à l'univocité du lien entre espace et vie sociale ne résiste pas à une analyse approfondie. En effet, alors que nous avons tous admis une fois pour toutes, que l'habitat insalubre était la cause de la "maladie", de récents travaux nous montrent que la tuberculose, par exemple, loin d'être avant tout une "maladie urbaine", était d'abord une maladie du travail, une maladie résultant de l'usure au travail, de l'exploitation capitaliste (2). Voir encore aujourd'hui dans le malaise de vivre en général un effet des conditions d'habitation avant de voir un effet des conditions de travail qui nous sont faites dans nos sociétés, c'est effectuer ce que Manuel CASTELLS (3) avait déjà dénoncé : "un déplacement vers l'urbain" des questions ou des problèmes relatifs à d'autres registres et qui ne trouveront leurs réponses que dans les seules logiques où ils s'originent. Urbaniser en ce sens, penser améliorer les conditions de vie par l'habitat exclusivement, c'est participer à la grande entreprise d'occultation de l'exploitation généralisée sur laquelle s'érige nos sociétés. Il en est ainsi de l'urbanisme, ou d'une certaine idéologie urbanistique, un peu comme de la prévention routière : si les gens se tuent sur les routes, ce n'est pas seulement et avant tout parce qu'ils n'ont pas mis la ceinture de sécurité, parce qu'ils ont la vue basse ou qu'ils ont bu du vin à leurs repas, c'est surtout, peut-être, parce qu'ils sont malheureux; et aucune prévention routière, c'est-à-dire aucune amélioration des conditions de conduite ne pourra venir à bout de ce malheur qui a ses sources bien ailleurs que sur la route.

(2) - COTTEREAU (A) La tuberculose : maladie urbaine ou maladie de l'usure du travail ? Sociologie du travail, n°2, 1978

(3) - CASTELLS (M.) La question urbaine, Maspéro, Paris, 1972

Après cet exemple où il apparaît assez clairement que le caractère physique de l'espace est moins déterminant que la structure sociale, voyons maintenant comment le modèle culturel peut être tout aussi déterminant dans les modes d'habiter, avant même l'aspect du cadre bâti.

Restons-en toujours aux origines de l'urbanisme, et pour cela référons-nous à l'Ecole de Chicago, école de sociologie urbaine qui, aux Etats-Unis vers 1920, se mit à l'étude du fantastique désordre que présentaient les villes en pleine expansion, pour tenter de le résoudre. Cette école, par l'un de ses fondateurs Louis WIRTH (4), définissait la ville comme "un établissement relativement grand, dense et permanent d'individus socialement hétérogènes". Cette définition de la ville, d'apparence minimale, restera cependant d'une portée considérable puisqu'elle régentera toute la pensée urbanistique jusqu'à nos jours encore. En effet, cette petite phrase contient les trois termes définissant la ville. Les trois caractéristiques de l'espace urbain sur lesquelles tous les urbanistes vont agir pour tenter de modifier la vie sociale. Ces trois caractéristiques de l'espace urbain mis en évidence sont :

- la dimension : la ville se présente presque toujours par rapport au village comme une vaste étendue d'habitations ;
- la densité : toujours par rapport à la campagne, l'habitat urbain n'est pas dispersé et les villes connaissent une assez forte concentration de populations
- l'hétérogénéité : enfin toute ville est assez directement comprise comme un regroupement des diverses fonctions sociales, comme un ensemble fait de plusieurs groupes socio-professionnels, de plusieurs cultures ou nationalités plus ou moins en rivalité.

Et la question qui nous vient à l'esprit immédiatement est celle-ci : quel est l'urbaniste qui ne pense pas agir sur la dimension des villes, des quartiers ou des unités d'habitation, sur la densité des habitants, sur l'hétérogénéité.

(4) - WIRTH (L.) Urbanisme as a way of life, (1938)

des fonctions et des rôles sociaux, pour tenter d'harmoniser la vie sociale ? N'a-t-on pas cherché toujours à résoudre un problème d'anomie ou de délinquance en agissant sur la dimension des ensembles d'habitations, "en faisant plus petit" par exemple ? N'a-t-on pas cherché, toujours dans les processus d'urbanisation, une densité sociale ou morale à travers la densité physique, en "faisant dense" pour faire urbain par exemple ? Enfin n'a-t-on pas cherché à concilier nationalités différentes, émigrés et français, et groupes socio-professionnels différents en les mélangeant dans un même ensemble ou dans un même immeuble ?

N'a-t-on pas cherché, suivant le cas, à faire petit ou grand, dense ou espacé, homogène ou hétérogène, afin de résoudre des problèmes sociaux majeurs comme la délinquance, l'incommunicabilité entre voisins, la non-participation, l'indifférence généralisée ? N'a-t-on pas cherché à agir de la sorte en urbanisant, en oubliant que le malaise d'habiter était avant tout un malaise de vivre qui avait ses origines bien en-deçà de l'habitat et de son aspect physique.

Reprenons ici l'exemple imaginé par Jean REMY (5) d'un modèle culturel valorisant l'intimité, le repli sur soi, et faisant ainsi de la famille un isolement salutaire. Cela peut très bien être le cas d'une famille d'émigrés polonais, ou bien encore de familles françaises déçues par l'engagement politique par exemple. Comment ce type de famille, ce modèle culturel, s'il vit dans un immeuble collectif va-t-il percevoir des relations de voisinage prévues comme inéluctables par l'espace, c'est-à-dire par l'existence de couloirs ou de coursives communes, de cheminements obligés, de lieux de rencontres inévitables (ascenseurs, arrêts d'autobus, parking, jardin collectif, etc.) ? Un mode de vie valorisant la famille comme isolement va percevoir la densité physique conçue et prévue par l'urbanisme comme une menace. Il vaudrait mieux que ce type de famille vive dans des maisons individuelles séparées par des jardins, et, comme c'est souvent le cas, on verrait ces familles renouer

(5) - REMY (J.) VOYE (L.) La ville et l'urbanisation, Duculot, Gembloux, 1974

des liens de voisinage alors qu'elles les percevaient comme une menace dans un espace plus dense. Ce cas, fort répandu d'ailleurs, illustre à quel point le modèle culturel fait éclater le lien que l'on pouvait croire univoque entre espace et vie sociale, la densité physique n'entraîne pas automatiquement une densité sociale. Elle peut même induire l'effet inverse suivant la détermination du modèle culturel. De toutes façons il est aisé aujourd'hui d'observer d'une manière générale que la proximité spatiale entre les gens n'entraîne pas automatiquement, loin de là, une proximité sociale, mais au contraire une distance sociale (6).

Nous pourrions également évoquer l'hétérogénéité prévue dans des villes neuves. Nous voyons la plupart du temps non pas se réaliser l'échange et l'harmonie souhaités, mais surtout s'accroître les rivalités, les frustrations et le racisme, et progressivement s'opérer une reconstitution "spontanée" de l'homogénéité dans les zones d'habitations ou dans les montées d'immeubles, par nationalités et par groupes socio-professionnels.

S'agit-il ici d'échec de l'urbanisme, comme il est si commun de l'entendre prononcer çà et là aujourd'hui ? Avant de répondre à cette question il nous faut la disséquer car celle contient implicitement plusieurs questions aux significations différentes. Répondre directement par oui, par non, ou par les deux à la fois, c'est non seulement apporter une seule et même réponse à un problème qui comporte plusieurs facettes, mais c'est également ne pas comprendre l'idéologie qui sous-tend une telle question, ne pas voir le lieu à partir duquel seulement elle peut être posée.

- Premièrement, on entend par échec de l'urbanisme soit l'incapacité de l'urbanisme à appréhender les besoins, les aspirations, les modes de vie des habitants potentiels, soit si l'urbanisme a atteint cette étape, celle de la connaissance des besoins, l'incapacité qu'il a de traduire fonctionnellement, dans l'espace, cette connaissance acquise. En ce sens,

(6) - CHAMBEREDON (J.C.), LEMAIRE (M.), Proximité spatiale et distance sociale : les grands ensembles et leur peuplement, Revue française de sociologie XI, 1970, 3-33

dans l'un ou dans l'autre cas, l'échec apparaît comme provisoire, appelé à être dépassé par une série d'expérimentations perfectionnantes en matière d'habitat. Dans cette perspective le bien-fondé de l'urbanisme n'est nullement mis en question, ni même sa capacité à faire le bonheur des gens, c'est à dire sa puissance d'action sur leur vie sociale par l'intermédiaire de l'espace.

Mais il se peut aussi que tout en continuant à croire au pouvoir de l'urbanisme, c'est à dire à sa capacité d'infléchir la volonté des habitants, on ne croit plus à son bien-fondé et, qu'au contraire, on puisse voir à l'origine de l'urbanisme, une expression des tendances morbides de nos sociétés. Telle va être la deuxième interprétation que l'on donne très souvent à la notion d'échec en urbanisme.

- Deuxièmement, dans cette question de l'échec de l'urbanisme, il est maintenant souvent sous-entendu que l'urbanisme loin de faire le bonheur des hommes et sous couvert de cet objectif idéologique, est, au contraire, responsable, le premier responsable même, de leur malheur. L'urbanisme serait en ce sens, une machine disciplinaire enfermant les gens dans un carcan fait de besoins et de fonctions, les réprimant en rationalisant leurs désirs (7). Dans cette optique, les habitants ne peuvent apparaître que trop bêtes ou assez fous, ou encore suffisamment masochistes pour consentir à vivre dans leur ville ou quartier-prison. Et d'une certaine manière parler d'urbanisme repressif c'est mépriser les gens. C'est toujours croire à une toute puissance de l'urbanisme et à une impuissance des habitants. Ce n'est même pas voir, quand on croit à l'efficacité de l'urbanisme, comme le fait remarquer J. DREYFUS, que la vie sociale échappe au carcan de la rationalité répressive, que le désir fuit de toutes façons de toutes parts.

(7) - DREYFUS (J.) La ville disciplinaire, Ed. Galilée, Paris 1976

Ces deux contenus différents qui constituent communément mais essentiellement la question de l'échec de l'urbanisme ont ceci en commun cependant, de croire à la puissance de l'urbanisme pour le bonheur des hommes dans un cas ou pour leur malheur dans l'autre. Aucune de ces deux optiques si inverses qu'elles soient, ne remettent en cause la détermination de l'espace, sa capacité qu'il aurait d'agir directement sur la vie sociale pour le meilleur ou pour le pire. Aucune de ces deux réflexions sur l'urbanisme ou l'urbanisation des villes, c'est-à-dire le réaménagement des villes suivant le discours fonctionnel, hygiéniste ou économiste, n'envisagent qu'habiter résulte d'une pluralité causale dont l'espace n'entre que pour une faible part. Ainsi, poser le problème de la non lisibilité du lien mécanique entre espace et vie sociale en terme d'échec, c'est rester enfermé dans l'idéologie de l'espace inducteur ou contenant des pratiques définies et ne pas voir que ces pratiques, l'acte d'habiter, dépendent aussi et surtout de multiples logiques qui ont leur source bien ailleurs que dans l'espace construit. Autrement dit, il n'y a pas à proprement parler d'échec de l'urbanisme ; il y a surtout illusion de penser voir un jour, pour les théoriciens du bonheur des gens ou, tout de suite, pour les théoriciens de leurs malheurs, un lien mécanique entre espace et vie sociale.

L'espace ne détermine pas un mode de vie, un mode d'habiter. L'urbanisme ou l'architecture ne sont pas les facteurs décisifs du bien vivre ou même du bien habiter. On pourrait même dire plus, il ne sert à rien de réfléchir au bonheur ou au malheur des gens dans l'espace, ou plus précisément par l'espace.

2. L'APPROPRIATION DE L'ESPACE

Chercher le lien mécanique entre espace et vie sociale, ne pas admettre tout ce qui les sépare, c'est s'empêcher de comprendre l'acte d'habiter lui-même. L'espace dans ce qu'il a de perceptible directement n'est pas significatif de la vie sociale ou de l'habiter. Entre espace et vie sociale, il y a tout ce qu'on peut appeler l'appropriation, c'est à dire l'usage ou les pratiques et qui varient suivant les individus. Autrement dit, pour bien s'engager dans la voie permettant d'appréhender, autant que faire se peut, l'habiter ou les modes d'habiter, il faut d'abord se dire, à partir des divers constats que nous avons rappelés, qu'il n'y a pas d'espaces de pratiques mais des pratiques d'espaces. Nombreuses sont les enquêtes dont participe la nôtre, qui montrent que les habitants "imaginent" leur ville, leur quartier, leur espace. Ce qui signifie que les habitants, malgré tous les discours rationnels sur les besoins et les fonctions, taillent à leur convenance dans le tissu continu des villes un espace imaginaire revêtant leurs pratiques de citoyens. Soit ils rétrécissent ou amputent carrément l'espace urbain de pans entiers de sa réalité matérielle, soit, à l'inverse, ils l'élargissent à certains endroits, grossissant, au regard de l'échelle, certains lieux ou amplifiant certains détails qui peuvent même passer inaperçus pour l'urbaniste ou l'architecte. Une chose est la ville sur le plan, autre chose est la ville dans la pratique des habitants et dans leur vécu. Du plan au vécu, la ville subit une déformation imaginaire qui n'est ni mensonge, ni illusion, mais surtout signification de l'acte ou de la pratique d'habiter. Cette déformation est l'autre nom de l'appropriation. L'éthologie nous montre que l'appropriation de l'espace est ainsi non seulement "marquage" mais également transformation et adaptation pour soi d'un espace proposé aux habitants et qui l'investissent. C'est donc plus cet intermédiaire, l'appropriation de l'espace, que l'espace lui-même qui est significatif de la vie sociale ou de l'acte d'habiter. Il y a ainsi un travail de transformation imaginaire

de l'espace, une véritable alchimie habitante (8) que la recherche du lien directe entre espace et vie sociale nous empêchait de comprendre, et qui constitue l'acte d'habiter lui-même.

Appropriation ou transformation "imaginaire" comme intermédiaire entre espace perçu et vie sociale inconnue parce que l'appropriation de l'espace ne consiste pas et ne se réduit pas à abattre les cloisons dans un appartement, par exemple, ou encore à couvrir les murs de graffitis, à renverser les clôtures et à faire son propre chemin sur une pelouse à côté des allées prévues. L'appropriation ne se réduit pas à ce qui est directement visible ou lisible dans l'espace ; elle ne se limite pas aux seules transformations ou dévastations perceptibles. L'appropriation de l'espace est un travail habitant beaucoup plus vaste dont les graffitis et les pas sur le gazon ne constituent qu'un rappel, qu'un signe, qu'une expression symbolique, qu'un affleurement d'un phénomène dont la plus grosse et essentielle partie reste cachée, invisible directement, bien que plus significative de l'appropriation de l'espace et par là même de l'habiter. Il nous appartient ainsi de rechercher cette face invisible et si importante de l'acte d'habiter, c'est-à-dire l'imaginaire habitant. S'il n'y avait pas tout cet aspect imaginaire de l'appropriation de l'espace - et qui en constitue la partie majeure comme la partie immergée d'un iceberg - autrement dit, si l'appropriation se réduisait aux seules traces matérielles perceptibles, et si pauvres il faut bien le dire, alors l'acte d'habiter, la vie sociale serait directement lisible et saisissable par l'espace ainsi transformé,

(8) - et l'alchimie se définit bien comme une action imaginaire de l'homme sur la matière en vue de se découvrir (lui-même) dans son être le plus profond (le Soi).

même si peu transformé. On retomberait alors une fois de plus, et de manière perverse, dans cette idéologie du lien mécanique entre espace et vie sociale. Or, il est bien acquis maintenant que, de quelque manière que ce soit, la vie sociale ne peut se lire directement et donc être contenue dans l'espace perceptible ; elle reste toujours en-deçà ou au-delà de l'espace, elle ne se donne que très peu à l'espace. L'appropriation c'est ainsi l'usage pour soi de l'espace qui occasionnellement peut être en partie révélée et donc perçue par l'usure ou l'abus de l'espace. L'aspect caché, l'aspect invisible de l'appropriation de l'espace, c'est-à-dire l'activité imaginaire de l'acte d'habiter, n'est pas pour nous une hypothèse de travail ou une spéculation, mais bien plus une conclusion logique résultant de l'observation.

L'usage de l'espace significatif de l'habiter doit donc être cherché dans l'imaginaire des habitants. L'espace qui leur est proposé, définissant différents lieux relatifs à différentes pratiques, à différents usages, va être pris en charge par leur imaginaire pour être déformé, transformé, marqué suivant une logique autre que celle du découpage fonctionnel, afin que se produise une adaptation de l'espace à leurs différents modes d'habiter. Autrement dit, les différents modes d'habiter seront saisissables, non pas par l'observation et en lecture directe, mais dans l'adaptation imaginaire de l'espace à leurs modes de vies que les habitants effectuent. L'adaptation est l'autre nom de l'appropriation et, en effet, s'approprier un espace signifie l'adapter à son mode de vie. L'adaptation effectuée imaginairement par les habitants, l'adaptation que nous avons constatée dans l'imagination des habitants, constitue un redoublement spatial de l'habiter. L'adaptation de l'espace n'étant qu'en partie seulement et souvent même jamais physique, par destruction ou usure, sa vitalité demeurera essentiellement imaginaire.

L'espace imaginé par les habitants, l'espace approprié, l'espace adapté à leurs modes de vies, leurs modes d'habiter, demeure cet invisible

intermédiaire dans les villes entre espace perceptible et vie sociale inconnue. L'habiter lui-même se définit par conséquent comme un espace intermédiaire entre l'espace perceptible et la vie sociale inconnue. L'espace imaginé redouble l'habiter et réciproquement. Il s'est agi pour nous de dévoiler, de recueillir, de cerner et de préciser cet espace imaginé pour parvenir à définir l'habiter ou plus exactement pour parvenir à dégager les différents modes d'habiter. L'homme imaginant, l'habitant se représentant, par l'espace perçu qu'il déforme, son vécu, son mode de vie, sa vie sociale, son habiter, est loin d'être un homme malade ou un homme peu ancré dans la réalité. L'imagination de l'homme, et c'est ce qui le différencie de l'animal, est significative de sa vie psychique toute entière. L'homme se réfléchit dans son imagination ou dans les produits de son imagination. L'image que l'homme se fait de sa vie, de sa ville, et de bien d'autres choses encore, n'est ni un mensonge, ni un débridement de la raison et encore moins une pathologie. Enfin, l'image n'est pas non plus morte copie de la réalité perçue. L'image renvoie toujours et avant tout à un signifié vécu. Écoutons ce qu'en dit le spécialiste européen de l'imaginaire, Gilbert DURAND : "L'imagination est dynamisme organisateur... Bien loin d'être faculté de "former" des images, l'imagination est puissance dynamique qui "déforme" les copies pragmatiques fournies par la perception et ce dynamisme réformateur des sensations devient le fondement de la vie psychique toute entière" (9).

Redoublement de l'habiter dans l'espace imaginé, telle est non seulement la définition de l'appropriation de l'espace mais également la condition de cette appropriation. Si l'espace approprié, adapté aux habitants, est un espace imaginé, inversement un habitant ne s'approprie et ne s'adapte et par conséquent ne s'intègre dans un espace donné (ville, quartier, immeuble par exemple) qu'à la condition qu'il imagine

(9) - DURAND (G.) Les Structures anthropologiques de l'imaginaire, Bordas 1969, p.26

ou qu'il puisse imaginer cet espace. L'espace n'a de réalité pour un habitant que si celui-ci l'imagine. En effet, seul l'espace imaginé est un espace vécu puisque l'image renvoie à un signifié vécu, puisque l'espace imaginé est une réforme ou une déformation de l'espace perçu, une prise en charge par l'imaginaire pour signifier le vécu habitant. Et quelle est la réalité de l'espace pour un habitant si ce n'est l'espace tel qu'il le vit ? Seul l'espace vécu est pour l'habitant l'espace réel. La seule réalité que l'habitant confère à l'espace est celle qui signifie ou redouble son vécu. Autrement dit, seul l'espace imaginé est l'espace réel de l'habitant. Il n'y a pas de réalité unique et première de l'espace à laquelle l'habitant se confronterait. La réalité de l'espace est donnée par l'acte d'habiter et précisément par "l'imagination habitante". L'imaginaire n'est donc pas déréalisant de l'espace, au contraire, il lui confère sa réalité, multiple, contradictoire, c'est-à-dire en rapport avec l'acte d'habiter. Et l'on ne saurait saisir une autre réalité de l'espace que celle produite par l'habiter. Comme le dit Pierre SANSOT, la réalité de l'espace et des villes en général s'estompe quand l'imaginaire s'affaiblit (10).

L'individu imaginant fortement son espace est un individu très intégré. L'espace perceptible lui donne suffisamment de liberté pour qu'il y réfléchisse sa vie spatialement. L'individu intégré est un individu pour qui l'espace a une réalité puisque sa vie s'y investit en se réfléchissant. Il redouble par son verbe, par ses actes, ses comportements et sa parole, l'espace qu'il imagine c'est-à-dire la seule réalité de l'espace pour lui. L'étranger, au sens très large du terme, celui qui ne s'adapte pas, qui ne s'approprie pas, qui n'est pas approprié à un espace, est justement celui pour qui l'espace qu'il traverse ou occupe n'a pas vraiment de réalité. Tout lui semble décor, spectacle, simulacre,

(10) - SANSOT (P.) La poétique de la ville, Klincksieck, Paris 1973

L'espace et son double, Le Champ urbain, Paris, 1978
(en coll.)

parce que sa vie, son mode de vie n'y est pas réfléchi, redoublé, amplifié par les choses et les autres. L'étranger est celui qui ne parvient pas à investir sa vie dans le monde qui se présente à lui et par conséquent à imaginer ce monde comme réalité de sa vie, de la vie. En restant étranger au monde et aux autres, il reste également étranger à lui-même. L'étranger est l'homme pour qui le réel n'existe pas (11).

Prenons un exemple, celui de la fréquentation des bistrots ou des cafés. On sait que ceux-ci sont typés, qu'ils connaissent chacun certains "types" de clients. La fréquentation des bistrots est liée à l'habitude : on s'habitue à un bistrot et pas à un autre, on se l'approprie, et l'on est approprié - adapté, intégré - à ce bistrot. Le phénomène de l'habitude est d'une importance considérable ici. Il ne s'agit pas, loin de là, d'une répétition automatique et insensée et par là même morbide. L'habitude, et seulement elle, est créatrice d'ambiance, du type qui seul définit et singularise un bistrot. Seuls les habitués font le bistrot, le font être. En effet, nos bistrot peuvent se ressembler dans leur aspect physique, ils sont cependant si différents, si singuliers dans l'imaginaire qui leur est attribué par les habitués, ce que l'on appelle communément l'atmosphère, l'ambiance, ou encore l'esprit qui s'y dégage, un imaginaire ou un esprit de lieux en quelque sorte, mais au sens d'une micro-culture, celle apportée - créée - par les clients et non pas l'espace lui-même, c'est - à - dire, celle de l'habitude . L' image

(11) - L'étranger : quand chacun de nous se trouve en situation d'être étranger à ce qui nous entoure, dans un autre pays que le nôtre, bien sûr, mais surtout chez nous-même, dans un groupe que nous ne connaissons pas et qui ne nous reconnaît pas, nous nous mettons à vivre sur le mode schizophrène.

des "piliers de bistrot" nous signifie bien que le bistrot ne tient, n'a de réalité que par ses habitués (qui ne sont pas forcément alcooliques, les alcooliques souvent errent de bistrot en bistrot) qui font être le bistrot en le signifiant plus que ses murs. L'habitude d'un bistrot est donc un véritable rituel lié à l'imaginaire qui se dégage de celui-ci : l'habitude, les habitudes des clients, définissent l'espace imaginaire du bistrot par lequel seul il existe. L'habitué, le client connu et qui se reconnaît dans l'ambiance de son bistrot, est celui qui redoublera, à la manière d'un mime, par ses gestes et ses comportements, à la manière d'un rite par conséquent, ce qui définit le bistrot, c'est-à-dire son type, son espace imaginaire ou encore sa micro-culture.

Pour un observateur, le cadre physique du bistrot s'estompe assez vite et la seule réalité qui apparaît est celle de son ambiance singulière. Il assistera alors à un redoublement réciproque entre l'habitué des lieux et les lieux eux-mêmes. L'habitué redoublera le bistrot comme le bistrot redoublera la personnalité de l'habitué. Très vite l'observateur ne saura plus lequel, de l'habitué ou du bistrot, se sera adapté à l'autre, lequel se sera approprié l'autre. C'est ici qu'apparaît alors toute l'ambivalence de la notion d'appropriation : s'approprier c'est aussi être approprié, non pas à un espace physique perceptible, mais à l'espace imaginaire, intermédiaire entre espace matériel et vie sociale inconnue et imperceptible, qui prédomine et qui se dégage d'un lieu. S'approprier un espace, c'est mimer son ambiance, c'est redoubler l'imaginaire des lieux par son mode de vie.

Récapitulons et faisons le point méthodologique :

- S'approprier c'est imaginer ("déformer") un espace perceptible
- C'est créer ainsi un espace imaginaire (une micro-culture)
- Être approprié c'est mimer (redoubler) l'espace imaginaire, c'est participer à la micro culture existante.

- Etre intégré, c'est-à-dire participer à la vie sociale des lieux, c'est donc mimer, redoubler par ce que l'on est, l'espace imaginaire de ces lieux et qui fait ces lieux.
- En effet, l'espace imaginaire est bien cet intermédiaire entre espace perceptible et vie sociale inconnue laquelle cependant produit ces espaces imaginaires (la culture), ou "déformés" par rapport à l'espace perceptible, pour se signifier.
- Enfin, les images telles que nous les concevons sont, sinon des symboles à proprement parler, du moins des "images symboliques". Les espaces imaginaires que nous recueillons par la parole des habitants ont qualité de culture ou de formes symboliques parce qu'ils sont en quelque sorte "épiphaniques". Ils reconduisent à une vie sociale habitante indicible autrement ou, encore, ils sont des signifiants ayant la vertu de faire apparaître un signifié - cette vie sociale habitante - insaisissable autrement. Le symbole se définit comme une image dont le signifiant n'est pas arbitraire ou "coupé" du signifié comme dans le signe linguistique, mais entretient avec le signifié une relation naturelle ou de ressemblance. Dans le processus symbolique, contrairement au code en général, le signifié n'est pas donné avant le signifiant et il n'existe pas en dehors de celui-ci, se manifestant avec le signifiant seulement, de manière simultanée.

Ainsi, l'étranger dans un bistrot ne sera pas celui qui sera différent de race ou de nationalité ; les bistrots sont relativement cosmopolites. L'étranger sera surtout celui qui par son comportement et ses gestes ne répètera pas, ne redoublera pas le bistrot, comme l'habitué qui le fait si aisément. L'étranger reste celui qui ne s'approprie pas

ou qui n'est pas approprié à l'espace imaginaire du bistrot. L'étranger est celui qui demeure à côté de la réalité d'un bistrot si difficilement perceptible et qui par conséquent la menace, car il ne le fait pas être par sa personne. L'étranger déferle toujours dans un espace. Il se fera remarquer pour cela et uniquement pour cela. L'étranger est celui qui tranche, non pas avec le caractère physique de l'espace, mais avec l'imaginaire bien typé d'un bistrot, cet espace intermédiaire qui relègue non seulement l'aspect physique de l'espace mais également celui des clients.

L'habiter, qui n'a de sens que comme appropriation d'un espace, et la vie sociale en général, se donnent malaisément à voir. La réalité de l'habiter ne nous est qu'indirectement saisissable, par l'imaginaire. Il s'est agi pour nous, par conséquent, de recueillir cet imaginaire des habitants et plus précisément, cet imaginaire habitant, en récoltant les images produites par les habitants eux-mêmes et contenues dans leur parole ou leur verbe. Il n'y a donc pas, nous le répétons, de réalité première de l'espace, coupée de l'habiter, contenant et déterminant certaines pratiques d'habiter que, par la suite, l'acte d'habiter lui-même, les usagers, viendraient comme pervertir et dégrader. Les habitants ne sont pas à éduquer ou à assister pour qu'ils découvrent enfin un espace primordial qu'on leur proposerait. Les habitants sont les créateurs mêmes de la réalité de l'espace. Il n'existe pas de réalité première sur laquelle se grefferait un imaginaire à la manière d'un débordement. Mais, à l'inverse, il n'y a d'abord que de l'imaginaire constitutif de la réalité. Et comme il existe différents types d'imaginaire en fonction de différents modes d'habiter possibles, il y aura différentes réalités de l'espace. Il y a ainsi, par exemple, la réalité de l'espace telle que

le concepteur l'imagine, celle aussi qu'imagine le politique qui veut agir sur la vie sociale, celle enfin qu'imagine l'habitant. D'une manière générale, il n'existe de réalité, de matière ou de "nature" qu'anthropologisée, c'est-à-dire prise en charge par l'homme pour qu'elle le signifie. Et, en effet, à propos de l'espace, posons-nous la question de savoir s'il nous est possible de dire objectivement, de manière neutre et distanciée pour que cela fasse l'unanimité, ce qu'est un espace que l'on perçoit, ce qu'est sa réalité première ou ultime valable pour tous. Est-ce seulement possible de définir sans "intérêt" de notre part, c'est-à-dire sans subjectivité, sans imagination, la réalité de ce que l'on perçoit ? Toute la physique des particules aujourd'hui semble dire qu'il n'y aurait pas de science sans conscience, c'est-à-dire de connaissance de la matière séparée de l'homme (12). Les questions posées par l'homme à la matière induisent les réponses de la matière. Les physiciens font apparaître différentes versions de la réalité de la matière en fonction de leurs questions, de leurs instruments de mesure, de leur technique d'observation. Une phrase résume aujourd'hui cette attitude scientifique "nouvelle" ; les physiciens disent : "les particules ont une tendance à exister". Il ne faudrait pas voir, par là, un regain du vicil idéalisme pour lequel la matière ou la nature ne compte pas dans la compréhension de l'homme, pour lequel seules les idées, les théories, l'esprit peuvent rendre compte de l'homme. On pourrait voir tout au plus une réactualisation de l'idéalisme dans une démarche scientifique qui tend à concilier ou à reconcilier matérialisme et idéalisme. Cette voie nouvelle ouverte aujourd'hui dans les sciences est celle qui découvre "l'imaginal" ou espaces imaginaires produits par les hommes. L'imaginal est, selon Henri CORBIN (13), cette conception ou cette vision du monde et de la société intermédiaire ou un troisième terme entre la matière et l'idéal, le corps et l'esprit, l'expérience et la théorie, l'empirique et le

(12) - Science et conscience, Colloque de Cordoue, Stock, Paris, 1980

(13) - CORBIN (H.), Corps spirituel et terre céleste, Buchet/Chastel, Paris, 1979

métaphorique, etc. L'imaginal va donc à l'encontre de ces dualités bien établies, sa figure-clé est l'image, figure qui unit les opposés. Autrement dit, l'homme est bien cet "animal imaginant", cet animal symbolisant, parce qu'il produit des images, et à partir de la matière ou de la nature, et à partir des idées. En effet, les hommes mythologisent la matière ou la nature, ils la transforment en images symboliques, et, inversement, ils donnent corps ou matière aux idées quand ils s'en saisissent. Toute image est bien ainsi un intermédiaire car elle peut renvoyer aussi bien à un matériel qu'à une idée, deux pôles tout autant déterminants l'un que l'autre pour la vie de l'homme. A la limite, qu'importe si c'est la matière ou l'idée qui déterminent le plus la vie de l'homme c'est-à-dire sa réalité ; celle-ci sera saisissable de toute façon dans les images qu'il produit. Entre la vie sociale inconnue de prime abord et dont on peut se faire une idée, une théorie toujours réfutable, et l'espace matériel perceptible mais indéfiniment descriptible, existe un espace intermédiaire, l'imaginal, dont les images nous permettent non de définir mais de comprendre enfin cette vie sociale habitante.

Que la réalité de l'homme ou d'une société puisse résulter d'une cause matérielle ou d'une cause idéalisée ou idéologique, au sens d'une conception du monde, nul mieux que Max WEBER semble l'avoir montrée. En effet dans son ouvrage "L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme" (14), WEBER prend le contrepied des sociologies à facteur dominant en montrant que dans une société, la plus économique et matérialiste qui soit, la société capitaliste, le système économique était enraciné dans un système religieux, c'est à dire dans une vision du monde et une conception du salut. Dans nos sociétés, travailler sans relache, sans jouir des fruits de son travail car il y va de sa place au Paradis, cela ne peut qu'entraîner une accumulation et un réinvestissement

(14) WEBER (M.) L'Éthique protestante et l'esprit du capitalisme, Plon, Paris, 1964

incessant du capital produit. Certains ont voulu voir dans cette thèse une critique et une invalidation de la pensée matérialiste. En fait, Max WEBER n'a pas opéré un changement de facteur dominant. Il a surtout plus dénoncé l'univocité de la relation de cause à effet du matérialisme historique qu'effectué un renversement de ce dernier. En effet WEBER accepte également comme possible qu'un système de croyance soit commandé à un moment ou à un autre par un système économique.

Pour nous résumer disons que :

- Premièrement la réalité de la vie sociale ou de l'habiter se pose bien comme cette inconnue fondamentale ;
- Deuxièmement que la description objective de l'espace perçu n'est qu'un leurre, autrement dit qu'il n'existe pas de réalité première de l'espace séparée de l'acte d'habiter ;
- Troisièmement que c'est la vie sociale elle-même et elle seule, l'habiter, qui donne sa réalité à l'espace ;
- Quatrièmement, enfin, que la réalité de l'habiter reste à saisir dans cette "déformation" de la perception de l'espace matériel que les habitants effectuent, c'est-à-dire dans l'imaginaire habitant. Qu'il soit matière ou idée, ou les deux à la fois, ou encore déterminé par l'un deux ou par tous les deux, qu'importe, l'habiter se redouble dans les espaces imaginaires, c'est-à-dire par l'imaginaire qui prend le prétexte de l'espace pour s'exprimer. C'est ainsi qu'il y a "appropriation de l'espace", quand l'espace peut être investi par l'imaginaire de manière à redoubler l'habiter, à l'amplifier, au sens psychologique du terme, afin qu'il soit comme redondant et donc plus compréhensible. Toute notre démarche s'éloigne de cette logique binaire, dualiste issue de la logique aristotélicienne, et qui ne peut que séparer et opposer réel et

imaginaire. Nous, nous les réconcilions, nous les faisons dépendre l'un de l'autre.

C'est bien la réalité première ou ultime de l'homme qui se réfléchit en images ; mais comme celle-ci n'est pas donnée, n'est pas saisissable directement, il faut passer par ces images qu'elle produit. Réel et imaginaire ne sont pas pris ainsi dans un cercle vicieux mais forment plutôt une spirale ascendante ou encore un solénoïde où chaque tour permet d'avancer dans la découverte du réel grâce au passage par l'imaginaire. Nos images sont des symboles.

"Il faut avoir le courage d'envoyer promener, une fois pour toutes, cette opposition de l'imaginaire et du réel, de l'oeuvre romanesque ou artistique et d'une pratique vécue, observable, peut-être quantifiable" (15)

Pierre SANSOT

(15) - SANSOT (P.) L'Espace et son double, op. cit. p.164 et 165

3. DISCOURS ET PAROLE SUR L'HABITER

3.1. Le discours et le simulacre ou la production de la demande

Quand les urbanistes appellent les habitants à collaborer au projet de leur cadre de vie, nous sommes toujours étonnés qu'en fin de compte leur participation reste faible. Les propositions, les idées, les critiques des futurs usagers d'un espace en projet demeurent assez pauvres, ou en tout cas, ne semblent pas en mesure de modifier sensiblement la conception ou l'acte de création de l'urbaniste et de l'architecte, quelle que soit la bonne volonté de ces derniers. Il faut bien le reconnaître, la concertation fructueuse escomptée entre concepteurs et usagers de l'espace n'a pas vraiment lieu. L'habitant apparaît toujours finalement comme séparé de la pratique urbanistique que celle-ci veuille ou non l'intégrer. L'habitant persiste à rester étranger à la volonté et à l'action de l'urbaniste, et il se définit toujours, de ce point de vue, comme cette figure opaque et silencieuse qui jette une ombre sur les projets les plus brillants. Par sa passivité, son inertie dans le projet et par les surprises qu'il crée dans les espaces une fois bâtis qu'on lui propose, l'utilisateur actualise pour le concepteur l'archétype de "l'ombre", c'est à dire l'altérité fondamentale irréductible et comme autonome, cet aspect des choses et de la vie qui nous surprend toujours en laissant apparaître l'autre (le dissident, l'opposé, l'incompréhensible) dans des lieux où justement l'on croyait notre maîtrise totale.

L'habitant passif dans l'élaboration de son espace alors qu'on lui demande de participer : il y a là, apparemment, un paradoxe. Comment se fait-il que les gens qui vont vivre dans des espaces qu'on leur

construit se désintéressent de la conception de ces espaces ? Les gens seraient-ils trop bêtes pour décider de ce que sera leur habitat, laissant à d'autres ainsi le soin de le penser pour eux ? Le mépris pour les hommes quelconques, "sans qualité", reste une attitude anti-sociologique. Du reste, les sciences humaines en général, les évènements et l'histoire nous ont suffisamment appris, et quelquefois aux dépens du savant et du politique, à nous garder du mépris envers les "bonnes gens".

Il y aurait pour expliquer la passivité de l'habitant devant le projet, face à sa ville future, la difficulté de compréhension du langage urbanistique. Cet argument ne tient pas vraiment. L'urbanisme pour avoir un discours spécialisé, comme toute discipline, ne l'a pas à outrance. Son langage reste très accessible au non-initié. De plus ce langage est suffisamment diffusé par les media et la publicité pour être aujourd'hui relativement commun.

Il nous faut donc prendre le fait dans sa brutale positivité : ce n'est pas l'incompréhension du projet qui caractérise l'attitude de l'usager, c'est vraiment son désintéressement en tant que résistance à entier dans le discours qui accorde tant d'importance à l'espace construit perceptible. Alors que l'urbaniste voit dans l'espace sinon la clé du bonheur ou du malheur de l'homme (comme le pensaient les premiers urbanistes), du moins la condition de la qualité de la vie (ce que les urbanistes disent aujourd'hui), les habitants eux n'accordent pas cette priorité, cette qualité primordiale ou ultime à l'espace. Les habitants par leur passivité, leur faible participation et leur silence résistent à l'idéologie urbanistique, autrement dit, résistent à ce "déplacement vers l'urbain" de leurs problèmes qui ont une origine et par conséquent une solution bien ailleurs que sur le registre de l'espace. Ils nous indiquent par leur attitude étonnante face au projet que leur bonheur ne dépend pas ou presque pas de l'espace construit. Leur bonheur peut dépendre avant tout des conditions de travail qui leur sont faites par la société dans laquelle ils vivent, ou bien encore de la

destruction que celle-ci opère des certitudes, des significations de la vie, etc., surtout aux yeux des ruraux urbanisés et des immigrés.

Si les habitants résistent à entrer dans le discours urbanistique de l'intégration totale de l'habiter ou des modes d'habiter à l'espace construit, c'est à dire de la traduction par l'espace des différentes pratiques d'habiter, c'est d'une part parce qu'ils refusent ce déplacement ou cette réduction à l'espace urbanisé de leurs problèmes et d'autre part, parce qu'ils veulent leur vécu dans l'espace, leurs pratiques d'habiter, indépendants de l'espace bâti. En effet, on peut observer qu'un même espace peut connaître plusieurs modes d'habiter, plusieurs usages et appropriations. Et, à l'inverse, un même mode d'habiter, un même type d'usage et d'appropriation peut se retrouver dans plusieurs espaces très différents. Tout se passe comme si les habitants en se déplaçant d'une ville à l'autre, d'un espace à l'autre voulaient garder leurs propres modes d'habiter, ou comme si les habitants dans un même espace voulaient pouvoir changer comme bon leur semble, leurs modes d'habiter et au rythme qui leur plait. Autrement dit, les habitants résistent à se reconnaître dans le discours urbanistique de l'adéquation de l'espace construit aux pratiques d'habiter parce que l'habiter, comme nous l'avons déjà dit, définit des espaces imaginaires multiples, contradictoires entre eux et irréductibles. C'est là non seulement la signification de l'habiter mais également la liberté de l'habiter. Et, de par cette liberté et cette signification de l'habiter, on se rend à l'évidence qu'aucun espace bâti ne peut traduire concrètement, par des enveloppes de béton en quelque sorte, les pratiques d'habiter qui sont autant d'espaces imaginaires multiples, contradictoires et irréductibles. Il y a donc une inadéquation, une distance, une non-transparence structurelle et pas seulement topologique, c'est à dire suivant que l'espace bâti soit plus ou moins réussi, entre espace et vie sociale habitante.

Le discours urbanistique se définit bien comme une volonté d'agir sur la vie sociale par l'intermédiaire de l'espace que ce soit pour occulter les problèmes engendrés par la société capitaliste en général, ou que ce soit, quand certains urbanistes refusent ce déplacement vers l'urbain ou l'espace, pour proposer par l'espace une vie sociale alternative s'opposant à celle engendrée par le capitalisme industriel. Il y a dans les deux cas l'illusion de l'espace inducteur, de l'espace contenant. Aucune de ces deux démarches urbanistiques n'envisage l'autonomie de l'habiter, c'est à dire l'expression de la vie sociale par l'imagination de l'espace, aucune de ces deux démarches ne pense à l'habitant comme donateur de sens à l'habiter et à l'espace.

La séparation entre concepteur et usager de l'espace tient donc à la disproportion d'importance, en quelque sorte, que chacun attribue à l'espace. Le concepteur accorde à l'espace la capacité d'agir sur la vie sociale, et cela dans la ligne de la pensée urbanistique qui s'origine sur la volonté d'établir un lien mécanique entre espace et vie sociale. Résoudre les problèmes sociaux et la vie malheureuse par l'espace ; tel est l'objectif de l'urbaniste, telle est son idéologie ou conception du monde. Depuis l'effort de résorption des taudis au XIXe siècle, en passant par l'Ecole de Chicago au début du XXe siècle et jusqu'à nos jours, l'urbanisation se présente comme un remède au mal de vivre engendré par le capitalisme industriel et partant comme la condition première d'une vie meilleure.

Faire mieux habiter pour que l'on vive mieux va donc définir la tâche à laquelle s'emploie l'urbaniste. Et faire mieux habiter c'est pour l'urbaniste proposer des espaces pouvant contenir les pratiques sociales qui sans ces espaces ne pourraient avoir lieu et n'existeraient donc pas. Nous le savons, pour l'urbaniste il n'y a que des espaces de pratiques, des espaces contenant un contenu qui ne pourrait pas avoir "lieu" justement sans les espaces d'accueil en quelque sorte inducteurs.

De ce fait, les urbanistes admettent mal l'appropriation de l'espace, la redéfinition de l'espace par les pratiques habitantes. Ils y voient, au mieux, ce qu'ils appellent, maladroitement, un échec de leur part, ou, au pire, une mauvaise éducation des usagers, une manifestation de leur sauvagerie, une dégradation de l'espace. Faire mieux habiter ou rechercher le lien mécanique entre espace et vie sociale va signifier aussi dans la pratique de l'urbaniste, la recherche d'un lien pouvant exister entre les caractéristiques de l'espace

et les caractéristiques de la vie sociale pour que celle-ci puisse s'épanouir : densité physique et densité morale, hétérogénéité et échange social, dimension et sentiment du collectif, toutes ces caractéristiques spatiales et sociales sont-elles proportionnelles ou inversement proportionnelles et dans quel cas, etc.... telles vont être aussi à côté de l'espace conçu comme un contenant, les questions que l'urbaniste se posera.

Le discours urbanistique est donc bien élaboré à partir de la recherche du lien pouvant exister entre espace et vie sociale. Mais ce lien n'existe que dans l'idéologie urbanistique. Il n'existe pas pour l'habitant qui voit la solution de ses problèmes, relations de voisinage, éducation des enfants, isolement, communication, etc... bien ailleurs que dans l'espace (dans l'organisation générale de la société par exemple). Et il faut bien le reconnaître : quand la vie sociale est à la rencontre, au désir du collectif, par exemple, tous les espaces sont propices. Ce sont bien les pratiques sociales qui s'approprient les espaces et non pas des espaces qui les contiennent et les permettent. Enfin et surtout ce lien entre espace et vie sociale ne peut exister pour l'habitant qui y voit, en plus, une menace pour sa liberté d'habiter, c'est à dire sa capacité d'investir comme bon lui semble l'espace perceptible. Mais l'urbanisme, fixé dans la recherche de ce lien entre espace et vie sociale, ne pourra entendre les plaintes et les critiques sur les conditions de vie dans notre société qu'à travers le filtre de sa fixation,

c'est à dire comme une demande de lien entre vie sociale et espace, car ceci reste dans la pensée urbanistique, la seule condition d'une vie meilleure, soit pour palier aux maux engendrés par le capitalisme, soit pour proposer un espace nouveau pouvant contenir un habiter et un mode de vie alternatifs opposés à ceux que l'organisation de nos sociétés imposent. La parole de l'homme, non seulement sur son insatisfaction dans sa vie, mais également sur ses manières imaginaires d'habiter, sur son habiter en poète, devient dans l'idéologie urbanistique manque d'espace et, partant, demande ou besoin d'espaces qui permettent une vie sociale habitante jusque là entravée, soit par l'absence d'espaces, soit par des espaces existants dont la qualité architecturale ou urbanistique faisait défaut, c'est à dire ne pouvait ni contenir, ni induire cette vie sociale qui s'exprimerait alors par l'imaginaire et la souffrance (16). Ainsi, à l'encontre même des pratiques d'habiter, de la signification et de la liberté d'habiter, la demande d'un lien entre espace et vie sociale est une production de la logique urbanistique qui dans son ignorance de l'habitant lui prête cette demande.

Prenons un exemple : la "demande" de rue piétonne parce que l'habitant aurait besoin, entre autres, d'espaces pour flâner ou se promener dans les villes. Du point de vue urbanistique l'encombrement de voitures empêcherait l'usager de pratiquer ce mode d'habiter en ville parmi tant d'autres qu'est la flânerie. L'intention urbanistique est, au départ,

(16) - Nous retrouvons là toujours l'utopie fonctionnaliste : toute pratique d'habiter devient besoin qui doit se traduire par une fonction dans l'espace. Dans cette optique le bonheur d'habiter est assimilé à l'espace fonctionnel.

louable, mais l'urbaniste oublie deux choses sur ce mode particulier d'habiter en ville. D'une part, si les gens ont envie de se promener ils peuvent se promener partout, ils pratiqueront la promenade quelque soit l'espace ; tous les espaces leur apparaîtront propices à la promenade : parcs, grands magasins, ruelles encombrées de voitures, vieux quartiers, beaux quartiers, etc. Autrement dit, il n'y a pas pour l'habitant d'espaces de promenade mais une promenade dans les espaces. D'autre part, les urbanistes oublient que si les gens ne se promènent pas, ou de moins en moins, c'est que la structure sociale ou le modèle culturel de nos sociétés, ou encore l'ennui engendré par le travail, ne permettent plus cette occupation (de l'espace) et que la tendance est plutôt, quand il y a "temps libre" au "fuir d'ici". Alors on peut bien construire des espaces de promenade, ils ne serviront qu'occasionnellement à la promenade et connaîtront aussi d'autres pratiques sociales et modes d'habiter. Et c'est bien ce qui se passe pour les rues piétonnes. Loin de répondre au besoin de promenade, elles sont devenues, avant tout, un haut lieu de la consommation et du mode d'habiter urbain "consommateur". Les rues piétonnes ont transformé les centres villes en zone commerciale, avec ce que cela suppose dans nos sociétés, de bousculade, de tensions, de piétinements bruyants, de fatigue, ce que nous appelons d'un mot très juste : les courses. L'image ici renvoie une fois de plus, à un signifié vécu. Ceci la simple observation peut le prouver. Il devient alors difficile à propos de la pratique de la promenade et des rues piétonnes de parler d'un lien pouvant exister entre espace et vie sociale et encore moins de besoins et de demandes qui le traduiraient. Les rues piétonnes ont leur sens dans une logique plus commerciale - économique - qu'habitante. Comment parler alors d'usage , de réponse aux besoins de l'usager, alors que tout est commandé, sinon commencé par l'échange ? Le discours de la flânerie urbaine n'est pas faux, mais appliqué aux seuls espaces des rues piétonnes, quand on sait quelle logique produit ces rues piétonnes, il devient discours idéologique ou simulacre.

On peut donc dire, en matière d'aménagement des villes, de restauration de vieux quartiers, de piétonnisation, de création de centres nouveaux et de villes neuves, que la demande, loin d'être une expression de l'habitant demeure avant tout une production d'une série d'instances, urbanisme, économie, politique locale, politique d'état, etc. qui s'érige sur l'ignorance ou l'oubli des pratiques d'habiter et sur l'occultation de la parole des habitants. La production de la demande, le discours de l'urbanisme et de l'aménagement ne sont possibles que par la relégation de la parole de l'habitant. Pour l'urbaniste et l'aménageur, l'habitant ne parle pas ou peu. Silencieux la plupart du temps, il ne parlerait que pour dire sa pratique d'habiter comme contenu d'un espace à bâtir comme contenant. L'habitant apparaît ainsi comme cet être silencieux, voire même mystérieux, parce qu'on n'entend pas ou l'on ne veut pas entendre sa parole qui ne se traduit pas forcément par un espace bâti, mais par des espaces imaginaires. Les espaces imaginaires de l'habitant, voilà le "langage perdu" de l'habiter, perdu parce que ne constituant ni un manque, ni une demande.

On arrive ainsi à comprendre pourquoi l'utilisateur reste si étranger, si résistant à l'élaboration du projet de son habitat. Il ne "demande" pas des espaces qui puissent contenir ses pratiques, il n'a pas "besoin" qu'on lui traduise spatialement ses modes d'habiter ; l'utilisateur ne parle que de sa liberté d'habiter à qui veut bien l'entendre. Il sait bien qu'un espace parfaitement adéquat à ses pratiques d'habiter est impossible à réaliser du fait même de ce qu'est l'habiter : produire des espaces imaginaires. Aussi cette transparence entre espace et habiter ne peut se faire qu'aux dépens de l'habiter, dans une importante réduction des pratiques d'habiter. C'est ce que Jacques DREYFUS appelle le "carcan des besoins" qui enferme ou discipline les pratiques d'habiter et qui fait ou peut faire de nos villes des "villes disciplinaires" au nom de la "demande" et de l'urbanisation (17). Il n'est donc pas paradoxal

(17) - DREYFUS (J.) La ville disciplinaire, Calilée, Paris 1976

que les habitants se taisent, ne participent qu'avec réticence ou résistance au discours urbanistique du projet, celui du lien entre espace et vie sociale habitante. Il n'y a de paradoxe que dans l'optique urbanistique qui prête aux habitants une demande et un besoin de lien entre espace et habiter, qu'elle produit elle-même. En effet, le constat du "pourquoi les gens ne veulent-ils pas répondre ou aider à trouver une réponse avec les spécialistes à leur propre demande ?" ne peut qu'apparaître sinon absurde, du moins paradoxal, si on oublie d'analyser la nature de cette demande et si on ne sait pas être à l'écoute de la parole de l'habiter, ce langage perdu.

Les usagers se positionnent devant la réponse à la demande, réponse formulée par un projet, comme devant un simulacre. A l'opposé du mythe, il y a le simulacre. Ils sont l'un pour l'autre des ennemis mortels, ils représentent chacun pour l'autre une grande menace. Le mythe suppose pour exister l'adhésion et la croyance au message qu'il contient. Le simulacre par définition est la chose à laquelle on ne croit pas, et donc à laquelle on ne peut adhérer. Le simulacre n'existe, contrairement au mythe, que du vide qui lui est constitutif par définition. Si les habitants considèrent tout le discours urbanistique de la demande et du projet comme un vaste simulacre, c'est bien parce qu'ils ne croient pas que ce discours va régler leur problème et les faire mieux habiter, c'est qu'ils n'adhèrent pas à cette recherche du lien entre espace et vie sociale. L'urbanisme pour l'habitant n'est pas un mythe mais un simulacre. L'habitant reste le seul tenant du mythe de l'habiter, autrement dit, de la signification de l'habiter quand il est créateur d'espaces imaginaires, quand il s'éloigne du discours urbanistique pour reprendre la parole sur ses pratiques d'habiter, pour retrouver le langage perdu de l'habiter, quand il devient poète.

3.2. Le modèle du mythe dans la parole habitante

Pour les diverses instances relatives à l'aménagement de l'espace, environnement, urbanisme, architecture, comme pour toute institution en général, la non-expression de la demande signifie absences de pratiques sociales ou de pratiques d'habiter. Or c'est bien là qu'il y a aveuglement des instances ou des institutions. On ne voit pas et on n'écoute pas, volontairement ou par incapacité inhérente à toute bureaucratie finalement, une expression sociale, un verbe, une action, une pratique habitante qui ne passe pas, qui ne se formule pas par la demande. Après tout ce n'est peut-être que cela le pouvoir, et toute forme de pouvoir, une séparation croissante d'avec la vie sociale, les pratiques et la parole, un oubli du foisonnement toujours gagnant de la vie, un rétrécissement de vue sur la puissance sociale jusqu'à l'aveuglement. Jean BAUDRILLARD et Léo SCHEER ont peut être raison de dire que le pouvoir n'est qu'une excroissance morbide du social.

Il existe bien une parole sur les pratiques d'habiter qui, elles aussi, existent, parole qui ne se traduit pas par une demande, mais qui s'exprime par les espaces imaginaires. Recueillir ces espaces imaginaires c'est être reconduit aux pratiques d'habiter qui ne se disent pas par le discours urbanistique.

Si nous appréhendons la parole habitante, ce langage perdu par l'urbanisme, sur le modèle du mythe, c'est parce qu'elle nous raconte des manières d'habiter multiples certes, mais surtout irréductibles l'une à l'autre, autonomes l'une de l'autre, contradictoires entre elles et enfin complémentaires, comme formant un tout dont il faut bien faire le tour pour comprendre l'habiter dans un espace donné. Autrement dit, l'habiter est fait d'une multiplicité de modes d'habiter qui constituent

une "totalité" de par leurs caractéristiques, à savoir, autonomes, irréductibles, contradictoires et complémentaires. Ici cette totalité est à comprendre comme une "totalité antagoniste" ou encore une "cohérence paradoxale"(18). Elle n'a rien à voir avec une totalité unifiante ou synthétisante. Cette totalité est la totalité du mythe. Et c'est pour cette raison que nous appréhendons la parole habitante comme un récit mythique. En effet, le mythe se définit comme un récit qui met en scène un certain nombre de forces, de puissances ou de conditions de la vie, représentés par des dieux ou des héros qui ont cette particularité d'être contradictoires surtout, conflictuelles, mais également irréductibles, impossibles à dépasser dans une synthèse unifiante. Mais ces forces ou conditions d'existence, bien qu'autonomes du fait de leurs contradictions irréductibles, sont également complémentaires, formant un tout, une totalité à partir de laquelle seulement la compréhension est possible. Comprendre un aspect de l'existence humaine imaginée et symbolisée par le mythe, c'est prendre en compte toutes les dimensions contradictoires entre elles de cet aspect de l'existence humaine. Tout mythe par définition est une totalité au sens d'une cohérence paradoxale.

Enfin, si nous appréhendons la parole habitante sur le modèle du mythe, après la forme (cohérence paradoxale), sur le fond, c'est que :

- le "discours" sur l'habiter, bruyant et omniprésent, est, du côté de l'urbanisme et du simulacre, et se développe séparément, "coupé", des pratiques, des usages, de la vie sociale qu'il n'entend pas. Il reste un code voulant traduire adéquatement un signifié, la vie sociale habitante qui, pour lui, ne peut être que "donnée", c'est à dire établie avant l'acte même d'habiter, par les usagers eux-mêmes ou par les spécialistes en sciences sociales.

(18) - DURAND (G.), Figures mythiques et visages de l'oeuvre, Berg International, Paris, 1979

- La "parole" sur l'habiter, silencieuse ou discrète, est symbolique ou mythique (significative du vécu habitant) et s'oppose au discours et au simulacre engendrés par la logique urbanistique du code. Cette parole est non coupée des pratiques ou vie sociale habitante et "l'épiphanise" en produisant des espaces imaginaires (mythiques ou symboliques). Ainsi les habitants les plus humbles en prenant la parole, c'est à dire en renouant avec le processus symbolique ou mythique, se font poètes ou artistes, car ils nous font apparaître et nous permettent de comprendre cette vie sociale habitante insaisissable directement.

A la recherche de ce langage perdu, à l'écoute de cette parole habitante, nous nous faisons explorateurs à la manière des ethnologues. La parole habitante est porteuse des significations de l'habiter, par les espaces imaginaires qu'elle produit, comme le mythe est significatif de la vie en général avec ses histoires imaginaires.

Nous avons mené une vingtaine d'entretiens d'une heure et demie chacun en moyenne et nous les avons transcrits. Nous avons ainsi obtenu un texte de 350 pages environ qui nous parle du rapport des gens à leur espace et à leur ville, de leurs différents modes d'habiter. Et il apparaît à la lecture de ce texte un certain nombre de répétitions ou plus précisément de redondances concernant les différents modes d'habiter. D'un habitant à l'autre nous retrouvons signifié plus ou moins différemment un même mode d'habiter. Inversement un seul habitant peut exprimer différents types ou figures que nous retrouverons en partie chez l'un et en partie chez l'autre. L'ensemble des interviews, le texte global pris en quelque sorte sans tenir compte de la singularité de chaque propos, de la personnalité de chaque habitant interviewé, se présente comme dégageant un certain nombre de constantes, chacune d'elles étant plus ou moins reprise et répétée par chacun des habitants interrogés. Ce sont ces constantes différemment signifiées par les habitants et avec plus ou moins d'importance selon les habitants que nous appelons "figures". Quand nous faisons parler

les habitants sur leurs pratiques d'habiter, sur leur rapport à l'espace, nous constatons des répétitions, des redondances de l'un à l'autre. Nous constatons à la lecture du texte obtenu à partir des interviews, que des contenus sémantiques homologues se dégagent au fur et à mesure que nous passons d'un habitant à l'autre. Autrement dit, la "diachronie" de ce récit sur l'habiter que nous avons recueilli cache ou permet d'appréhender une "synchronie" dans les manières d'habiter. Dégager les différents modes d'habiter à partir de la totalité représentée par l'ensemble des interviews, construire une typologie de l'habiter permettant de comprendre dans sa totalité l'habiter relatif à un espace donné, ce sont là deux autres manières de dire que nous effectuons une étude synchronique. Nous découpons dans le texte de 350 pages obtenu les multiples sujets qui apparaissent et nous les regroupons par "paquets", nous les reclassons par thèmes, suivant qu'ils soient comparables ou opposables.

Diachronie, synchronie, "paquets" de significations, contenus sémantiques homologues ou opposés et irréductibles, nous le voyons, nous sommes en plein dans la "mythanalyse" (19). Mais Jean DUVIGNAUD, lui-même, ne procède pas autrement bien qu'il n'emploie pas le mot de "mythe" ou de mythanalyse, quand il interroge les Français sur leurs tabous. Voici la manière dont il traite les réponses qu'il a recueillies en vue d'une interprétation : "Un dépouillement qui permet d'étaler sur la surface d'une table ou d'un plancher les thèmes découpés dans la totalité des réponses. En fait, il s'agit d'un moment essentiel de l'analyse puisque l'on franchit alors la frontière qui sépare le "diachronique" du "synchronique" - ce qui est dévoilé dans la durée de l'enquête est ainsi projeté dans l'espace, offert au regard de l'analyste qui découpe et établit des corrélations insoupçonnables quand on additionne des opinions partielles. Ainsi, la parole individuelle, nécessairement vague et confuse, se recompose en thèmes communs, comparables ou opposables (20)."

(19) - DURAND (G.) op. cit.

(20) - DUVIGNAUD (J.) Les tabous des Français, Hachette, Paris 1981, p.16 (C'est nous qui soulignons)

Le nombre d'habitants interrogés peut être infini, les thèmes qui peuvent apparaître, c'est à dire les modes d'habiter signifiés de manière redondante, seront eux toujours limités, du fait même de cette redondance, et par conséquent assez rapidement définis par un nombre précis. Aussi, dès les premiers entretiens on peut dire que toutes les figures ont été signifiées et donc saisissables par nous. Mais nous allons jusqu'à vingt entretiens, non seulement pour nous laisser en quelque sorte une bonne marge de sécurité, mais également pour permettre à la redondance de jouer son rôle. En effet, la reprise des modes d'habiter par différents habitants n'est pas une répétition à l'identique, elle est, pour les lecteurs de mythe que nous sommes devenus à cette phase de l'enquête, le dépouillement, "redondance perfectionnante". Les divers thèmes vagues et confus au début se précisent et se différencient, au fur et à mesure de la lecture du document constitué, par les diverses corrélations que l'on peut établir entre les faits, les opinions, les images. Peu à peu émergent les "colonnes synchroniques" si l'on peut dire. Peu à peu se déterminent les différents espaces imaginaires, avec leur frontière, leur contiguïté ou leur superposition, et les modes d'habiter qu'ils contiennent. Diachroniquement, d'un habitant à l'autre interrogé, nous n'avons pas simplement, quand chacun d'eux reprend en partie les espaces imaginaires et les modes d'habiter, une répétition circulaire ; mais, par la précision progressive qu'il nous est fait de ces espaces et de ces modèles, nous sommes comme devant une spirale ascendante en quelque sorte, ou mieux, un solénoïde qui à chaque tour de spirale précise mieux sa visée. Voilà; ce sont ces visées différentes qui se précisent progressivement, ces tendances ou encore constantes que l'on retrouve et qui se définissent par un processus synchronique que nous appelons modes d'habiter relatifs à des espaces imaginaires, et dont les figures sont la première expression.

Il y a ainsi des "types" d'espaces imaginaires qui se dégagent, des modes d'habiter "typiques". Les espaces imaginaires et les modes de vie y afférant sont pour nous des "types". Nous voulons dire par là qu'ils sont "construits" par nous, par notre imagination sociologique, mais bien entendu à partir de ce qui nous est indiqué par l'enquête. Nous ne faisons même que donner un nom (conceptualiser donc) à ce qui est commencé dans la parole habitante et qui, en fait, nous commande. Les modes d'habiter et les espaces imaginaires que nous définissons et que nous nommons, nous ne les trouverons jamais, dans leur appellation, ni même dans leur définition, dans les entretiens. Ils sont "idéaux", c'est à dire épurés volontairement par nous, dégagés de toute contamination entre eux de manière à mieux comprendre la pluralité conflictuelle des vécus dans l'espace, c'est à dire la totalité du vécu habitant. Jamais nous ne trouverons un mode d'habiter parfaitement concrétisé par un habitant. Chaque habitant actualise une partie seulement de ces modes, très rarement la totalité. C'est ce qui fait la singularité de chaque habitant, mais également la redondance de chaque mode d'habiter entre les habitants.

Donnons un exemple. Lors d'une précédente enquête sur la Villeneuve de Grenoble, dans le quartier de l'Arlequin (21), Alain PESSIN et Henry TORGUE avaient mis en évidence six modes d'habiter différents, constituant la totalité - au sens que nous lui avons donné ici - de l'habiter dans cet espace donné. Ces six modes d'habiter étaient : l'Etranger, l'Assiégeant, l'Errant, l'Acteur, le Solitaire, le Barbare. Ils définissaient la pluralité du vécu habitant dans ce quartier. Et bien tous les habitants n'étaient pas à la fois Etranger, Assiégeant, Errant, etc. Chaque habitant n'actualisait et à sa manière, que quelques uns seulement de ces modes d'habiter. On pouvait trouver dans la population du quartier un mode bien actualisé chez l'un, et puis n'apparaissant plus du tout chez l'autre, mais réapparaissant pour un autre habitant, etc.

(21) - PESSIN (A.), TORGUE (H.) Villes imaginaires, Le Champ urbain, Paris, 1980

Les espaces imaginaires et les modes d'habiter qu'ils signifient sont pour nous construits comme des "types-idéaux" au sens que Max WEBER avait donné à ce terme. Pour Max WEBER la notion de "capitalisme" était un idéal-type. Plusieurs sociétés, pour être capitalistes n'en étaient pas moins différentes, même dans leur capitalisme. Aucune d'entre elles pouvons-nous dire actualise parfaitement le capitalisme. Chacune le réalise à sa manière, en y mélangeant à son industrialisation, son propre passé, ses traditions et ses communautés. Pourtant elles se "comprennent" toutes vite et bien par la notion de capitalisme et c'est ce qui les différencie des autres sociétés traditionnelles passées ou encore présentes. Pour Max WEBER il y a un type de société capitaliste comme il y a un type de société traditionnelle, ou un type de société rurale, etc. Une typologie des sociétés permet de comprendre ce qui sépare les sociétés entre elles et, par là, la totalité du fonctionnement des sociétés dans le monde. Toute typologie d'une réalité est une expression de cette réalité dans sa totalité (antagoniste) dont l'accès seulement permet la compréhension de cette réalité sans reste hétérogène. Rappelons ce que dit Max WEBER de l'obtention d'un type idéal, et nous verrons comment nous nous rapprochons de sa méthode typologique et compréhensive quand, à notre tour, nous cherchons à mettre en évidence des espaces imaginaires avec leurs modes d'habiter : "On obtient un idéal type (ou type idéal) en accentuant unilatéralement un ou plusieurs points de vue et en enchaînant une multitude de phénomènes donnés isolément, diffus et discrets, que l'on trouve tantôt en grand nombre, tantôt en petit nombre et par endroits pas du tout, qu'on ordonne selon les précédents points de vue choisis unilatéralement, pour former un tableau de pensée homogène"(22).

(22) - WEBER (M.) Essais sur la théorie de la science, Plon, Paris, 1965, p. 181

Si nos "espaces imaginaires", nos "modes", se rapprochent des "types" de Max WEBER et de ce que DUVIGNAUD appelle des "thèmes", ils se rapprochent également des "formes" telles que SIMMEL les avaient définies. Une des formes sociologiques qui caractérise le mieux l'urbanisation des villes est celle de "l'étranger" selon SIMMEL. En effet, "l'étranger" tel que SIMMEL le définit est avant tout l'homme qui signifie le mode de vie qui règne dans nos sociétés. Nous sommes tous plus ou moins étranger à la société à laquelle pourtant nous appartenons. L'étranger de SIMMEL n'est pas celui qui vient d'ailleurs, qui arrive aujourd'hui pour partir demain. C'est l'homme qui a quitté sa communauté d'origine, qui arrive en ville et qui y restera demain, sans y être vraiment intégré. Dans ces sociétés qui s'industrialisent, dans ces villes qui s'étendent et s'urbanisent, nous sommes tous comparables à cet émigré ou à ce paysan venant chercher de travail dans la ville industrielle. Nous n'errons pas, mais nous ne sommes pas fixés. SIMMEL dira que nous sommes des "errants potentiels", que nous faisons l'unité par notre mode de vie urbain entre la fixation et l'errance. La "forme sociologique" de SIMMEL est ainsi une notion paradoxale, un terme résultant d'une logique contradictionnelle qui se refuse à obtenir un tiers exclu, tout comme "l'idéal type" de WEBER. En effet, l'idéal type du capitalisme résulte de l'unité paradoxale entre puritanisme et richesse. Mais laissons à SIMMEL le soin de décrire lui-même son type d'homme urbain ou plus précisément sa forme de vie urbaine "étranger" :

"Si l'errance (wandering) est la libération par rapport à tout point donné dans l'espace et donc l'opposé conceptuel de la fixation à un tel point, la forme sociologique de l'"étranger" présente l'unité, s'il y en a une, de ces deux caractéristiques ... Lorsqu'on parle ici de l'"étranger", on veut signifier non pas, comme c'était souvent le cas autrefois, celui qui arrive aujourd'hui et part demain, mais bien plutôt la personne qui arrive aujourd'hui et reste demain. L'étranger est, pour ainsi dire, l'errant (wanderer) potentiel : quoiqu'il n'ait pas avancé (move on), il n'a pas tout à fait surmonté la liberté d'aller

et de venir. Il est fixé dans un groupe spatial particulier ou dans un groupe dont les frontières sont semblables à des frontières spatiales. Mais sa position dans ce groupe est déterminée essentiellement par le fait qu'il n'appartient pas à ce groupe depuis le début, et qu'il y a importé certaines caractéristiques qui ne sont pas et ne peuvent pas être engendrées par ce groupe lui-même" (23).

Nous nous apercevons bien, et c'est ce que nous voulions montrer, que dès qu'il s'agit de "comprendre" et d'expliquer les modes de vie en général, que ce soit par le rapport des Français aux tabous comme le fait J. DUVIGNAUD, que ce soit par le rapport des habitants à leurs espaces, comme nous voulons le faire, que ce soit par l'insertion dans un univers urbanisé comme le fait SIMMEL, nous sommes comme obligés, après enquêtes et analyse des résultats, dans la phase d'interprétation de recourir à ce que WEBER appelait une "reconstruction utopique" du vécu, et qui n'est rien d'autre qu'une "typologie", que celle-ci soit constituée de types, de formes, de thèmes ou de modes. Mais pourquoi utopique ? Pourquoi toute typologie est-elle en fait une reconstruction utopique ? Et bien pour les raisons que nous avons déjà indiquées, à savoir que le vécu, l'expérience concrète du rapport à l'espace, aux tabous, à l'urbanisation et la rationalisation croissante de la vie, demeure un mélange hétérogène, contradictoire de ces types, de ces modes ou de ces formes qui ne peuvent exister par conséquent qu'abstraitement, qu'idéalement à l'état pur. Aussi, bien que tirés de l'expérience, de la concrétude du vécu, et commandés par celui-ci, les types, les modes ou les formes n'ont pas vraiment, ou très peu de chance d'avoir chacun, singulièrement, un lieu ou tout simplement d'avoir lieu. L'u-topie est ici nécessité méthodologique. Par la distance qu'elle introduit entre le vécu complexe

(23) - SIMMEL (G.), The ruin, Ed. Kurt Wolff, The Ohio State University Press, Columbus, Ohio, 1959, p. 402, Cité par REMY (J.) La ville et l'urbanisation, op. cit.

et l'observateur, par la réorganisation artificielle de ce vécu qu'elle effectue, l'u-topie permet la compréhension de ce vécu. La typologie en tant que reconstruction utopique est bien un artefact, mais un artefact comparable à l'art en ce sens qu'il permet de "voir enfin", d'amener à la conscience ce qui, sinon, se dérobe à la lisibilité, à la saisie directe.

Nous avons eu des entretiens avec des gens de tous âges, de toutes origines et dont l'ensemble recouvrait assez bien les différentes catégories socio-professionnelles. Et ce qui nous est apparu après enquête, c'est bien que tout habitant, qu'il soit jeune, vieux, émigré, riche ou pauvre, exprimait de manière vague ou confuse, en potentiel, les différents modes d'habiter par leur parole. Ainsi, tous les habitants ont accès ou peuvent avoir accès à la totalité des modes d'habiter ; ou du moins aucun habitant ne sera dans l'ignorance ou dans l'incompréhension de la carte imaginaire de la ville que se fait son voisin. Tout habitant peut être amené à vivre l'espace imaginaire de la ville que vit son voisin. Il y a peut-être, il y a sûrement, des dominantes dans la manière de vivre l'espace selon que l'on soit vieux, jeune, femme, riche ou pauvre, mais au niveau où nous nous sommes situés, celui de la parole, cette répartition de l'espace suivant l'ordre social n'apparaît pas ou très peu, ou en tout cas reste de moindre importance par rapport à la totalité des espaces imaginaires que chacun peut saisir. Le récit mythique sur l'habiter, la totalité de l'habiter et son imaginaire, apparaît donc comme une donnée collective. Autrement dit, et c'est là presque une question de bon sens, les habitants quand ils se mettent à parler, ne parlent pas "en femme", "en jeune", "en vieux", "en émigré", ni même "en bourgeois". S'ils commencent à parler en reprenant à leur compte le discours féministe, le discours jeune, le discours troisième âge, etc., très vite ils l'abandonnent pour reprendre un ton, non pas plus sincère ou plus vrai, mais plus banal, plus quelconque. Mais c'est ce ton là qui nous a intéressé, celui de l'homme quelconque, de l'homme sans qualité, car il est celui de la parole contre le discours, il est celui des images renvoyant à un vécu et non à des instances théoriques, il est celui de l'habitant poète.

La méthode typologique est une méthode qui s'écarte de la causalité. Ainsi dans notre étude, il ne sera pas question pour nous de déterminer la ou les causes qui auraient pour effet un type d'appropriation ou un mode d'habiter signifié par un espace imaginaire. Nous nous bornerons à mettre en évidence les différents types d'appropriation, les différents vécus de la ville d'Echirolles par ses habitants sans nous précocuper de savoir ce qui peut les déterminer, parce que cela nous apparaît comme une tâche vaine. En effet, au niveau du qualitatif où nous nous situons, l'ordre causal sociologique habituel nous semble inopérant. Classes, catégories socio-professionnelles, sexes, âges, origines, etc. sont des découpages beaucoup trop lourds pour être appliqués ici et ils nous empêcheraient de saisir le rapport vécu à l'espace. Le niveau du vécu est un niveau micro-sociologique auquel, par conséquent, les critères macro-sociologiques que sont les classes, l'âge, le sexe, etc. ne peuvent être appliqués. En effet, des habitants pour être du même sexe, du même âge ou de la même classe sociale, ne s'approprient pas pour autant de la même manière l'espace. Nous pouvons même dire maintenant qu'il n'y a pas un mode d'habiter propre aux vieux, aux femmes ou aux cadres supérieurs. Le vécu de l'espace est déterminé par un nombre infini de causes : âge, sexe, catégorie socio-professionnelle, origine, histoire individuelle, ancienneté dans le quartier, etc. et non pas une seule cause ou facteur dominant. Toutes les causes jouent simultanément et il est impossible au niveau micro-sociologique, au niveau de l'analyse du vécu, de les séparer. En fait il peut y avoir un espace imaginaire plus spécifique aux vieux, un espace imaginaire spécifique aux femmes, aux émigrés, etc. très certainement même. Mais il apparaît de moindre importance, pour chacune de ces catégories sociales, comparé aux modes d'habiter formant une totalité et que chacune de ces catégories sociales semblent vivre ou pouvoir vivre en priorité. Autrement dit, une cause ne peut avoir au niveau du vécu, un même effet automatiquement. Une vieille dame à la retraite confortable peut avoir un rapport à l'espace comparable à celui d'un jeune étudiant, par exemple. Un émigré comme une personne du 3e âge peuvent vivre leur

ville en barbare ou en amoureux. L'ordre macro-sociologique de la distinction se brouille au niveau du vécu. Les modes d'habiter que nous fournit l'analyse micro-sociologique ne recourent pas les critères macro-sociologiques.

Les modes d'habiter et les espaces qu'ils configurent constituent une totalité (plurielle et antagoniste) et par conséquent un ensemble fini. Les critères sociologiques pris comme causes, dont les effets ici ne sont pas directs et restent donc insaisissables, constituent non pas une totalité, mais une liste ouverte et infinie.

La liste limitée des espaces imaginaires, et de leur modes d'habiter, et la liste indéfinie des causes pouvant déterminer ces espaces constituent un tableau à deux entrées expliquant les pratiques d'habiter. Et ce tableau n'est autre, ainsi, que le tableau analytique du mythe avec sa dimension verticale indéfinie constituée des causes qui s'ajoutent les unes à la suite des autres diachroniquement, et qui ne font que signifier, et non pas induire, de manière redondante, ces espaces imaginaires, avec leurs modes d'habiter qui apparaissent, eux, en colonnes synchroniques, sur la ligne horizontale, en nombre déterminé, exprimant la totalité de l'habiter ou de l'appropriation de l'espace. En fait ce qui est considéré comme des causes devient ici des formes symboliques signifiant plus qu'induisant un rapport à l'espace. Par exemple, un émigré peut par sa condition d'émigré signifier son rapport amoureux à la ville. Sa condition d'émigré n'étant pas forcément une cause qui le fait être uniquement et définitivement étranger à la ville ou barbare.

| | Modes d' habiter | | | |
|---------------------------|------------------|---|---|---|
| | 1 | 2 | 3 | 4 |
| nombre infini d'habitants | | | | |
| nombre infini de causes | | | | |
| | | | | |
| | | | | |
| | | | | |
| | ↓ | | | |

Autrement dit, les différentes cartes imaginaires d'Echirolles que nous étudions, qui peuvent même se superposer et qui n'ont que peu de chose

à voir avec le plan d'urbanisme, sont significatives des différents vécus d'Echirolles (1,2,3 et 4 du tableau analytique du mythe, ci-dessus reproduit), et ne se distribueront pas selon les groupes sociaux ou les classes sociales repérées de manière démographique et topologique dans Echirolles. Une logique macro-sociologique, selon une même carte imaginaire d'Echirolles, représentant un certain vécu d'Echirolles, un certain mode d'habiter, peut très bien être celle d'un vieux, d'un émigré, d'une femme et d'un cadre supérieur en même temps. A la limite, il faudrait constituer pour chaque groupe social ou classe sociale, une typologie de leurs rapports à l'espace; mais l'on s'apercevrait alors que les typologies de ces groupes recouperaient celles que nous avons établies en prenant d'emblée des acteurs sociaux tous différents par leur âge, leur sexe, leur origine, et leur catégorie socio-professionnelle. Répétons encore que nous ne voulons pas dire par là qu'il n'y a pas un vécu de la ville propre aux vieux, aux femmes, aux différentes classes sociales; chacune de ces populations, par exemple, délaissant certains modes d'habiter, certaines cartes imaginaires et en privilégiant d'autres. Nous voulons dire que l'appropriation spécifique de l'espace par ces groupes reste de moindre importance pour le sujet qui se met à parler le langage de tous les jours, celui qui invalide les discours parcellisant le corps social, morcelant l'homme en jeune, en femme, en telle catégorie socio-professionnelle, etc. Cette enquête, menée au niveau de la parole, nous a bien montré qu'il n'y a pas un monde unifié (par exemple, une réalité première de l'espace scientifiquement établi) et, en face, un sujet morcelé - le sujet des discours réagissant à cette réalité, en jeune, en femme, etc. Au contraire, les poètes que sont les hommes quelconques, les hommes obscurs qui parlent sans qualité, nous disent la pluralité du monde et l'unité du sujet.

"Je pense que le discours savant, la réflexion sur le cours des civilisations ne commence que quand le créateur l'homme obscur, a témoigné".

Jean MALAURIE

RESUME

- Premièrement nous disons qu'il n'y a pas d'espaces de pratiques, mais des pratiques d'espaces, invisibles directement, saisissables par l'imaginaire seulement parce que ces pratiques d'espaces, ou pratiques d'habiter définissent des espaces imaginaires, des cartes imaginaires. L'imaginaire d'une manière générale renvoie à un signifié vécu.

- Deuxièmement, il n'y a pas, par conséquent, un espace de la vie sociale, mais une vie sociale de l'espace.

- Troisièmement, habiter c'est s'approprier l'espace, c'est vivre l'espace et non vivre dans l'espace, remplir le construit proposé. La passivité des habitants à l'élaboration du projet de leur espace est donc une véritable résistance. Les pratiques d'espace (l'habiter dans sa totalité) sont multiples et contradictoires d'un individu à l'autre et pour un même individu. C'est cela même qui constitue, qui définit la liberté d'habiter ; avoir la possibilité de s'approprier l'espace sur le mode qu'on désire. L'autonomie de l'habiter par rapport au construit doit exister. Il y a ainsi une inadéquation structurelle entre espace et vie sociale, entre espace et habiter. L'espace est ce que les habitants reprennent à leur manière, en partie ou globalement, pour signifier leurs pratiques. Il est, dans la parole des habitants, toujours rendu symbolique ou mythique.

- Quatrièmement, ces pratiques d'espaces, ces vécus différents dans le construit, ces différents modes d'habiter qui constituent l'habiter, la

vie sociale habitante, pour ne pas passer par la demande, celle de l'adéquation entre espace et vie sociale, pour ne pas être prise en compte par le discours urbanistique, par l'institution et le pouvoir en général, n'existe pas moins. L'habiter a une parole qu'il faut savoir écouter, l'habiter a un langage, même si pour le pouvoir il n'est que silence ; cette parole et ce langage sont ceux des espaces imaginaires.

- Cinquièmement, l'habiter est pluriel et contradictoire, il est fait de modes d'habiter signifiés par des espaces et cartes imaginaires que la parole habitante exprime sous la forme d'un récit mythique, dont nous avons ici dégager les figures.

BIBLIOGRAPHIE

- AUGOYARD (J.F.) - Pas à pas, Le Seuil, Paris, 1980
- CASTELLS (M.) - La Question urbaine, Maspéro, Paris, 1972
- CHAMBOREDON (J.C.), LEMAIRE (M.) - Proximité spatiale et distance sociale : les grands ensembles et leur peuplement, Revue française de Sociologie, XI, 3-33, 1970
- Colloque de Cordou - Science et conscience, Stock, Paris, 1980
- CORBIN (H.) - Corps spirituel et terre céleste, Buchet/Chastel, Paris, 79
- COTTEREAU (A.) - La tuberculose : maladie urbaine ou maladie de l'usure du travail ? Sociologie du travail, n° 2, 1978
- DE CERTEAU (M.) - L'invention du quotidien. Arts de faire, 10/18, UGE, 80
- DREYFUS (J.) - La ville disciplinaire, Galilée, Paris, 1976
- DURAND (G.) - Les Structures anthropologiques de l'imaginaire, Bordas, 60
- Figures mythiques et visages de l'oeuvre, Berg international Paris, 1979
- DUVIGNAUD (J.) - Les tabous des Français, Hachette, Paris, 1981
- MALAURIE (J.) - Les derniers rois de Thulé, Plon, Paris, 1965
- PESSIN (A.) et TORQUE (H.) - Villes imaginaires, Champ Urbain, Paris, 80
- REMY (J.) et VOYE (L.) - La ville et l'urbanisation, Duculot, Gembloux, 7
- SANSOT (P.) - La Poétique de la ville, Klincksieck, Paris, 1973
- L'Espace et son double, Champ urbain, Paris, 1978 (en coll.)
- SIMMEL (G.) - The ruin, ed. Kurt Wolff, The Ohio State University Press, Columbus, Ohio, 1959
- WIRTH (L.) - Urbanisme as a way of life, (1938) cf. Jean REMY
- WEBER (M.) - L'Ethique protestante et l'esprit du capitalisme, Plon, Paris, 1964
- Essais sur la théorie de la science, Plon, Paris, 1965

















































































